ARDOUIN-DUMAZET



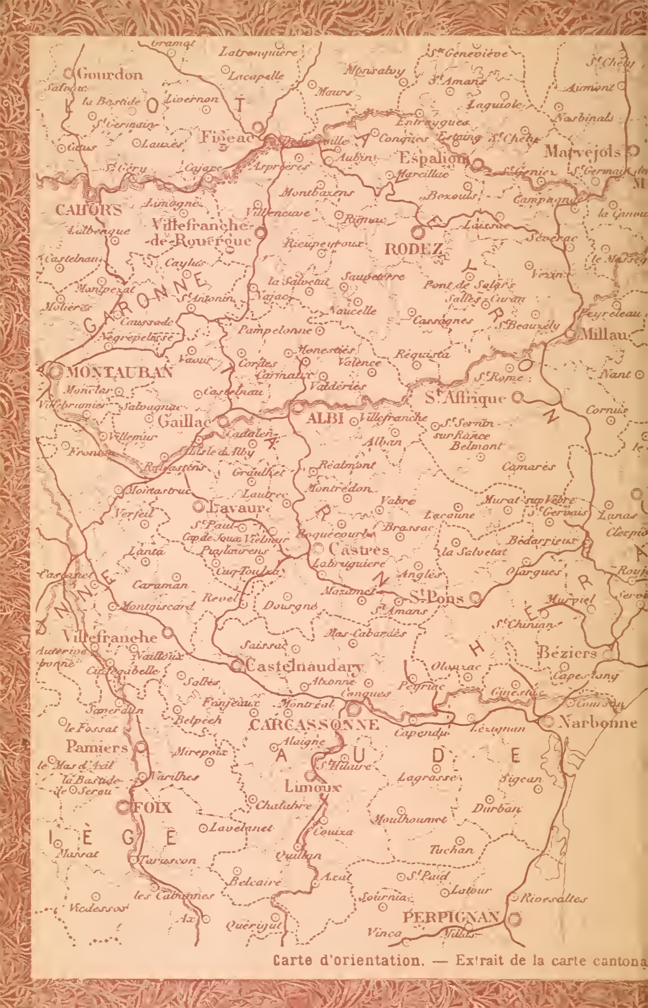
PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie

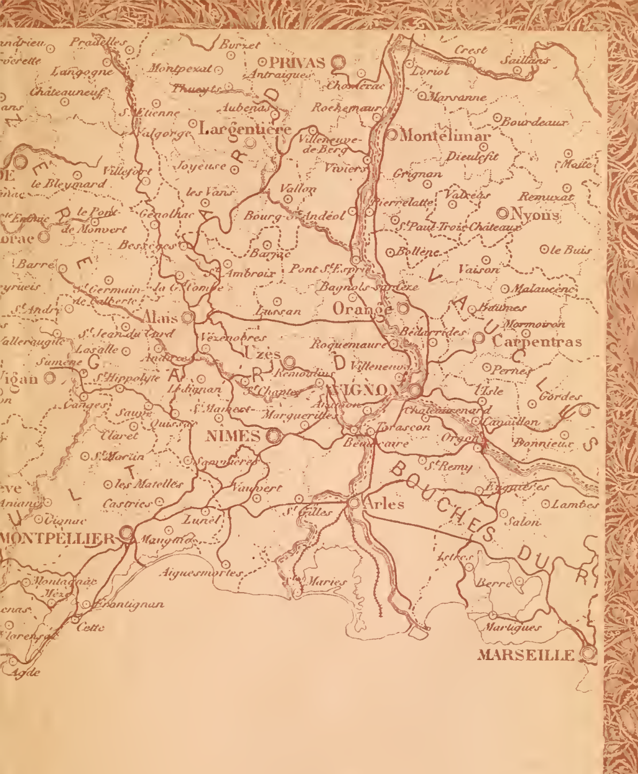
MIDI

CÉVENNES MÉRIDIONALES

Gardonnenque
Sabranenque
Malgoirès
Salendrenque
Vallée française
Aigoual
Alzonnenque
Salavès
Garrigues
Salagou
Espinouse
Pardailhan



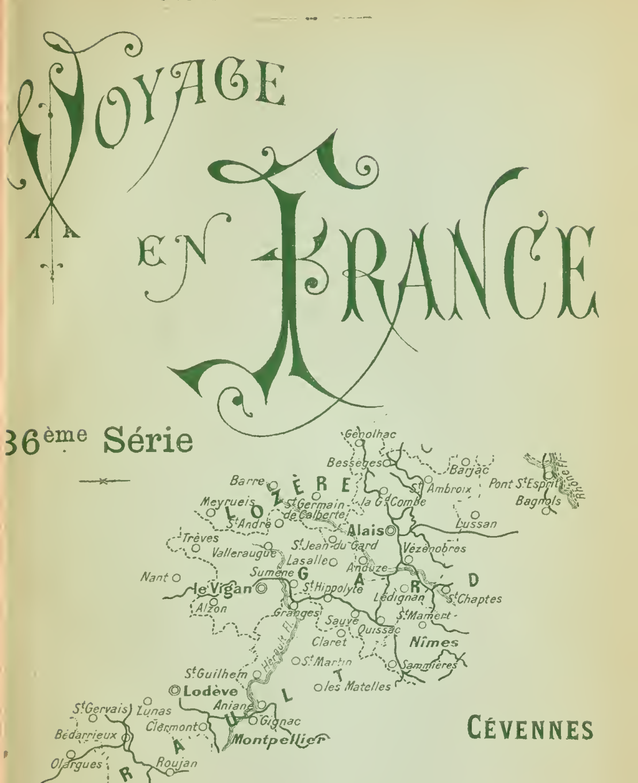
Carte d'orientation. — Extrait de la carte cantona



36.37

1 : 1.600.000e du Service géographique de l'armee

ARDOUIN-DUMAZET



MÉRIDIONALES

PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'État. — Un volume in-12. 3 fr. 50 c. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. — Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les Opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustree. (Berger-Levrault et Cie.) [*Épuisé.*]

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche.
2e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.
4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant.
5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire.
6e Série : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue.
9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
11e Série : Forez, Vivarais septentrional, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13e Série : La Provence maritime.
14e Série : La Corse.
15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
16e Série : De Vendée en Beauce.
17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambréais et Hainaut.
20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22e Série : Plateau lorrain et Vosges.
23e Série : Plaine comtoise et Jura.
24e Série : Haute-Bourgogne.
25e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais.
26e Série : Berry et Poitou oriental.
27e Série : Bourbonnais, Haute-Marche.
28e Série : Limousin.
29e Série : Bordelais et Périgord.
30e Série : Gascogne.
31e Série : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32e Série : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33e Série : Basse-Auvergne.
34e Série : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35e Série : Rouergue et Albigeois.
36e Série : Cévennes méridionales.

Sous presse : — 37e Série : Le golfe du Lion. — 38e Série : Haut-Languedoc. — 39e Série : Pyrénées, partie orientale. — 40e Série : Pyrénées, partie centrale. — 41e Série : Pyrénées, partie occidentale.

En préparation : 42e Série et suivantes : Paris et l'Ile-de-France.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

36e SÉRIE

Cévennes méridionales

GARDONNENQUE — MALGOIRÈS — SALENDRENQUE
VALLÉE FRANÇAISE — AIGOUAL
ALZONNENQUE — SALAVÈS — GARRIGUES
SALAGOU — ESPINOUZE

(Parties cévenoles des départements du *Gard*, de l'*Hérault*, de la *Lozère* et de l'*Aude*.)

Avec 26 cartes ou croquis



BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1904

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 36e SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'État-major au 1/80 000e.

VOYAGE EN FRANCE

I

LA HAUTE GARDONNENQUE

Genolhac. — La châtaigneraie cévenole. — Le rhabilleur de Vialas. — La plus ancienne mine de houille de France. — Le reboisement. — Les mines de la Grand'Combe. — Au long du Gardon. — Le bassin d'Alais.

Alais. Juillet.

Genolhac, que l'on prononce Genoyac, suivant l'étrange usage de la langue d'oc faisant de *lh* un *l* mouillé, est dans une région très abritée des vents du nord, au pied des dernières pentes du mont Lozère. Aussi, pour les septentrionaux, cette conque parcourue par la Gardonnette est-elle une région très chaude, mais grâce aux eaux pures, à l'ombrage des grands châtaigniers, à de fraîches prairies bordées de peupliers, les habi-

tants de la plaine y voient un délicieux séjour d'été. Aussi Genolhac reçoit-il chaque année un contingent de citadins venus du bas pays, l'altitude de 500 mètres assurant le matin et le soir une fraîcheur inconnue dans la plaine poudreuse.

La végétation est le grand charme du séjour. Les parties en pentes tapissées de châtaigniers, les vallons et les collines couvertes de mûriers font une futaie continue qui se relie aux grandes plantations de pins des monts Lozère.

Mais les châtaigniers s'en vont sous la cognée. Des usines pour la fabrication de l'extrait ou acide gallique [1] créées à Genolhac et dans la commune de Ponteils-et-Brézis consomment chaque année une grande quantité de ces arbres qui sont pourtant la base de l'économie domestique par leurs fruits frais ou secs. La maladie qui sévit depuis quelques années sur l'espèce n'encourage guère les propriétaires à remplacer les sujets abattus.

La route et le chemin de fer parcourent ces belles vallées boisées, au fond desquelles coulent la Gardonnette et l'Homole. Si la Gardonnette

---

1. Voyez les précédents volumes et surtout dans la 1re série le chapitre XVII.

porte en diminutif ce nom de gardon, qui s'applique à la plupart des cours d'eau au sud du Lozère et des monts du Bougès, elle n'aboutit pas à la rivière qui draine tant de fontaines et de torrents avant de passer sous le fameux pont du Gard ; par l'Homole et le Luech elle va grossir la Cèze. Cependant l'aspect de tout ce pays fait bien de Genolhac et de son canton une fraction de la haute Gardonnenque.

L'Homole a une vallée fort accidentée, où le chemin de fer a dû se frayer passage par des tunnels et des viaducs pour déboucher dans le charmant bassin de Chamborigaud, entouré de châtaigneraies et de forêts de pins, embelli par les travaux d'art de la ligne, surtout par le splendide viaduc courbe du Luech, franchissant cette rivière par deux rangées d'arches. Le village, tout menu, est au confluent des torrents. Homole et Luech arrosent des prairies et des vergers. Au-dessus, apparaissent les croupes terminales du mont Lozère, hautes masses rocheuses, très mouvementées, dont une maigre végétation ne parvient pas à masquer la nudité.

Le Luech n'a guère que ce petit coin vraiment riant dans son cours qui, depuis Vialas et plus bas jusqu'à la Cèze, est un sinueux défilé. Mais dans sa partie haute vers Vialas, son bassin est

une admirable conque de châtaigniers énormes, de mûriers et de petits prés entre lesquels apparaissent d'arides et laides croupes rocheuses. Par les mœurs cette région est une des plus franchement cévenoles, l'élément protestant y domine. Même Vialas est devenu une sorte de lieu de pèlerinage pour les réformés, grâce à l'attraction qu'exerce un des plus célèbres rebouteurs de ce Gévaudan où le peuple a si grande confiance dans la science des rhabilleurs [1]. Celui de Vialas se nomme Vignes, c'est un calviniste fervent, il n'a pour traitement que la parole biblique, il agit à la façon du Christ. MM. Cord et Viré, dans leur *Guide de la Lozère,* disent que Vignes ne parle que par sentences tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament :

Il n'accepte jamais de rétribution ; il ne reçoit jamais qu'une heure par jour ; il réunit tous ses malades (une quinzaine par jour), leur adresse des paroles de foi, qui peuvent se résumer en ces quelques mots : « Croyez et vous vivrez » ; il répète cinq à six fois son petit sermon ; puis, il s'adresse individuellement à chacun et leur ordonne de faire des mouvements, s'il s'agit de paralytiques ; s'il a devant lui un sourd, il lui ordonne d'écouter. Il promet finalement une guérison complète... Dans l'année 1895, c'est par centaines que les Suisses des cantons alle-

1. Voyez, dans la 32e série, le chapitre X consacré à Pierrounel, le rhabilleur de Nasbinals.

mands se sont rendus en pèlerinage à Vialas, si bien que la Compagnie P.-L.-M. a été invitée à faire des trains de plaisir entre Genève et Genolhac.

A Chamborigaud un embranchement pénètre dans la vallée du Luech, mais c'est pour s'élever bientôt au sommet des montagnes qui dominent la rive gauche de la rivière et s'y ramifier lui-même autour du village de la Vernarède. Cette ligne de trois kilomètres et demi dessert la concession houillère de Portes-et-Sénéchas, prolongement du gisement de la Grand'Combe. La mine est fort ancienne, de vieilles chartes portent qu'il en fut fait hommage au roi en 1360, mais on ne l'a exploitée industriellement que de nos jours. Commencée en 1851, l'extraction a pris un grand développement depuis que des rails ont relié la mine au chemin de fer, en 1867. La concession appartient à la Compagnie du gaz de Marseille; celle-ci emploie la plus grande partie des produits à l'éclairage de notre grande cité méditerranéenne, la quantité extraite dépasse 100 000 tonnes[1]. C'est une forte diminution, car en 1888 la production s'éleva à 188 000 tonnes. Aussi la population de la Vernarède, centre d'exploitation, qui atteignait plus de 3 000 âmes, est-elle

1. 108 000 tonnes en 1901.

tombée à moins de 2 500. C'est un bourg purement ouvrier, allongé au bord d'un chemin sinueux.

La vallée du Luech est ce qu'on pourrait appeler l'étage moyen du pays cévenol. Lorsqu'on a franchi le tunnel qui la sépare de la vallée du Gardon on voit s'ouvrir une zone plus chaude encore, les chênes verts apparaissent, puis ce sont les oliviers. Désormais on est bien dans la région méditerranéenne. Les pentes sont plus sèches dans le val de l'Andorge, que l'on suit jusqu'à la rencontre du Gardon d'Alais, torrent indigent aujourd'hui, si souvent terrible.

Sainte-Cécile-d'Andorge, au confluent, marque la fin des paysages rustiques. Encore quelques tours de roues et voici la région des mines de houille dont les fumées et les poussières paraissent étranges sous ce beau ciel ensoleillé, parmi cette végétation de l'Italie et de la Grèce. La Levade, premier village du bassin minier de la Grand'Combe, frappe surtout par ce contraste : pendant que la gare est noircie par la houille descendue de la mine, on voit sur les hautes terrasses fleurir des lauriers-roses en pleine terre, à côté des figuiers et des agavés croissant au pied des murailles revêtues de lierre. A l'entrée

d'une gorge boisée de pins se dresse l'élégante flèche d'une chapelle.

Toute la montagne, sur la rive gauche, est excavée par les mines, et cependant le pays reste vert ; cela est d'autant plus surprenant que les Cévennes méridionales sont trop souvent dénudées. Mais la forêt et la houillère sont intimement associées, la Compagnie des mines de la Grand'Combe a de bonne heure songé à recouvrir d'arbres les parties dénudées de sa concession, elle les a plantées de pins qui sont aujourd'hui en pleine valeur et fournissent les boisages nécessaires aux galeries.

Cette œuvre est d'autant plus intéressante qu'elle a été menée à bien dans une contrée où la déforestation est extrême et qu'elle donne des résultats financiers vraiment remarquables. L'opération a été conduite avec beaucoup de persévérance, depuis 1839, sur l'initiative de M. Paulin Talabot, homme éminent dont le nom reste attaché à tant de grandes entreprises, notamment les chemins de fer de Paris à la Méditerranée. En 1888 la Compagnie se trouvait ainsi propriétaire de 1 261 hectares de jeunes forêts. Au début on préparait les semis avec soin, les terrains étaient débroussaillés ; aujourd'hui on a reconnu que le couvert des arbrisseaux favorisait la crois-

sance ; les graines, d'abord répandues à la volée, le sont aujourd'hui à la piochette. Actuellement on n'a plus à semer que les parties soumises aux coupes, encore le repeuplement se fait-il naturellement.

Depuis 1878 environ, la forêt est en pleine exploitation ; on se borne à la production des poteaux de mines. Quand ces bois étaient visités en 1888 par la commission de la prime d'honneur au concours général, la valeur annuelle des coupes atteignait 100 000 fr. : les frais n'étant que de 40 000 fr., le bénéfice est donc considérable.

L'exploitation de ces bois est facilitée par des câbles aériens de 1 000 à 1 500 mètres de portée conduisant les poteaux sur les petites voies ferrées qui les mènent à l'entrée des galeries.

A côté de ces avantages financiers, il est résulté une amélioration considérable du climat, les chaleurs sont moins extrêmes, les torrents qui ravinaient la montagne sont devenus des ruisseaux tranquilles et purs, d'allure pérenne, dont les plus élevés alimentent des réservoirs à Champclauson. Ces eaux sont ensuite dirigées sur les mines pour être utilisées au lavage de la houille. On voit avec quelle science on a su associer la forêt et le charbonnage. A ce point de

vue l'exploitation de la Grand'Combe est un modèle.

Ces travaux n'ont pu cependant réussir à maintenir les terres inconsistantes qui bordent la rive gauche du Gardon près de la Grand'Combe. Quand, depuis La Levade, on a longé le pied des hauteurs où les tranchées montrent des affleure-



ments de houille, où se succèdent les installations de mines : ateliers de triage, voies de chargement, etc., on atteint un éperon de terres mouvantes que les pluies font ébouler et qui, plus d'une fois, ont emporté le chemin de fer. Le dernier cataclysme a entraîné une telle quantité de matériaux que le Gardon faillit être barré, on dut établir une voie de fortune dans les galets du torrent pour rétablir la circulation. Ce point

se nomme le Gouffre : un puits de mine aménagé avec tous les progrès modernes en a pris le nom.

L'aspect de ces pentes est sinistre ; sous la poussée formidable, une grande partie de la montagne, nettement coupée en falaise, s'est avancée vers le torrent, le chemin de fer a dû être reporté plus loin pour contourner l'obstacle.

La ville de la Grand'Combe est près du Gouffre, elle se groupe au bord du Gardon et se prolonge dans le vallon latéral par une interminable rue de maisons ouvrières remplaçant les « casernes » de la primitive exploitation ; des casernes existent encore autour de certains puits et chantiers, il en est au sommet de la montagne, dans le cirque à demi fermé, régulièrement dessiné, portant le nom bien précis de Champclauson. La ville, malgré la fumée des fours à coke et des usines, telles que la fabrication des agglomérés, reste assez propre. L'absence d'humidité ne permet pas à la suie de s'attacher aux murs comme elle le fait dans les pays du Nord. Sous la brume noire qui pèse sur le site, les maisons paraissent presque blanches et les badigeons colorés ne sont pas trop ternis.

L'énorme bourg s'est construit sans plan bien arrêté, au fur et à mesure des besoins. Il y a là

6 500 âmes ; la commune entière en a près du double[1].

La Grand-Combe est le siège de la compagnie des mines, mais celle-ci exploite sept concessions dans la vallée du Gardon et une au bord de l'Auzon, à Saint-Jean-de-Valériscle. La production atteint près du tiers du rendement du bassin du Gard[2].

Quand le Gardon est passé devant la ville houillère, il a perdu toute sa transparence. L'eau de lavage des mines, les eaux d'épuisement, les égouts en ont fait un flot d'un noir d'encre. Il erre, étroit, dans un énorme lit de graviers, contenu entre des pentes revêtues de chênes verts et de chênes à feuilles caduques. Bientôt les coteaux s'écartent, laissant de chaque côté des *plans* recouverts de cultures ou de mûriers. Parfois tout le torrent disparaît par infiltration dans les galets : grâce à ce filtrage il retrouve sa transparence. Son lit se resserre sous le coteau qui porte le château de la Tour, masse grise

1. Population totale de la Grand'Combe 11 484 habitants, agglomérée 6 497. — Deux sections ont plus de 1 000 habitants : Trescol 1 832 et Champclauzon 1 431.

2. En 1901 le Gard a fourni 1 930 000 tonnes dont 733 000 pour la Compagnie de la Grand'Combe.

flanquée de tours rondes qu'avoisine une tour carrée. Ici le fond de vallée est très vert ; des mûriers, des pêchers chargés de fruits, des plantations de tomates occupent des petites laisses d'alluvions.

Le Gardon réapparaît, purifié par son passage dans les sables ; le plan s'élargit, occupé par des roseaux de Provence, des taillis d'acacias, des luzernières. De grands châtaigniers croissent çà et là, mettant la tache sombre de leur vaste ramure sur ce fond plus clair. Au sommet d'un rocher surgit le donjon carré de Cendras, étrangement percé d'une porte placée bien au-dessus du sol, on ne pouvait y accéder que par une échelle ; cette précaution révèle l'époque romane de la construction.

Le site est très classique et féodal d'aspect, la vallée du Galeizon qui débouche sur celle du Gardon possède encore le château de la Fare, de construction moderne, et les débris d'une abbaye. Sur ce paysage plane un nuage de fumées lourdes provenant des usines d'Alais. Au premier coude du Gardon, on est de nouveau en plein centre industriel ; sur la rive gauche sont les forges et hauts fourneaux de Tamaris, sur la rive droite les houillères de Rochebelle dont les galeries s'étendent jusqu'à l'entrée de la

ville d'Alais. Tamaris occupe une situation curieuse : le pont suspendu qui traverse le Gardon est au-dessous d'un autre pont en tôle qui le recouvre en s'appuyant sur une pile disposée entre les deux travées.

Ce pont supérieur porte les rails d'un petit chemin de fer amenant à la grande ligne les charbons de la concession de Rochebelle-et-Cendras exploitée par une compagnie qui vient au troisième rang parmi les sept sociétés houillères du bassin du Gard[1]. Il y a là des couches nombreuses d'anthracite et de charbons gras, divisées en plusieurs groupes d'extraction. Le plus important offre huit à dix couches exploitables avec « 18 à 20 mètres de houille de nature un peu friable, mais de qualité supérieure pour la fabrication des agglomérés ».

Ces houillères ont été la cause principale de prospérité pour la ville d'Alais, devenue une des plus importantes du Midi. De 9 000 âmes au commencement du siècle, la population est passée à 25 000 et ce chiffre serait bien plus considérable encore sans la crise industrielle et les fléaux qui se sont abattus sur les vers à soie et la vigne, autres sources de fortune du pays cévenol.

---

1. Production de Rochebelle en 1901 : 220 000 tonnes.

La présence du fer aux portes mêmes d'Alais a fait naître l'industrie métallurgique. Les mines dites d'Alais qui s'étendent sur le territoire de plusieurs communes ont fourni en 1901 une quantité de 42 000 tonnes, elles avaient atteint 59 000 l'année précédente. Cette diminution est due à la situation de l'industrie métallurgique et aussi à l'insuffisante richesse de ces minerais, puisque les usines du département durent faire appel aux mines des Pyrénées-Orientales pour subvenir à leurs besoins, qui se sont élevés en 1901 à 140 000 tonnes de minerai, ayant fourni 69 000 tonnes de fonte transformées en 4 000 tonnes de fer et 60 000 tonnes d'acier.

Cette industrie considérable n'est pas confinée dans la ville, elle s'étend sur une vaste banlieue, remplit les vallées du Gardon, de l'Auzon et de la Cèze. C'est ce que l'on appelle le bassin d'Alais, dont les productions sont très variées.

II

LE BASSIN D'ALAIS

Alais. — Pasteur et la sériciculture. — Les grands hommes d'Alais. — Industries alaisiennes. — La soie, la houille, la métallurgie. — Les usines de Salindres. — De l'Auzon à la Cèze. — Saint-Ambroix. — L'Auzonnet et ses mines. — Saint-Jean-de-Valériscle. — Le Martinet. — Dans la châtaigneraie. — Rochessadoule. — Bessèges.

Bessèges. Avril.

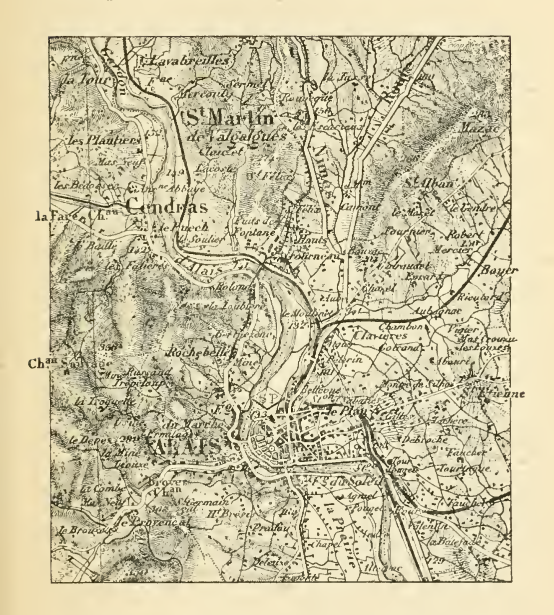
Ainsi que la plupart des villes du Midi, Alais doit à l'exubérante végétation de ses platanes l'aspect d'une grande cité. On voit partout des avenues et des boulevards plantés de cette essence, mais ces arbres, même vigoureux, n'ont jamais dans les contrées du Nord la puissance et la santé robuste qui en font ici comme un arbre à part. La moindre bourgade dont le « cours » est bordé de platanes prend de suite de l'allure, même si les constructions riveraines sont basses ou banales.

A Alais ces végétaux sont particulièrement superbes sur la large avenue de la gare éclairée

par des globes électriques. Cette ombreuse entrée de ville où la foule est parfois grande aboutit à une place ornée de la statue de Pasteur. L'hommage est particulièrement mérité, le grand savant est le sauveur des Cévennes. Toute la région du mûrier allait être ruinée par la maladie des vers à soie lorsqu'il parvint à en déterminer la cause et, à l'aide de l'examen microscopique, donna le moyen d'éliminer les graines contaminées. « Au bienfaiteur de l'humanité », dit une des inscriptions du piédestal. Sur une autre face on lit : « A Pasteur, la sériciculture et l'industrie de la soie reconnaissantes... » La statue représente l'illustre chimiste, debout, tenant une ramille de bruyère couverte de cocons. Deux bas-reliefs montrent une tisseuse au jacquard et une dévideuse de cocons.

La statue est au pied d'une terrasse portant la citadelle construite par Vauban pour contenir les insurgés cévenols. Devant ces bâtisses hautes et raides aujourd'hui transformées en caserne, s'étend la promenade de la Maréchale, qui reçut ce nom en l'honneur de Mme de Montrevel, femme du commandant de l'armée royale, promoteur des dragonnades. D'autres promenades entourent la caserne ; l'une d'elles, jardin public appelé le Bosquet, renferme le buste du

marquis de la Fare-Alais, un des précurseurs du félibrige.



Sur une petite place deux autres notabilités locales du XVIIIe siècle ont été glorifiées par un monument, les frères Boissier de la Croix de Sauvage. L'un, abbé, rédigea le dictionnaire langue-

docien ; l'autre, le docteur, fut professeur de botanique à Montpellier.

Quant à J.-B. Dumas, le chimiste, gloire plus éclatante, il a donné son nom au lycée d'Alais.

Le reste de la ville est d'intérêt assez médiocre. La vieille cité, aujourd'hui débordée par les larges artères de quartiers plus réguliers et mieux aérés, se compose de rues étroites, aux maisons très élevées. La place du marché est entourée d'arcades. L'église Saint-Jean est l'ancienne cathédrale dont quelques parties remontent au XII[e] siècle ; l'évêché est devenu un café qui a arboré le nom de l'ancien palais des prélats. L'Hôtel de ville n'est pas sans valeur, il renferme notamment la salle où se tenaient les États du Languedoc. Le Musée et l'École des maîtres mineurs complètent les monuments de cette partie d'Alais.

Les quartiers les plus vivants, ceux des hôtels et des cafés, sont au bord du Gardon. La rivière, bordée de quais et franchie par deux ponts, dont un en dos d'âne très pittoresque, sépare la ville d'un faubourg assis au pied de hautes collines rocheuses disposées en terrasses couvertes d'oliviers. Sur la tour d'une église une statue de Christ semble bénir Alais. En amont la citadelle surgit au-dessus d'une haute muraille flan-

quée d'échauguettes, aux angles de bastions aigus. Cela rappelle peu le Vauban classique. On dirait que le grand ingénieur a voulu faire un ouvrage destiné à résister à des gens capables d'une surprise mais inaptes à un siège régulier.

Au long de cette rive droite du Gardon, la campagne s'élargit en une belle plaine de cultures et de prés couverte de châtaigniers superbes et longée par le torrent pendant près de deux lieues : c'est la *Prairie,* où les Alaisiens se rendent en foule, les dimanches et les jours de fête.

Alais est une ville de travail · l'activité se porte surtout dans les vastes faubourgs et la banlieue. Les usines métallurgiques et l'exploitation minérale se complètent par une importante fonderie d'antimoine et la préparation de l'asphalte. L'antimoine est obtenu à l'aide de minerais tirés en partie de la région : Gard, Lozère, Haute-Loire, mais surtout de la Corse, du Portugal et de l'Orient. Cette industrie de l'antimoine a été longtemps une sorte de monopole de l'Angleterre, elle se développe aujourd'hui en Auvergne[1]. Mais de bonne heure elle fut florissante à Alais et le jury de l'exposition de 1889 disait que les produits « étaient très beaux et de qua-

1. 33e série du *Voyage en France,* pages 200 et 217.

lité au moins égale à celle des produits anglais ».

La même usine traite les calcaires asphaltiques que l'on retire surtout des mines de Servas et dont l'extraction atteint près de 10 000 tonnes chaque année [1]. Alais est un des trois principaux centres de France pour cette industrie [2].

Jadis Alais était un centre intéressant pour la production de la couperose. Les progrès de la grande industrie ont tué cette fabrication toute rurale, les paysans exploitaient dans ce but la pyrite de Saint-Julien-de-Valgalgues. La production atteignit de 300 à 400 quintaux et fut particulièrement active pendant les guerres de l'Empire. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, les campagnes cévenoles avaient une foule de petites industries semblables, anéanties par le développement des grandes usines.

La sériciculture et ses dérivés restent la principale branche d'activité d'Alais. Après Lyon et Aubenas cette ville est le marché le plus considérable pour les cocons et les soies, malgré le fâcheux abandon qui semble se dessiner et se traduit par la diminution du nombre des mû-

---

1. 9 300 tonnes en 1901.

2. Sur la préparation de l'asphalte, voyez la 8e série du *Voyage en France,* chapitre VIII, et la 33e série, chapitre XVI.

riers. Ces arbres, atteints eux aussi par une maladie nommée *pourridié,* ne sont pas soignés; on ne les remplace pas partout lorsqu'ils meurent et cependant le sol ne se prête guère à une autre culture; on n'a pas, comme dans le Vaucluse, la ressource des primeurs en terrains irrigués et de la trufficulture en terrains secs. Cependant l'attribution de primes aux sériciculteurs a eu pour effet d'enrayer le mouvement, et les méthodes de sélection de la graine, les conseils et les exemples fournis par une station expérimentale de sériciculture bien outillée arrêtent la décadence.

D'ailleurs le Gard, et ici par Gard il faut entendre surtout la région cévenole, est toujours au premier rang pour la quantité de cocons obtenus : plus du quart de la production française qui se répartit sur 27 départements [1]. Le nombre des sériciculteurs est cependant inférieur à celui relevé dans le département de la Drôme, mais les magnaneries sont plus considérables.

Une grande partie des cocons de la région viennent se faire filer à Alais; la ville possède dans ses faubourgs ou au bord de son torrent

1. Chiffres de 1900 : France entière 9 180 404 kilogr. Gard 2 522 298 kilogr., — 27 400 sériciculteurs contre 29 032 dans la Drôme.

des usines nombreuses dans lesquelles le cocon plongé dans des bassines d'eau chaude se dévide rapidement. La soie grège ainsi obtenue se rend en d'autres manufactures appelées moulinages. Ces divers ateliers occupent un grand nombre d'ouvriers, de femmes surtout. Je ne reviendrai pas sur ce travail et sur la sériciculture dont j'ai déjà parlé avec quelque développement[1].

L'industrie alaisienne a son principal foyer à l'est et au nord-est de la ville, sur le chemin de fer du Teil et dans les vallées de l'Auzonnet et de la Cèze. Pays curieux par le contraste entre la sauvagerie des massifs montagneux et l'extrême activité de la plaine et des fonds de vallée. C'est que toute cette région est très riche au point de vue agricole dans les parties basses, comme elle l'est, au point de vue minéral, dans les régions accidentées.

Dès qu'on a abandonné les bords du Gardon on pénètre dans une superbe plaine parsemée d'une infinité de *mas* très vastes, entourés de vignes sur échalas, de mûriers et d'arbres frui-

---

1. 11e série du *Voyage en France,* chapitres XI et XII.

Le mouvement des affaires est donc considérable, le bureau auxiliaire de la Banque de France a mis en recouvrement en 1903 pour 13 241 974 fr. d'effets et en a escompté pour 2 963 021 fr.

tiers. Le mas, dans tout le Midi, depuis Lyon, mais surtout dans la région du mûrier et de l'olivier, c'est la ferme ; elle tire généralement son nom d'une particularité locale. La Mireille de Mistral habitait le mas des Micocoules, c'est-à-dire entouré de micocouliers.

Cette multitude de maisons donne beaucoup de gaîté à ces abords de la ville. Les collines qui encadrent la plaine sont assez nues. Au loin, sur l'une d'elles, apparaît le château de Trouillas, masse carrée flanquée de tours dominée par le pic aigu qui porte les ruines féodales de Rousson.

Au pied de ces hauteurs s'étendent de vastes établissements dont la fumée embrume ce lumineux paysage. C'est la grande manufacture de produits chimiques de Salindres qui vit les beaux travaux de Sainte-Claire-Deville pour la recherche des procédés de production de l'aluminium. Salindres a donc une part glorieuse dans l'histoire industrielle de notre siècle. Cette usine doit son développement aux richesses minérales de son territoire et à la proximité des houillères. Dans la montagne de Rousson s'exploitent des mines de zinc ; près de Servas sont d'importants gisements de calcaires bitumineux. Salindres est surtout un centre industriel, mais la lumière et le soleil sont trop éclatants dans



Landos
Grandrieu
Auroux
Chastanier
Langogne
Pradelles
1368
Coucouron
le Béage
Gerbier de Jonc
1551
St Pierreville
Mézilhac
St Julien du Gua
Burzet
Roc de Gourdon
Antraigues
Montpezat
Thueyts
St Etienne-de Lugdarès
Ardèche
Mayres
Jaujac
Aubenas
Bègude
Berzème
Montbel 1501
St Laurent-les Bains
LE TANARGUE
Valgorge
Rocher
la Chapelle
sous Aubenas
Villeneuve
Vogué
MENDE
Chasseradès
Prévenchères
LARGENTIÈRE
la Drobie R.
Planzolles
Bagnols-les Bains
Lot R.
Bleymard
Altier
Villefort
Ste Marguerite-la Figère
la Blachère
Joyeuse
Ruoms
la Gorce
Vallon
les Vans
Berrias
Pic Finiels
LOZÈRE
MONTAGNE DE BERG



(D'après la carte de l'État-major au 1/600 000e.)

LE PAYS CÉVENOL

cette contrée pour souiller complètement le paysage. Si l'on voit de grands tas de scories activement fouillés par des femmes et des enfants à la recherche des escarbilles combustibles, les groupes de ces pauvres gens ont de la couleur et de la vie, grâce aux teintes vives des vêtements. Le bourg a de hautes maisons aux toits couverts de tuiles rouges, et il est dominé par les ruines d'un donjon. La campagne, aux alentours, est un immense vignoble.

Mais il y a aussi, vers l'Auzonnet, d'horribles landes de genévriers et des broussailles de chênes kermès entre lesquelles des cultivateurs ont su créer des champs bien aménagés. A défaut de la charrue, ces terrains incultes attendent la visite du forestier qui les transformerait en belles futaies de pins ou de chênes yeuses.

La plaine devient plus verte sur les rives de l'Auzonnet, ou Auzon de la Cèze, clair mais indigent torrent qui semble aller butter contre une muraille de sombres collines ; celles-ci l'obligent à se replier vers le nord, mais elles lui versent par leur base le tribut d'une source puissante née près du village d'Arlendes. Il apporte ainsi à la Cèze un flot pur et régulier qui assainit la rivière polluée par les égouts et les usines de Bessèges et de Saint-Ambroix.

Non loin de cette belle fontaine d'eau pure, les sources minérales des Fumades jaillissent au bord du ruisseau de l'Alauzène. Trois établissements ont été construits pour utiliser ces eaux dans le traitement des affections de la peau.

En dépit de l'aridité des sommets, le pays est bien cultivé jusqu'au fond des ravins.

Bessèges est le centre le plus populeux, mais Saint-Ambroix est demeuré la *ville* pour cette partie de la vallée de la Cèze où la rivière échappant aux gorges schisteuses traverse une large plaine ombragée de massifs de châtaigniers, avant de se frayer le défilé schisteux qui l'amènera à Bagnols en l'obligeant à bondir par la belle cascade de Sautadet [1].

Saint-Ambroix est une très vieille ville, assise autour d'un rocher blanc et escarpé qui portait une puissante forteresse, le Dugas, rasée par Louis XIII. Il reste quelques débris de ce château, notamment une tour devenue beffroi. Dans l'intérieur des ruines une chapelle d'un goût assez bizarre est surmontée d'une tour au sommet de laquelle se dresse la statue de saint Ambroix. On a donné à cette église l'aspect d'un château

1. Sur Bagnols et la vallée inférieure de la Cèze, voyez la 11e série du *Voyage en France*, chapitre XVII.

rococo avec tourelles et créneaux. Le Saint-Ambroix primitif est un entassement de curieuses bâtisses, au long de petites rues irrégulières. Un vieux pont ogival enjambe le torrent souillé. Au-dessous, les quartiers neufs bordent les routes.

La petite ville, dont la population dépasse 3500 âmes avec les habitants des mas écartés, n'a guère de part à la grande industrie déterminée par les mines, mais celles-ci sont très proches et amènent un petit mouvement commercial. L'activité est due surtout à la filature de la soie, particulièrement active, qui emploie un grand nombre de femmes et de jeunes filles venues des campagnes voisines.

Pour trouver la rumeur des ruches ouvrières, il faut pénétrer à l'intérieur du massif où l'Auzonnet, la Cèze et la Gagnières se creusent des vallées. Un des bourgs, Molières, dresse ses cheminées fumantes au pied de terrasses d'oliviers et de chênes verts. Partout se montrent des fosses à houille et des ateliers de triage. Une fabrique d'agglomérés, des culbuteurs, des fours à coke noircissent ce triste village dominé par une chapelle et les restes d'un château fort. Les monceaux de mâchefer souillent les bords de la Cèze où sont encore de beaux châtaigniers.

Pourtant, le charbon et d'autres minéraux

affluent et donnent lieu à d'importantes exploitations. Ces richesses ont fait construire des voies ferrées dont le rôle est purement industriel ; rares sont les touristes qui s'aventurent au sein de ces monts schisteux, cependant fort beaux, grâce à leur manteau de châtaigneraies.

Une des lignes remonte la vallée de l'Auzonnet, resserrée, bien exposée au soleil, offrant toute la végétation provençale. Sur la rive gauche les oliviers et les mûriers occupent des terrasses patiemment établies. Du côté opposé les pentes sont revêtues de taillis de chênes verts. La petite rivière est d'une adorable transparence et assez abondante, car l'été n'a point encore desséché les sources. Autour des Mages, les mûriers et les châtaigniers sont nombreux. C'est une suite de tableaux bien cévenols : plans couverts de mûriers, beaux mas, terrasses s'échelonnant en gradins jusqu'au sommet des collines et témoignant d'un prodigieux labeur.

Dans cette gorge riante s'ouvrent les mines de Saint-Jean-de-Valériscle, propriété de la compagnie des mines de la Grand'Combe.

Les châtaigniers masquent la banalité du site ; sur la rive droite le manteau des chênes verts, de l'autre côté les oliviers ; tout en haut, les châtaigniers. Ces derniers arbres n'ont pas encore

bourgeonné, ils s'épandent en nappes rousses ou violacées, tandis que les autres végétaux, grâce à leur feuillage persistant, donnent sous le soleil ardent d'un avril cévenol l'illusion d'un paysage estival.

Le village de Saint-Jean-de-Valériscle, étagé au-dessus de la rivière, s'épanouit dans ce cadre; des tours et une maison à arcades accentuent le pittoresque du décor. Les puits de houille se suivent dans le défilé lumineux; un vieux château, très vaste, a été transformé en habitation ou usine. Cela est tantôt âpre, tantôt charmant et toujours d'un caractère classique : ainsi la minoterie de l'Auzonnet, ainsi des mas, sur les rochers, évoquent l'idée des *fabriques* chères aux peintres d'autrefois.

La vallée s'élargit autour de Saint-Florent et le plan se remplit de mûriers, tandis que les oliviers couvrent les terrasses et les châtaigniers les hautes pentes. Il y eut ici de l'industrie, une grande usine est navrante d'abandon; on ne voit plus de fumée au sommet de la cheminée qui prolonge au sommet de la colline une gaine construite à son flanc. L'activité s'est portée au fond du vallon, près du hameau du Martinet; là s'ouvrent les mines de charbon de Trélis, exploitées par la compagnie des forges d'Alais.

C'est le terminus du chemin de fer qui projette des embranchements dans la montagne. Les installations occupent un petit bassin verdoyant, tapissé par la châtaigneraie jusqu'au sommet des montagnes. Beaucoup des arbres sont jeunes, chose rare, car on replante peu.

Le Martinet se compose uniquement d'une rue boueuse, mais les maisons sont propres et entourées de mûriers et de châtaigniers. Sur la rive gauche du torrent naissant, les usines dressent leurs cheminées fumantes parmi les arbres ; sur la rive droite les exploitations ont moins d'ampleur. Des plans inclinés et de petites voies aboutissent à la gare. Deux fabriques d'agglomérés transforment en briquettes une partie des produits extraits.

La faiblesse des demandes a fait diminuer régulièrement la production de cette concession de Trélys, qui comprend non seulement les mines du Martinet, mais aussi les houillères de Rochessadoule, sur l'autre versant de la montagne, dans un vallon ouvrant sur la Cèze à Robiac. Créée en 1855 la compagnie donna rapidement de l'essor à son extraction. En 1882 elle produisait 240 000 tonnes, mais la quantité a décru au point d'atteindre seulement 133 000 tonnes en 1901. On pourrait retrouver les ren-

dements d'autrefois si le chemin de fer, aujourd'hui arrêté dans le cul-de-sac du Martinet, allait rejoindre à la Vernarède l'embranchement qui se détache à Chamborigaud de la ligne de Clermont. De nouveaux débouchés seraient ouverts.

Cette vallée de l'Auzonnet a d'autres richesses, on y trouve l'antimoine — mais il ne donne lieu à aucune exploitation — le fer, le plomb argentifère, le baryte, le platine. De tous ces minerais, le baryte seul a fait naître un mouvement industriel : les mines, ouvertes très haut au-dessus de la vallée, alimentent en partie les usines de Salindres, le reste est dirigé sur Marseille pour l'exportation. La gare du Martinet en fit des expéditions directes sur l'Allemagne. La production atteint en moyenne 1 000 tonnes par année.

Une route mal entretenue monte du Martinet à Trélis, village en partie abandonné, comme d'autres hameaux voisins, par suite des effondrements dus aux travaux de mine. Du col dominé par ces ruines, on découvre le bassin du Martinet enfermé entre des croupes, en ce moment fauves, mais qui doivent en faire une corbeille de verdure quand les châtaigniers ont pris leur feuillage. Le manteau des grands arbres est déchiré, à mi-hauteur de la montagne, par l'entaille blanche d'une exploitation de baryte.


Bordezac
Chambon
Peyremale
Bessèges
CT
la Vernarède
Portes
Robiac
Dieusses
Tarrabias
Mas au Cerf
le Puech
les Drouillèdes
Hts Fourneaux
Mas Baldy
Gerineau
Rochesadoule
le Bois
la Lèche
le Poujol
la Valette
Trelis
les Tavernoles
la Canebière
les Bouzigues
Lalle
la Mazade
Mas Bleu
le Devez
Bonnevaux
St Laurent
Rampue
Lamouvelle
les Maisonnettes

De l'autre côté s'ouvre, tel un abîme, le vallon étrange de Rochessadoule où s'entassent confusément des maisons ouvrières à deux étages, de teinte indécise, des plans inclinés et des amas de déblais. Des châtaigniers, une olivette sur une terrasse bien exposée, des ouvertures de galeries, des puits de mine, un torrent sale où tombent en cascades des eaux rougies ou jaunies par leur passage à travers des gisements de fer, de jolis jardinets, des talus pleins de détritus, des cheminées fumantes, une pauvre église à campanile..... Tout cela extraordinairement confus dans son enchevêtrement.

Le chemin, raide, descend et atteint le hameau où les fenêtres sont tendues de cordes supportant des hardes qui sèchent ; autour de ces grises demeures les pêchers mettent la floraison 'somptueuse des rameaux roses, tandis que des châtaigniers épargnés pendant la création de ce centre ouvrier étendent leurs branches robustes.

Tel est Rochessadoule, hameau peuplé de près de 1 400 âmes et dépendant de la commune de Robiac située à deux kilomètres, au bord de la Cèze. Un chemin de fer industriel relie les mines à la ligne du Teil. Il se détache au flanc de la colline, vers le puits de Brissac, sous de hautes

parois rocheuses plantées d'oliviers et de châtaigniers. Un village en ruines dresse ses murailles fauves, déjetées et disloquées par les affaissements dus aux mines. C'est le primitif village de Rochessadoule, désormais abandonné.

Dans ce décor farouche, mais beau, descend une route aboutissant à la Valette où sont les constructions cyclopéennes d'une houillère abandonnée. Le hameau voisin, le Buis, est d'un effet heureux par ses larges vérandahs portées sur des colonnes.

Aucun train pour Bessèges maintenant, pourtant ce serait d'un grand secours : en ce milieu d'avril le soleil est chaud déjà et l'on n'a encore aucune ombre. Les platanes n'ont pas débourré, à peine les bourgeons des châtaigniers commencent-ils à gonfler. Et nous entreprenons sans enthousiasme, mon fils Pierre et moi, à une heure après midi, la route poudreuse, longue seulement de deux kilomètres, qui conduit à Bessèges.

En dépit du soleil et de la poussière le trajet est rapidement accompli au long de la Cèze souillée par les usines et qui court à grand bruit sur les graviers de son lit. Une passerelle franchit la rivière et donne accès dans la rue interminable constituant la ville de Bessèges. Voie

sans caractère, aux maisons plates et noircies par la fumée. Les boutiques de charcutiers et de bouchers sont nombreuses ; devant elles des chevreaux égorgés sont suspendus, d'autres animaux semblables attendent leur tour de sacrifice ; les pattes barbarement liées, ils gisent sur le trottoir et bêlent d'une façon lamentable.

De tous les centres ouvriers du bassin d'Alais celui-ci a le caractère le plus franchement industriel. Il rappelle les villes des bords du Gier dans la Loire, bien que le soleil soit plus brûlant. C'est que Bessèges n'est pas seulement un centre houiller, c'est encore le siège d'une grande industrie métallurgique, restée debout après la catastrophe de la Compagnie de Terrenoire à laquelle les hauts fourneaux appartenaient. Ces forges et fonderies consomment une grande partie du combustible extrait dans les mines très importantes de Bessèges [1]. Les charbons sont transformés en coke dans des fours dont la fumée se mêle à celle des hauts fourneaux et des cheminées.

Les puits de mine s'étendent sur les deux rives de la Cèze que bordent des rangées de maisons

1. Production, en 1901, de la Compagnie des mines de Bessèges 516 000 tonnes ; la Compagnie de Lalle en a produit 77 000.

ouvrières. En amont, sur la rive gauche, où la montagne ne plonge pas autant à pic sur la rivière, la ligne des maisons s'étend encore sur près de deux kilomètres. Il y a plus de 9000 habitants autour des forges et des mines.

Bessèges est une ville toute moderne, devant son existence à la houille et au fer, réunis sur le même territoire. Pour développer leur production, les mines consentirent, en 1834, à fournir la houille à 4 fr. la tonne à perpétuité à M. Grangier, maître de forges en Franche-Comté. Les travaux de M. Grangier furent détruits par une crue de la Cèze en 1835 : Cockerill entreprit alors l'établissement actuel qui devint en 1842 la propriété d'une société anonyme. Peu d'années après, la compagnie de la Voulte, Terrenoire et Bessèges prenait l'affaire ; elle la posséda jusqu'à la crise qui emporta la société.

Bessèges a survécu à ce désastre dans lequel sombra la prospérité de la cité vivaraise de la Voulte et de la ruche forézienne de Terrenoire. Elle pourra continuer à vivre si les agitations ouvrières ne viennent pas mettre en péril des établissements qui ont les désavantages communs à tant d'autres centres métallurgiques : l'éloignement des voies navigables et des gisements de minerai de fer de haute teneur. Les

travailleurs cévenols ont donc entre leurs mains le sort des usines et le leur propre.

Au-dessus de la zone des fumées et de la suie, le paysage reprend sa netteté et sa beauté. Des vergers et des jardins superbes couvrent les terres rouges des collines. Par-dessus celles-ci on voit monter les fumées des mines de charbon exploitées dans la vallée de Gagnières par la compagnie algérienne des minerais de fer magnétique de Mokta-el-Hadid[1].

1. Production en 1901 dans les concessions de houille de : les Salles de Gagnières, le Martinet de Gagnières, Montalet, Cessons et Trebiou, Comberedonde : 130 000 tonnes.

III

LA SERRE DU BOUQUET ET LA SABRANENQUE

Le chemin de fer d'Alais au Rhône. — Conceptions grandioses, déception amère. — Autour d'Alais. — Célas. — La plaine de Navacelle. — Le défilé des Angoustrines. — La Serre du Bouquet. — Le Guidon et son panorama. — Le désert de Vallerargues. — Lussan et ses garrigues. — La vallée de la Tave. — Le pays de Sabranenque. — Mines de lignites. — Culture du sorgho. — Fabriques de balais. — Le camp de Laudun. — L'Ardoise et sa sucrerie.

Bagnols-sur-Cèze. Mai.

Parmi les conceptions économiques de ces trente dernières années, il en est une qui parut appelée à un brillant succès, on n'était pas loin d'y voir une transformation radicale des conditions maritimes de Marseille. Il s'agissait d'amener directement à la mer, à l'aide de navires spéciaux, les charbons du bassin d'Alais. C'étaient des bateaux-écluses, calant de 1 mètre à $1^{m},10$ au plus, dans lesquels on pouvait mettre un chaland tout chargé, dont le tirant d'eau atteignait 2 mètres et qui pouvait, grâce à ses formes, flotter sur la mer à la suite d'un remorqueur.

Un chemin de fer prenait les houilles à la mine et allait droit au Rhône les verser dans ces bateaux qui n'avaient plus qu'à descendre à gré d'eau jusqu'à la Méditerranée et, de là, se diriger sur Marseille. Le système, fort ingénieux, était malheureusement très coûteux.

Aux yeux des inventeurs, les mines d'Alais prenaient un développement énorme ; notre marine, dégagée du tribut payé à Newcastle et à Cardiff, pouvait lutter avec l'Angleterre ; Marseille était désormais le marché des charbons dans la mer intérieure.....

Ce beau rêve n'a pas tenu devant les obstacles, les installations faites à grands frais sont abandonnées, le port construit sur le Rhône est mort-né. Le chemin de fer auquel on promettait tant d'avenir a failli lui-même être rendu à la garrigue qu'il traverse. On l'a sauvé du désastre, mais pour en faire la ligne la plus mal desservie du réseau. Deux trains seulement par jour dans chaque sens ! Je me trompe : un embranchement de la même compagnie est aussi mal partagé : le tronçon de Montagney à La Barre près de Besançon. On en chercherait sans doute vainement un autre.

Il est vrai que, l'espérance du transit entre Alais et le Rhône une fois évanouie, ce pauvre chemin de fer a été réduit à un bien maigre trafic, le pays

traversé est en partie un désert, non pas au figuré mais au sens propre du mot. Voyageurs et marchandises font défaut, les habitants des villages peu populeux que dessert la voie ne sont d'ailleurs guère incités à utiliser les trains ; si l'on veut aller à Alais, à Bagnols ou à Nîmes, il faut partir de grand matin et l'on ne peut rentrer que fort tard le soir. Pour améliorer cet état de choses on va doter la ligne de voitures automotrices qui permettront d'augmenter le nombre des voyages en réduisant le personnel et les frais de traction sur cette voie de près de quinze lieues [1].

En dépit de sa pauvreté, le pays traversé mérite pourtant une visite, il semble condenser tous les aspects des Cévennes calcaires ; de petits monts le hérissent et, de leur cime, offrent des vues immenses ; celle du Guidon du Bouquet est fameuse par les grands horizons découverts. Il est donc possible que cette contrée : Serre du Bouquet, désert de Vallerargues, gorges profondes de la Cézarenque, attire un jour les visiteurs.

La compagnie d'Alais au Rhône avait tant de confiance dans son entreprise qu'elle avait construit une gare monumentale dans le faubourg

1. Exactement 58 kilomètres. Ces voitures à vapeur sont maintenant en service, un troisième train circule dans chaque sens.

d'Alais d'où les rails se détachaient de la ligne de Nîmes. Cet édifice presque somptueux est désormais inutilisé, le départ se fait dans la vieille gare d'Alais, une des plus actives du réseau.

Aux approches de la ville, jusqu'à Célas où l'on croise la ligne du Martinet à Tarascon, la campagne est fraîche, bien cultivée, parsemée d'une multitude de maisonnettes entourées de jardins fleuris. Le sol, très fertile, se prête à une culture variée. Dans les moissons croissent des mûriers, des figuiers, des cerisiers. Les maisons rurales doivent du pittoresque aux galeries à arcades dont la plupart sont dotées.

Le ruisseau de l'Avène, descendu du bassin houiller de la Grand'Combe et qui vient de traverser les grandes mais laides usines de Salindres, marque la limite de cette banlieue d'Alais ; il coule entre des petites falaises calcaires très régulières, taillées dans un chaînon des garrigues. C'est alors le domaine de la vigne, elle s'étale en grandes nappes sur les pentes, plantations récentes mais vigoureuses, destinées à remplacer le vignoble disparu. Cette zone a encore de la fraîcheur et de l'humidité, des frênes et des peupliers d'Italie relèvent l'uniformité du manteau de pampres. Les collines qui bordent le bassin sont rocailleuses et sèches, sur l'une d'elles Mé-

jannes commande de vastes étendues. Les maisons sont nombreuses encore, logis de vignerons ou magnaneries, elles bordent les routes et tapissent les coteaux autour de la station isolée de Célas où les lignes du Rhône et de Tarascon se croisent. Ce point de jonction de voies de communication est à l'entrée d'une belle plaine étalée sous une haute chaîne, abrupte et régulière, revêtue d'un manteau de broussailles : la Serre du Bouquet.

Cette plaine à laquelle le bourg de Navacelles a donné son nom fut riche, des terrasses abandonnées révèlent le patient effort des Cévenols d'autrefois. La vigne et le mûrier ont disparu, emportés par les maux mystérieux qui ont accumulé tant de ruines. La plaine, pourtant, est verte encore ; sur les premières pentes l'amphithéâtral Navacelles la domine ; plus près, au milieu d'un vaste cirque dessiné par une courbe de la montagne, Brouzet forme une longue rangée de maisons blanches se détachant gaiement sur la verdure sévère de la forêt d'yeuses.

La Serre se replie en une combe séparée des garrigues d'Uzès par un passage étroit, le défilé des Angoustrines ou Angustines, creusé dans un beau calcaire blanc exploité en carrières pour la pierre de taille. Dans le ravin jaillit une source

aux vertes eaux, née du flot perdu plus haut par le torrent d'Alauzène. Les escarpements sont parfois hauts et droits, des infiltrations amènent contre ces parois des eaux chargées de molécules calcaires formant des draperies de concrétions.

Peu à peu le site devient sauvage, de sèches et laides garrigues bordent l'Alauzène. La Serre du Bouquet se hausse. Au pied de la chaîne, à l'endroit où elle se replie vers le défilé, il y a pourtant un espace où la terre végétale est assez profonde pour qu'un village s'y soit créé. C'est Seynes entouré de cultures parsemées d'oliviers, de mûriers et de vignes. Celles-ci furent bien plus nombreuses jadis, car on voit des terrasses abandonnées s'étager jusqu'à la base des falaises suprêmes de la montagne. L'Alauzène y reçoit les eaux d'une belle fontaine qui forme réellement le torrent, des grottes s'ouvrent dans les rochers.

Le point culminant de la Serre domine le village, il atteint 631 mètres : pentes assez douces sur la plaine de Navacelles, présentant de grands à-pic vers l'orient. C'est une formidable muraille, surtout au nord, au-dessus du village du Bouquet qui a donné son nom au massif. L'ensemble est hardi, mais le manteau d'yeuses exploité en taillis est d'une teinte triste. Ces chênes verts

croissent sur la roche jurassique offrant tous les phénomènes d'érosion de cette formation géologique, les avens y sont nombreux, des grottes se creusent.

Cet observatoire, d'où l'on découvre les Cévennes, les Garrigues, le Ventoux, les Alpes de Provence et, par les matinées claires, la nappe étincelante de la Méditerranée, dut être une vigie. L'époque féodale édifia près de la cime un château dont il reste des ruines fières encore, tandis que les archéologues seuls peuvent reconnaître dans les informes débris épars dans la montagne des restes de civilisation plus ancienne ou des âges préhistoriques. La cime maîtresse, le « Guidon », est couronnée par une pyramide, signal géodésique, surmontée de la statue de la Vierge. Cette contrée a été moins entamée que la Cévenne par le protestantisme, le culte de la madone est demeuré vivace.

Vers le Rhône et Nîmes, la vue s'étend sur des campagnes sévères, plateaux ou petites collines nues et grises ou couvertes de chênes verts d'une teinte terne. Autour des villages et des mas, les cultures font des taches claires. Malgré la grandeur du tableau, le Guidon du Bouquet n'est guère gravi par les touristes; mais le 15 août la foule des pèlerins est grande, pour les

abriter on a édifié un bâtiment au-dessous de la pyramide.

Quelques fontaines jaillissent sur le revers oriental de la Serre, elles ont fait naître les hameaux du village de Bouquet et forment le Seguissons dont le cours partage le massif en deux parties. Petite rivière curieuse elle aussi par les gouffres, les « Aiguières », où elle se perd pour aller jaillir en grandes sources vers le confluent de l'Alauzène et de l'Auzon.

Ces sources sont accrues par les eaux de pluie infiltrées sur les monts et les plateaux pierreux. Certaines parties de cette région sont de véritables éponges minérales, pas une goutte de pluie n'est conservée, aussi la déforestation a-t-elle été facile — et complète. Tel mas où l'on met en culture des cuvettes analogues aux *sotchs* des causses n'a pas un arbre ou un buisson autour de lui; pendant la saison chaude la chaleur doit y être atroce.

Un coin est particulièrement farouche de solitude : le plateau étendu au sud du village de Vallerargues et au milieu duquel se croisent la route d'Uzès et le chemin de fer. Sur cette table rocheuse, il n'y a d'autre végétation que de très rares chênes verts ou genévriers croissant isolés. Après les pluies prolongées, une herbe courte

offre une pâture savoureuse mais clairsemée aux moutons, seuls habitants de ce désert. Le chemin de fer a doté cette solitude d'une construction, la gare de Vallerargues-la-Bruguière, située entre deux villages également éloignés. Quel triste séjour ! Peu d'employés de voie ferrée ont une résidence plus morne. Pour horizon la plaine avec ses taches de chênes verts broussailleux et des amas blancs de roches modelées par les agents atmosphériques.

Vallerargues, qui a donné son nom au plateau, est dans un bas-fond où sourdent des fontaines abondantes, origine de la capricieuse rivière d'Avène qui, après avoir parcouru des gorges sévères et le vallon de Verfeuil, se recourbe pour aller se perdre sous terre au moment où elle va atteindre l'Aiguillon. Ce bassin de Vallerargues semble fermé de toutes parts entre les petits monts et les coteaux calcaires revêtus de l'uniforme manteau des chênes verts et chênes blancs. Ceux-là dominent souvent, aménagés avec soin par le service des forêts pour le compte des communes propriétaires ; ainsi Lussan, chef-lieu du canton, a de beaux bois couvrant 1 200 hectares. Mais partout où la sollicitude administrative ne peut s'étendre, sur les domaines particuliers, le mouton exerce son action

néfaste, les chênes sont clairsemés et bas, seul le chêne kermès, variété d'yeuse à feuilles piquantes, résiste à ces causes de destruction, il forme des fourrés hauts d'un pied à peine, refuge des lapins et des couleuvres.

Chaque creux de ces garrigues a son hameau ou son village, mais ces groupes sont éloignés les uns des autres et la population en est infime. Le canton de Lussan, dont la superficie est de 18805 hectares, compte à peine 4500 âmes réparties en douze communes. Le chef-lieu lui-même n'est qu'un bien humble village; il occupe le sommet d'une colline isolée, découpée comme une citadelle, ayant pour horizon les âpres garrigues dont le manteau de chênes yeuses est uniformément vert, n'offrant qu'au printemps une teinte nouvelle, le roux des jeunes pousses. Cette forêt, dans laquelle des monuments mégalithiques révèlent une époque où la région était plus peuplée, s'étend jusqu'à la Cèze qui débouche de ses gorges pour arroser le pays de Cézarenque, auquel elle donne son nom.

La destruction des vieilles futaies qui donnaient la fraîcheur et l'ombre a amené cette dépopulation, la vie ne se maintient que dans les plis et les creux où les sources sont demeurées pérennes. Ainsi, entre les garrigues de Lussan

et celles d'Uzès, un massif de collines d'apparence confuse est parcouru par trois vallées parallèles où coulent des ruisseaux sur lesquels plusieurs villages se sont établis. Là se forme la Tave par des fontaines claires. Ces villages ont tous allure batailleuse, ils sont crânement campés, entourés de débris féodaux. La Bruguière et Fontarèche semblent se menacer du haut de leur piédestal. La campagne, bien cultivée à leurs abords, va buter à la garrigue sèche et nue où se montrent de grandes bergeries. Peu d'industrie dans cette région ; il y a des gisements de lignite d'un faible rendement et Saint-Laurent-la-Vernède extrait de son sol la roche de craie pour la transformer en bâtons quadrangulaires.

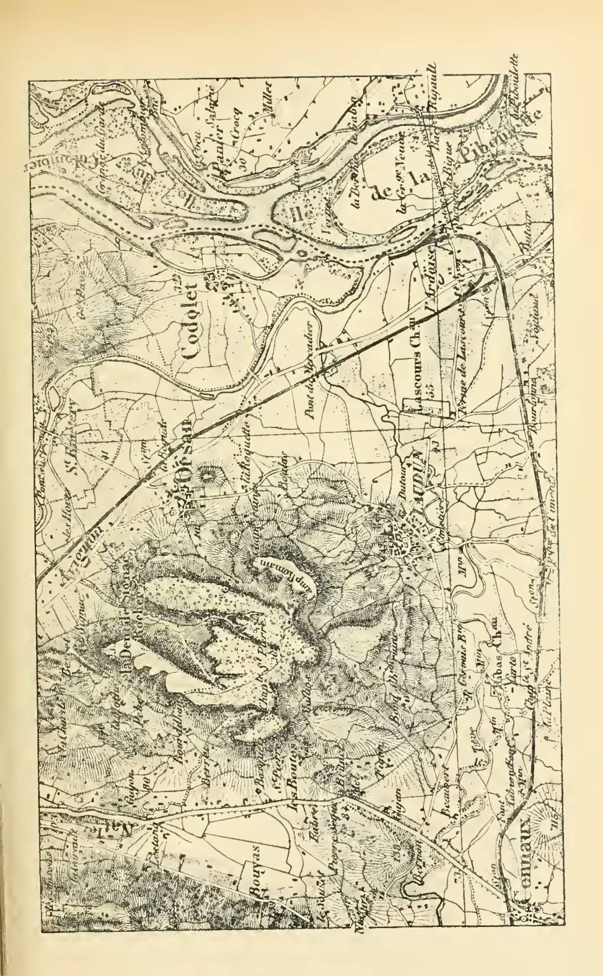
La population se groupe en villages ; les mas sont rares, mais très vastes. Peu à peu le pays s'anime, la zone des cultures s'étend et s'élargit. Le bourg de Cavillarges aux maisons grises est enveloppé de mûriers et d'oliviers vigoureux. Des blés, du sainfoin, des pommes de terre, la vigne couvrent les parties basses. Les oliviers préfèrent les pentes, ils sont nombreux sur les collines au nord, où Sabran, assis sous les ruines de sa forteresse, semble commander encore à la contrée dont il fut la capitale féodale et à laquelle il imposa le nom de Sabranenque. Pays sec, où

la verdure grise des chênes verts masque insuffisamment la roche. Cela contraste fort avec l'extrême fraîcheur du fond de vallon arrosé par la Tave. Près de Saint-Pons, les arbres et les peupliers transportent bien loin des garrigues !

Sur une des collines, le Pin est entouré d'oliviers et dominé par une haute cheminée d'usine qui étonne après tant de campagnes désertes ou purement agricoles, celle d'une mine de lignite donnant un peu de trafic au chemin de fer. Toute cette partie de la vallée du Rhône, dans le bassin inférieur de la Cèze, possède beaucoup de gisements de combustible, mais la production du lignite n'est pas à comparer avec celle de la houille à Alais. Elle oscille entre 23 000 et 26 000 tonnes. Encore, plus de la moitié de cette quantité est-elle fournie par la mine de Saint-Julien-de-Peyrolas, située sur les bords de l'Ardèche, au delà de Pont-Saint-Esprit [1].

Les exploitations houillères sont donc trop peu considérables pour avoir pu modifier et souiller le paysage par leurs fumées et leurs déjections. Celle du Pin n'a pas détruit l'harmonie des jolies collines qui encadrent un bassin planté

1. Le nombre des ouvriers employés par ces mines est de 150. Sur Pont-Saint-Esprit et Bagnols-sur-Cèze, voyez la 8e série, et la 11e série, Le Rhône,... Forez, Vivarais et Comtat-Venaissin.



de mûriers. Le Pin fait face à Saint-Pons-la-Calm bien assis sur un mamelon de la Sabranenque. Le pays est riche, cultivé avec soin; autour des villages les mas sont nombreux. Le bourg le plus populeux, Connaux, est encore en partie enfermé entre des murailles flanquées de tours qui ont servi de façade à de pauvres habitations. La tour carrée de l'horloge est surmontée d'un de ces campaniles de fer forgé, chers aux habitants de la région. Le clocher de Connaux est un de ceux où l'ornementation a été poussée le plus loin, véritable travail de patience.

Connaux possède une de ces fabriques de balais de sorgho si nombreuses au bord du Rhône, dans la Cézarenque et l'ancienne principauté d'Orange. La culture du sorgho couvre ici de grands espaces, en champs encadrés de mûriers. C'est d'ailleurs la principale zone pour cette plante dans notre pays; les champs où s'alignent les hautes tiges à feuillage rubané, au lourd panicule de graines retombant en panaches, couvraient 3 622 hectares dans le Gard au recensement décennal de 1892, alors que la surface totale pour la France était de 5 441 [1]. Aussi

1. Les autres départements où l'on cultive le sorgho sont l'Ardèche 180 hectares, la Haute-Garonne 473, la Gironde 300, le Lot-et-Garonne 421, Tarn-et-Garonne 347 et Vaucluse 98.

l'industrie des balais a-t-elle une importance autrement considérable que vers Agen ou Montauban [1]. Elle est confinée dans les vallées de la Cézarenque, aux bords de l'Ardèche, de la Cèze, de la Tave et du Rhône où les champs de sorgho finissent à l'embouchure du Gard.

Les riches cultures enveloppent entièrement un petit massif calcaire hardiment taillé, surgissant de la plaine et dominant le confluent de la Cèze et du Rhône. Cette colline projetant des éperons semblables à des bastions est une véritable forteresse naturelle. Aussi fut-elle occupée de bonne heure. Oppidum celtique et camp romain s'y sont succédé. Les traces des défenses artificielles sont très visibles encore.

Cette colline de Laudun, si fièrement taillée qu'elle semble une haute montagne malgré sa médiocre altitude de 261 mètres, est un des grands paysages historiques de la France. A travers toutes les obscurités accumulées sur les temps lointains de la Gaule, les érudits ont à peu près fixé au rivage du Rhône que Laudun domine le théâtre de faits historiques qui ont

---

1. Sur la culture du sorgho et la fabrication des balais voyez la 31e série du *Voyage en France*, chapitre XIV. Cette industrie est également signalée dans la 26e série, page 79 (Charost), et la 11e, chapitre XVII.

laissé un souvenir profond. Lorsque les Gaulois de Bellovèse entreprirent le grand exode qui devait leur livrer la future Lombardie, ils auraient franchi le Rhône près de Laudun pour aller combattre les Ligures Salyens dans la plaine d'Orange et s'ouvrir ainsi le chemin des Alpes par la vallée de la Durance. Plus tard, Annibal choisit pour traverser le fleuve un point où celui-ci, ne possédant pas d'îles, permettait le passage sur un seul bras. Enfin c'est en face, sur la rive gauche, que les armées romaines éprouvèrent un désastre dans leur première rencontre avec les Cimbres. Là aussi, on a placé la défaite des Arvernes et des Allobroges par les Romains, qui assura aux conquérants italiens, 121 ans avant Jésus-Christ, la possession de la Province — la future Provence — et de la Narbonnaise.

Aucun édifice n'évoque là-haut ces grands souvenirs. On rêverait cependant d'un monument rappelant au passant qui suit le Rhône par les deux chemins de fer de la vallée ou sur les bateaux à vapeur que cette colline abrupte fut le témoin d'événements qui troublèrent si profondément le monde antique. Mais rien, sauf la trace vague des anciens ouvrages de défense, sauf les débris de la chapelle de Saint-Pierre-du-*Castres* rappelant le *castrum* gallo-romain, ne peut faire

deviner ce rôle historique de vigie au grand passage ancien du Rhône.

Au pied de la petite montagne, sur un ressaut, le bourg de Laudun forme un beau site. Son nom, venu de *Laudunum,* dit son antique origine. Les maisons de teintes rosées, couvertes de tuiles fauves, s'étalent en amphithéâtre ; au milieu se dresse la masse de l'église. Plus haut, sur un mamelon que domine le camp de César, est érigée une statue de la Vierge.

Laudun est un petit centre trèsactif, la culture du sorgho et la fabrication desbalais occupent un grand nombre de bras ; la roche calcaire est transformée en ciment ; enfin l'Ardoise, hameau des bords du Rhône, possède une importante sucrerie de betteraves, alimentée surtout par la culture de la plaine d'Orange dont les produits viennent à l'usine à l'aide d'un câble porteur aérien franchissant les deux bras du Rhône qui enserrent la grande île de la Piboulette [1].

En face de Laudun, sur l'autre versant de la vallée de la Tave, ouvrant ici vers le Rhône, un épais massif de collines calcaires allant jusqu'à

1. La sucrerie de Laudun-l'Ardoise produit 25 000 sacs de sucre par année, c'est un rang important dans la fabrication française.

la vallée du Gard finit par des pentes raides. Un mamelon à demi isolé, à l'entrée d'une gorge sévère, porte Saint-Victor-la-Coste, village allongé sous les ruines féodales du castel dont la fière silhouette est un des grands caractères de ce paysage rhodanien. De là on découvre de vastes horizons sur les deux rives du fleuve, le Ventoux, les Garrigues, les Cévennes et la petite montagne de Laudun dressant ses parois abruptes et ses bois de chênes verts au-dessus de la plaine merveilleusement fertile où le Rhône reçoit la Cèze, descendue de ses gorges et des belles campagnes de la Cézarenque, et l'Aygues qui vient de frôler Orange. On distingue, sur l'autre rive, les grands monuments antiques de cette ville, dominant les toits bas de la vieille *Arausio* [1].

---

1. Sur Orange, voyez la 11e série du *Voyage en France*, chapitre XVIII.

IV

LE PAYS DE MALGOIRÈS.

Le château de Florian. — Estelle et Némorin. — Le mas Roux et Jean Cavalier. — Vézénobres. — Euzet-les-Bains. — Saint-Quentin-la-Poterie. — La Gardonnenque. — Le Gardon d'Anduze. — Anduze.

Anduze. Avril.

Me voici de retour à Alais après une excursion aux volcans du Vivarais [1] et je visite, autour de l'industrieuse cité, des paysages bien différents : petites collines, plateaux secs couverts de buis et de plantes odoriférantes, villages brûlés par le soleil, fièrement assis sur les pentes et les crêtes, entre les terrasses plantées d'oliviers et de mûriers, puis torrents clairs alimentés par des *foux*, sources puissantes nées dans le mystère des cavités souterraines. Excursions un peu décousues, car il n'y a guère de liens entre ces régions confuses : bas Uzégeois ou Gardonnenque.

Hier j'étais allé coucher à Quissac et ce matin j'en repartais à la première heure pour le château

1. 34e série du *Voyage en France,* chapitres XI à XIV.

de Florian. Ce n'était pas dans le but d'admirer l'édifice, plutôt simple, construction régulière flanquée de pavillons carrés et couverte en tuiles rouges, mais il était intéressant de voir le lieu où naquit un écrivain dont l'œuvre est en quelque sorte une date dans notre littérature. Jamais pays ne s'associa moins à l'idée que l'on pourrait s'en faire ; il est âpre et sévère autant que le génie de Florian est fade. Les bergers et les bergères qui mènent leurs maigres troupeaux par les garrigues sont loin d'évoquer Estelle et Némorin ! Même, lorsqu'on atteint la belle et luxuriante plaine de Canaules où les moissons, les mûriers et les vignes donnent une impression de richesse, ce n'est pas encore un paysage d'idylle. Les collines avec leur manteau de pampres, particulièrement denses autour de Ledignan, n'ont pas la grâce molle que l'on rêverait : celles qui bordent l'horizon au pied des hautes Cévennes ont des lignes régulières et classiques.

Une autre illustration du pays répond mieux à l'aspect du sol. C'est Jean Cavalier, le chef des Camisards, ce garçon boulanger qui avait en lui l'étoffe des grands généraux et dont la Révolution aurait fait un chef d'armée s'il avait surgi plus tard, avec les Lannes et les Masséna. Cava-

lier est né au bord du Gardon d'Anduze, dans le mas Roux qui avoisine la route de Montpellier et la gare de Ribaute-les-Tavernes. Sa famille était misérable et le futur chef de partisans, alors enfant, dut servir de « goujat » ou auxiliaire de bergers aux environs de Vézénobres.

Le mas Roux est à la racine de la péninsule formée par le confluent du Gardon d'Anduze et du Gardon d'Alais; l'un très clair, l'autre souillé par les usines et les égouts de la populeuse cité. Les torrents fuient sous les saules pour former la rivière qui coulera sous le pont du Gard. Au-dessus du confluent, sur une longue butte, se groupent Cassagnoles et Massanes : en ce dernier village Florian fit naître Estelle.

Les centres d'habitation sont nombreux mais de médiocre population. Sur 45 communes dont se composent les trois cantons de Lédignan, Vézénobres et Saint-Chaptes, une seule, Saint-Geniès-de-Malgoirès, a plus de 1 000 âmes. Mais beaucoup de ces bourgs, bien groupés, ont de l'allure et semblent des villes. Ainsi, très fier apparaît Vézénobres quand on débouche au-dessus du Mas-des-Gardies par des pentes boisées de chênes verts. Le bourg entoure à demi un promontoire et semble porté sur de grandes arcades. Un pan de murailles couronné de mâ-

chicoulis, les restes d'un château, les oliviers, les figuiers et d'autres arbres méditerranéens, qui enveloppent la base des constructions, évoquent puissamment l'idée d'une cité féodale.

A l'intérieur le charme disparaît, des rues sombres, étroites, montueuses conduisent au sommet du coteau où se dresse l'église. Mais d'heureux détails retiennent au passage. Près du presbytère est une charmante maison de la Renaissance avec une porte de tourelle sculptée. A mi-côte un logis conserve une haute « cheminée sarrasine », fort élégante, rappelant ces lanternes des morts, si communes dans le sud-ouest.

La plupart des habitations s'ouvrent sous les voûtes des grandes terrasses qui sont la beauté du paysage de Vézénobres. L'hiver, ces abris sont souvent désertés, bien qu'exposés en plein midi ; l'été, l'existence presque entière se passe là-dessous, l'ombre du jour y est délicieuse, le soir on y allume la lampe familiale dont les figuiers masquent en partie la lueur. Par les belles nuits parfumées et tièdes de cet heureux climat, ces lumières produisent un effet magique.

Je fus l'hôte, à Vézénobres, d'un prêtre d'une haute éloquence, l'abbé Rédier, curé-doyen, cousin de mon ancien chef du corps franc des Vosges,

le colonel Bourras. L'excellent curé ne craint pas de faire le voyage des Vosges aux jours de nos grands anniversaires pour venir célébrer avec nous les camarades tombés pendant l'invasion. Il nous a accueillis avec cet empressement et cette bonne grâce dans l'hospitalité qui est un des attraits du Midi. Nous ne voulions que passer, mais il a fallu céder à ses instances et nous asseoir à sa table, devant le déjeuner improvisé par M[lle] Rédier sa sœur.

Nous avons eu peine à quitter Vézénobres, mais j'ai promis à mon fils Pierre de lui faire visiter le pont du Gard et les trains ne sont pas très nombreux sur les petites lignes de l'Uzégeois ; la gare d'Euzet où nous allons prendre le train est éloignée. Une poignée de mains à l'abbé, et en route. Nous passons devant le château de Clavières et son parc ombreux, propriété d'une branche de cette famille de Bernis qui tient une si grande place dans le pays, et nous voici dans la plaine montueuse, couverte de mûriers.

Ces arbres s'en vont ; depuis que l'on a trouvé le moyen de remplacer les vieilles vignes par les cépages américains, tous les sols profonds sont plantés, on arrache le mûrier pour faire place aux sarments. Le goût de la sériciculture disparaît aussi, bien des magnaneries sont closes, on

préfère vendre la feuille aux éleveurs qui persistent à soigner les vers. La commune de Saint-Hippolyte-de-Caton surtout se livre à ce commerce. Le sac de 80 à 100 kilogrammes de feuilles se vend de 6 à 7 fr.

Par contre, ceux qui continuent à produire le cocon en font beaucoup plus que par le passé, grâce à la sélection des graines qui a réduit ou supprimé les causes de maladies et aux primes qui encouragent les propriétaires. Une des maisons qui bordent le chemin fait 350 kilogrammes de cocons par année, c'est un chiffre considérable pour le pays, la moyenne dans le Gard étant de 92 kilogrammes par éleveur et celle de l'Ardèche de 86 seulement.

Le chemin s'est peu à peu élevé, offrant des vues étendues sur les Cévennes et, plus haut, le massif du Lozère encore blanc de neige. Devant nous se creuse le vallon du Droude, ample et couvert de vignobles. Le village de Saint-Étienne-de-Lolm entouré d'oliviers domine le torrent. Derrière sa colline s'ouvre un large bassin sans caractère, parcouru par le chemin de fer du Martinet à Tarascon. Au fond, sous une ride boisée de chênes verts, est le gris village d'Euzet-les-Bains.

Les sources qui donnèrent un surnom à Euzet sont loin des maisons, sur les bords du torrent de la Candouille, au milieu d'un parc bien ombragé dont la verdure et la fraîcheur contrastent avec l'aspect général du pays ; sur les hauteurs qui dominent les bains, une autre fontaine minérale jaillit près de Saint-Jean-de-Ceyrargues. Un petit noyau de baigneurs vient chaque année aux établissements d'Euzet, où l'on traite la dyspepsie, le rhumatisme, les affections des voies aériennes, etc. Comme distractions ils ont les excursions à Uzès et au pont du Gard ; à Euzet même, ils visitent des caves creusées dans la colline et appelées les grottes d'Euzet. Ce furent des refuges de camisards pendant la guerre des Cévennes.

La contrée voisine se recouvre de vignes, elles tapisseront bientôt tout le terrain que n'occupent pas les taillis de chênes verts. Ces maigres bois et ces plantations manquent de fraîcheur, pour retrouver une belle campagne il faut dépasser Serviers et descendre par Montaren. De ce village à Uzès on parcourt de belles cultures ombragées d'oliviers et coupées de vignes.

Dans l'air transparent d'une journée d'avril, la fière cité a plus grande mine encore sur sa colline où ses maisons aux toits fauves envelop-

pent le *Duché,* son beau donjon et d'autres vestiges du passé historique et épiscopal. Aujourd'hui je ne fais que traverser Uzès pour aller au-dessus de la vallée de l'Alzon visiter le bourg de Saint-Quentin, peuplé de potiers[1].

Saint-Quentin est très étroitement groupé ; ses maisons bordent les petites rues que dominent les ruines d'un château appelé le *Vicomté* comme celui d'Uzès est le Duché. La population[2] vit surtout par le travail céramique. Il y a tout autour d'importants gisements d'une argile blanche très favorable à la fabrication des pipes communes. Mais l'industrie a fort décru et le nombre des ouvriers s'en est ressenti. Depuis 1870 le nombre d'âmes s'est abaissé de près de 500. En 1854 l'activité était grande, on recensait 28 fabriques de poterie commune, dites *taraillées,* et 30 fabriques de pipes dites pipières ; d'autres ateliers faisaient briques réfractaires et creusets. La plupart de ces établissements ont disparu, plusieurs se sont groupés ; aujourd'hui la production est principalement celle des briques, des tuyaux et des pipes ; un des grands débouchés pour Saint-Quentin est la pipe destinée à être

1. Sur Uzès et le pont du Gard, voyez la 12e série du *Voyage en France,* chapitre III.

2. 1 896 habitants, dont 1 512 agglomérés.

cassée à coups de carabine dans les baraques de foire.

La belle fontaine d'Airan jaillit aux abords de la petite ville; ses eaux qui vont se perdre dans l'Alzon, près d'Uzès, furent jadis captées par les Romains, elles se mêlaient à celles de la fontaine d'Eure dans le réservoir d'où elles étaient conduites à Nîmes par l'aqueduc du pont du Gard.

Sauf la pureté des lignes et le grand décor citadin d'Uzès, un des plus beaux de France, ce pays de l'Uzégeois est assez morose. Beaucoup de pierres, beaucoup de broussailles de chênes-kermès. Autour de la ville les olivettes et quelques vignes où des *mazets* de forme singulière se dressent, ce sont des sortes de cônes ou d'ogives de pierre sèche où les Uzégeois vont passer le dimanche. Dans les campagnes, les mûriers taillés courts et les vignes ne donnent guère de pittoresque et de fraîcheur. Cependant quelques parties, où dominent les cultures de céréales et de fourrages artificiels reposent les yeux par leur verdure. Les environs de Bourdic et de Saint-Chaptes ne sont pas sans grâce et le paysage acquiert de la grandeur par les formes des collines; sur l'une d'elles se dresse le châ-

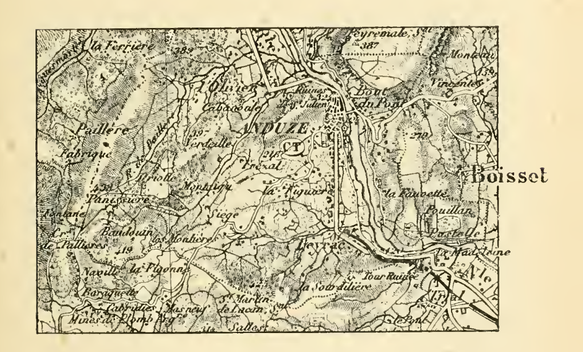
teau de Castelnau-Valence, bien conservé, aux murailles crénelées flanquées de tours.

La vallée du Gardon que l'on retrouve au pied de l'antique forteresse repose la vue par ses rives opulentes. Le torrent roule de belles eaux entre ces champs bien soignés. Sur la rive droite les collines se dressent, très raides; à Boucoiran elles bordent la rivière, laissant à peine place aux constructions du village. Cet étroit passage était fortifié jadis, Boucoiran a conservé des restes de remparts et un grand pan de tour dominant au loin les campagnes de la Gardonnenque et du Malgoirès, petit pays qui a formé le canton de Saint-Geniès.

La route franchit le Gardon devant le village de Ners, sur un pont que côtoie celui de la voie ferrée. Ners possède sur la rive gauche une jolie gare de briques et de pierre blanche dans le style de la Renaissance. Par cette station ont lieu les relations de Lédignan et de la plaine de la Gardonnenque avec Nîmes. Le coin est joli, le torrent entoure à demi une longue péninsule ombragée de châtaigniers.

Pour cette contrée, un courant d'activité a lieu par la vallée du Gardon d'Anduze, qui se ramifie en amont par d'autres Gardons draînant

de longues vallées sur lesquelles s'ouvrent d'innombrables vallons secondaires. Tous ces petits bassins isolés, animés par les filatures, les moulinages et l'élevage des vers à soie aboutissent à la ville d'Anduze assise entre la plaine de Gardonnenque et le confluent des deux principaux cou-



loirs : Gardon de Mialet, Gardon de Saint-Jean. Il y a donc là un mouvement très actif ; aussi, de bonne heure, Anduze reçut-elle un embranchement de chemins de fer la reliant à la station de Lézan, sur la ligne d'Alais à Quissac. Ce tronçon n'a que 6 kilomètres de développement. Depuis le pied du coteau recouvert par les toits gris et le vieux château de Lézan, jusqu'à l'entrée

des gorges, il parcourt d'immenses vignobles parsemés de mûriers dont les tristes moignons font mieux ressortir la beauté des grands châtaigniers épargnés par la hache.

Le chemin de fer ne va pas jusqu'à l'entrée de la ville, il aboutit au hameau de Leyrac d'où une route de plus d'un kilomètre, bordée de jardins et de jolies maisons, conduit à travers le « plan du Môle » au cœur de la petite cité. Celle-ci est dans un creux des Cévennes, entre des collines hardies, les unes couvertes d'oliviers, les autres rocheuses et nues.

Ce fut jadis un point stratégique important. Au premier étranglement de la vallée, où le chemin de fer passe en tunnel, sont les ruines d'un château ; Anduze même est couronnée de débris féodaux et la forteresse que construisit Vauban lorsqu'il eut à fortifier tant de cités cévenoles contre les camisards est encore debout, mais décapitée.

Le plan du Môle, avec ses prés bien irrigués, ses jardins, ses beaux parcs plantés de pins, ses olivettes, les terrasses étagées sur les pentes, est une incomparable entrée de ville. On pénètre dans Anduze par la place ou « plan » de la Brie, sur laquelle une vieille tour surmontée d'une tourelle renferme l'horloge.

La ville primitive, qu'enserraient les remparts, est exiguë, percée de rues étroites, sales, pavées de cailloux. Un coin pourtant est très pittoresque : la place de la République bordée de constructions irrégulières, plantée de platanes touffus, égayée par le murmure de sa fontaine.

Le Gardon est la grâce de la campagne d'Anduze mais une menace pour la ville, à cause de ses crues formidables. Pour s'en préserver on a dû construire une sorte de puissant rempart formant terrasse d'où l'on découvre toute la gorge enfermée entre ses croupes rocheuses. La route d'Alais franchit le torrent sur un pont et conduit à un petit faubourg d'où la cité se montre toute grise, blottie au pied d'un pic qui porte les ruines du château de Saint-Julien. Cela est saisissant.

Par bien des points Anduze semble une ville abandonnée; en effet, elle est en pleine décroissance, malgré sa belle situation commerciale. La population qui atteignait 5 500 âmes au commencement du siècle n'est pas de 4 000 aujourd'hui[1]. Cela est dû aux crises qui ont sévi sur le pays : maladie des vers à soie, maladie de la vigne, diminution du nombre des fabriques. Cependant le mouvement est considérable encore, Anduze

1. Population totale 3 686, agglomérée 2 846.

conserve même son tribunal de commerce, malgré la proximité d'Alais. L'industrie est assez variée, c'est un des centres pour la chapellerie ; la soie occupe beaucoup de bras, par la filature, le moulinage et la bonneterie dont je parlerai bientôt[1].

La production typique d'Anduze est celle de la grande poterie de jardin. On y modèle les immenses vases de terre cuite destinés à recevoir les arbustes d'ornement, orangers, citronniers, lauriers-roses, myrtes, etc., les citronniers surtout viennent à merveille dans ces récipients et se couvrent de fruits qui mûrissent. Devant beaucoup de villas des environs de la ville, terrasses et parterres sont ornés de ces beaux arbustes, chargés de citrons.

Les vases ont jusqu'à $1^{m},10$ de hauteur et 70 centimètres de diamètre vers la panse, leur épaisseur ne dépasse pas 3 centimètres. On peut en voir quelques-uns au musée de Sèvres[2]. Cette poterie, qui résiste bien à la gelée, est d'un prix fort modique, les fabricants d'Anduze livrent des vases depuis 25 centimes jusqu'à 25 fr.

L'ornementation ou plutôt la « couverte » est

---

1. Chapitres IX et XXI.

2. Ces détails techniques ont été donnés vers 1854 par M. Émilien Dumas dans ses *Études géologiques sur le Gard.*

simple, c'est un vernis à l'alquifoux dont le fond, d'un jaune bronzé, est relevé par des coulées, larmes ou flammes, brunes, vertes et orangées.

Les ateliers d'Anduze ne se bornent pas à cette poterie de jardin, ils font aussi une poterie dite fine, allant au feu, de qualité assez médiocre, puis des briques et carreaux vernis pour les cheminées et fourneaux potagers d'un emploi si général dans ce pays où l'on se sert surtout du charbon de bois pour la cuisine, le climat ne nécessitant pas un chauffage hivernal constant.

La température est en effet très douce à Anduze l'hiver, si l'été est suffoquant. Les abords de la ville sont même plutôt provençaux d'aspect que languedociens. On trouverait peu de plus beaux bambous sur tout le littoral ; dans beaucoup de jardins, de grands chamérops rappellent les palmiers de la Côte d'azur. La petite ville possède un jardin public où cette végétation particulièrement opulente est encadrée dans les collines couvertes de chênes verts, d'oliviers, de châtaigniers et de pins. Dans cette promenade est le buste de la « troubadouresse » Clara d'Anduze, « érigé pour perpétuer la langue d'oc ».

Il est peu de plus heureuses campagnes que celles d'Anduze. L'activité y est grande en ce

moment : les mûriers qui gonflent leurs bourgeons seront bientôt en feuilles, les vers à soie écloront, il faudra assurer la nourriture de ces *magnans* voraces. Devant les *mas* les habitants travaillent à la confection des claies de roseaux sur lesquelles les vers auront leur courte existence, jusqu'au moment où ils *monteront à la bruyère* pour tisser leur coque soyeuse et s'y enfermer.

V

LA SALENDRENQUE [1]

De Saint-Hippolyte à Lasalle. — Une gorge cévenole. — La châtaigneraie. — Au col de Rédarès. — Descente dans la Salendrenque. — Lasalle et ses usines. — En suivant la vallée. — Pommages cévenols. — Une Arcadie ensoleillée. — Thoiras. — Le Gardon de Saint-Jean. — Corbès. — Le Gardon d'Anduze. — La porte des Cévennes. — D'Anduze à Alais. — Les valats du Peyremale.

Anduze, Mai.

J'ai quitté Anduze pour venir coucher à Saint-Hippolyte-du-Fort d'où un service de voitures, coïncidant avec d'autres lignes de courriers, permet d'atteindre Alais en parcourant ou traversant les plus belles des vallées cévenoles.

Saint-Hippolyte [2] est au point de contact des deux zones du calcaire et du granit. On y quitte les roches perméables et sèches des garrigues pour pénétrer dans les roches primitives où les eaux persistent longtemps, où la verdure est

1. On prononce Salindrinque.

2. Sur Saint-Hippolyte voyez pages 178 et suivantes.

plus puissante, où le manteau sombre des châtaigniers repose la vue éblouie par l'éclatant soleil méditerranéen. A peine a-t-on franchi le Vidourle sur un beau viaduc moderne jeté au pied d'une tour qui vit les luttes des camisards, et l'on pénètre dans un pli étroit de la montagne, entre des pentes aux strates extraordinairement plissées et creusées de grottes. D'un côté croissent les chênes verts et les oliviers, de l'autre sont des vignes et des luzernières, des prés bordent le Vidourle et, plus haut, le lit d'un ruisseau aux ondes claires dont le nom est inconnu du conducteur de la voiture ; cependant, depuis bien des années, celui-ci passe deux fois par jour dans cette fissure de la Cévenne. Ce premier affluent du petit fleuve le rejoint dans un joli site dominé par le château de Figaret, assis sur un promontoire, entre les mûriers et les taillis de micocouliers, les *fanabrègues,* cultivés pour faire les fourches et les attelles[1].

Le vallon que l'on remonte n'est plus qu'un ravin sévère, aux flancs revêtus d'yeuses mélangés de quelques chênes rouvres. Au fond, court le ruisseau, très vif entre les aulnes qui le bordent. Peu de cultures, cependant plusieurs

1. Page 197 et suivantes.

terrasses à demi éboulées montrent que les populations d'autrefois tiraient un meilleur parti du sol. A la jonction de ravins latéraux, quelques mas forment le hameau de la Cazelle, site aimable par ses bouquets de grands chênes verts, des terrasses de vignes, des vergers et des prairies. Le captage du ruisseau a permis d'établir d'étroites mais fraîches pelouses, contrastant avec la sévérité des taillis d'yeuses. Partout où la zone des cultures et des terres irrigables est assez étendue, il s'est créé de petits domaines ayant parfois l'allure de châteaux. Ainsi La Tourette, où commencent les grandes futaies de châtaigniers qui s'étendent presque jusqu'aux confins de la Lozère.

Le ruisseau, abondant en cette saison, fait une jolie chute sur le barrage d'un moulin. Cette cascade anime la gorge, déjà vivante par la récolte des feuilles de mûriers, occupation active, car les vers à soie ont l'appétit robuste. Les ramasseurs de feuilles, debout sur de courtes échelles, portent à leur ceinture un sac dont l'ouverture est maintenue par un cercle de châtaignier. Autour des plantations de mûriers, montent les bois de chênes verts en pleine renaissance maintenant, les petites feuilles luisantes tombent en pluie et font tapis au pied des

baliveaux ; les jeunes pousses s'élancent, presque blanches à la pointe des rameaux, tandis que les chatons roux pendent en manchons et en houppe.

Dans une sorte d'abîme riant est le mas du Pontet, entouré d'une végétation très variée où les arbres du nord se mêlent à ceux de Provence : aulnes, châtaigniers, noyers, figuiers, cerisiers, mûriers, amandiers, yeuses et pins. Il y a là des coins charmants, de beaux logis couvrent les pentes, les eaux de fontaines ont permis de les entourer de prairies, chose délicieuse pour qui vient des garrigues parfumées mais pierreuses et grises. Une de ces demeures, le petit château de Blanqueyrou, laisse un aimable souvenir.

Le paysage grandit à mesure que l'on approche de la ligne de faîte entre le Vidourle et la Salendre. La tête du vallon forme une sorte de grand cirque dans lequel la route s'élève par des lacets et que peuplent les maisons de Valestalière. Ce large abîme est tapissé de minuscules vignobles enchâssés entre des rochers fleuris de cistes, de genêts, de bleuets, de chardons roses, d'églantine, de sauge violette mêlant leur parfum à celui des buis. Le sol est de granit décomposé. Dominant de haut ce creux des monts, l'école du hameau couvre une terrasse. Au-des-

sus, la villa du Rédarès, abritée des vents froids, est comme un coin d'Afrique, par sa végétation. Des eaux vives donnent de la vigueur à de grands bambous, un agavé dresse ses feuilles piquantes et raides d'où s'élance la tige florale, semblable à une asperge gargantuesque.

Voici le col de Rédarès, ouvert à 387 mètres, où aboutissent les chemins de Colognac et de Vabres : on perd de vue le cirque de Valestalière ; sur l'autre versant se creuse la vallée de la Salendre fermée au nord par de grandes croupes boisées. Dans les parties basses sont éparpillées les blanches maisons de Saint-Bonnet.

Ce pays, comme la plupart des vallées cévenoles du Gard, a pris le nom de sa rivière avec la terminaison *enque ;* c'est la Salendrenque, petit monde bien à part, ayant un caractère, un *accent* personnel, si je puis m'exprimer ainsi. Sur le versant du sud où la route descend par de brusques contours, il y a beaucoup de fraîcheur, les cultures sont nombreuses, multitude de mûriers et de châtaigniers entre lesquels les vignes de Rouveyrac font des clairières. Sur les terrasses gagnées au flanc des monts on cultive surtout les pommes de terre. Avec ses fontaines murmurantes, chaque mas est une oasis. L'eau, habilement recueillie, est conduite sur les moin-

dres ressauts pour arroser les cultures; les réservoirs où viennent s'amasser les eaux font comme de petits miroirs reflétant l'azur de ce beau ciel, si rarement altéré.

Entre les cerisiers et les platanes qui la bordent, la route, toujours sinueuse, descend jusqu'au thalweg où la pérennité des sources et du torrent a permis de créer des prairies sous les collines ; les mas deviennent nombreux entre les châtaigniers et les mûriers. La végétation a une vigueur extrême, les châtaigniers surtout se montrent énormes, étendant leur vaste ramure sur des pelouses d'herbe fine. De grandes habitations, châteaux ou villas, égaient ces campagnes. Entre deux monticules le château de Solier domine la petite ville de Lasalle, étendue à ses pieds.

Ville composée d'une unique rue, car l'espace est mesuré dans cette verte Salendrenque où, de chaque côté, la montagne vient plonger ses pieds dans le torrent. Les maisons se sont assises au bord même du flot, y baignant leur base ; plusieurs d'entre elles sont des usines où l'on mouline les cocons du pays. Lasalle est un des plus grands centres des Cévennes pour cette industrie, elle n'est dépassée dans le Gard que par Alais, Saint-Ambroix, Saint-Hippolyte et Saint-



Marcassargues Chau
Massies
Thelisse
la Pradelle
Corbes
Salindre
Thoiras
le Puech
St Croix de Caderle
Montvaillant Chau
Pic de Montvaillant
Lauderne
Malerargues Chau
les Arnauds
Paillère
Fabrique
l'Olivier
ANDUZE
CT
Chau de Malle
les Mouzignels
Chau d'Alques
LASALLE
St Bonnet
la Chapelle
Soulages
Vabres
le Chateau
Cadeyer
Lale
Prade
la Ferrière
Montsauve
les Bruyères
Siège
Mines de Plomb

Jean-du-Gard et, dans l'Hérault, par Ganges. Son territoire possède neuf filatures [1].

En arrière de l'irrégulière et amusante façade sur la Salendre court une étroite rue, longue de plus de 1 500 mètres, bordée de maisons sans caractère, plates, couvertes d'un crépi grisâtre. On a pu trouver un peu d'espace dans l'ouverture d'un ravin pour créer une place publique. De superbes platanes l'ombragent, les édifices communaux l'encadrent : écoles, église, mairie et temple protestant. Toute la vie de la bourgade y semble concentrée.

Lasalle est bien réellement une capitale pour cette vallée close, enfermée entre de hautes cimes qui atteignent plus de 1 000 mètres à la tête de la vallée, 1 180 mètres au sommet du mont Fageas, point culminant du massif du Liron, d'où rayonnent tant de vallées. Très étroite près de Lasalle, la vallée n'est plus qu'un pli en amont, mais parcouru par des eaux vives, au sein d'une admirable châtaigneraie parsemée des hameaux de la commune de Soudorgues, sorte de thébaïde ombreuse et fraîche habitée

1. La quantité mise en œuvre en 1901 dans ces établissements a été de 22 701 760 kilogr. de soie française et 547 800 kilogr. de soie étrangère ; les usiniers ont touché 137 716 fr. 67 c. de primes.

en grande partie par des protestants, comme toute cette partie des Cévennes.

Si le site de Lasalle est beau, plus belle encore est la descente de la Salendre au Gardon. La rivière à laquelle on donne volontiers le nom même de la vallée : Salendrenque, roule ses eaux transparentes dans un lit d'immenses rochers qu'elle a polis dans ses crues ; d'autres amoncellements de blocs, que ne peuvent atteindre les grandes eaux ordinaires, sont envahis par les broussailles. Au-dessous de ce chaos les petits monts s'écartent un instant pour dessiner une conque presque idyllique avec ses prés plantés de mûriers et le château de Calviac au parc fleuri de roses, dont les belles terrasses sont ombragées de grands arbres. Le site est aménagé avec goût, un pont de la vieille route a été recouvert de terre végétale et forme un jardin suspendu au-dessus des prés.

Les lignes heureuses des hauteurs, les arcades des ponts, les grands chênes verts, les terrasses de cultures, un pin parasol, les maisons bien campées sur un ressaut semblent « réunies pour le plaisir des yeux » comme l'on disait autrefois ; c'est le paysage classique dans toute sa pureté.

L'olivier apparaît de nouveau, son feuillage

d'un vert bleuâtre entoure la longue façade d'un grand mas étalé au pied d'une croupe rocheuse. La Salendre coule entre les prairies, tantôt calme, tantôt bruissant dans les rochers. Un moment elle reflue au-dessus d'un barrage, en formant un petit lac étincelant, et sa vallée se rétrécit en une sorte de couloir que le château de Malérargues domine du haut de ses terrasses couvertes de grands chênes verts. Il y a encore des prés, où les pommiers évoqueraient l'idée de la Normandie, sans l'éclat puissant du ciel ; mais insensiblement le pays change, les calcaires remplacent les granits, de grands amas de concrétions bordent la route et l'on revoit la flore parfumée des garrigues : lavande et thym.

La roche, qui offrait des pentes molles ou arrondies, prend des formes plus nettes, elle s'escarpe et se dresse en aiguilles d'une teinte de rouille. Dans ce sol le châtaignier ne trouve plus les sels nourriciers qui lui sont nécessaires, on le rencontre seulement par îlots ; près du hameau des Curières il se mêle à l'olivier. Ici un vieux pont, étroit mais hardi, franchit la Salendre que vient rejoindre un fort et clair ruisseau descendu de Vabres.

Ainsi grossie, la rivière coule, ourlée de prairies, dans un lit souvent barré par des rochers,

entre de sèches collines dont l'âpreté contraste avec la fraîcheur de ce fond. La garrigue est pourtant dans sa grâce printanière ; les coteaux que l'août prochain brûlera sont égayés par les thyrses rouges des mufliers ; de délicates et graciles fleurs bleues en étoile semblables à la fleur de lin, des liserons blancs ou roses, des rosacées d'un jaune d'or, le serpolet, le thym, les euphorbes d'un jaune livide, les grandes marguerites s'entr'ouvrent à l'envi.

La gorge va finir ; sur un long viaduc la route franchit la Salendre écumante dont les crues sont indiquées par un grand et haut retroussis de galets et de sable, et l'on atteint une vallée plus large, traversée par un pont moderne de cinq arches jeté sur un torrent, en ce moment abondant et limpide : le Gardon de Saint-Jean, dont la rencontre avec le Gardon de Mialet formera le Gardon d'Anduze. Entre les deux rivières sont les maisons éparses et le château de Thoiras, domaine familial de l'illustre maréchal de France qui défendit l'île de Ré contre Buckingham, rendit de si grands services en Italie et, disgracié par Richelieu, mourut au service du duc de Savoie.

Le Gardon, fortement accru par la Salendre,

descend en de belles courbes ; l'une d'elles, près du hameau de Souveyrac, est emplie de grands châtaigniers ; plus loin une forte source jaillit d'un rocher et atteint la rivière en face d'un laid amas de gravier disant assez quelles sont les fureurs des eaux pendant les inondations qui désolent trop souvent la Gardonnenque.

Sur une colline de la rive droite, trois corps de logis carrés, d'une architecture classique, constituent le « village » de Corbès, une de ces communes qui ne possèdent aucune agglomération, fait assez rare dans le Midi où les habitants se plaisent en bourgades. Peut-être se créera-t-il un hameau, si jamais les mines de zinc et de plomb argentifère et celles de pyrite de fer qui existent sur le territoire sont mises en exploitation, après la construction du chemin de fer d'Anduze à Saint-Jean-du-Gard.

Le Gardon s'apaise, retenu en biefs par deux barrages. Des oliviers, de belles demeures, des pins, des chaussées maçonnées conduisant à un pont sans parapet pour résister aux inondations, constituent un paysage bien particulier. Une papeterie aux constructions étagées reçoit la force motrice du torrent.

A quelques centaines de mètres de ce défilé, le Gardon de Saint-Jean va rejoindre le Gardon

de Mialet qui lui arrive par une gorge plus profonde et sauvage encore. Désormais les deux grands torrents constituent le Gardon d'Anduze, dont les eaux pures seront bientôt polluées par le Gardon d'Alais qui, avec lui, constituera la rivière devenue fameuse par son aqueduc : le pont du Gard.

La route ne borde pas le cours d'eau ainsi achevé, elle s'élève sur une sorte de col ouvrant sur un court mais opulent bassin fermé par les hautes et abruptes montagnes calcaires, à travers lesquelles le Gardon s'est frayé passage par l'étonnante cluse que les géologues considèrent comme la porte des Cévennes. Dans cette petite plaine bien encadrée, débouche le torrent de Paillères, descendu de hautes garrigues revêtues de chênes verts dont l'écorce est exploitée pour la tannerie et qui renferme des mines de fer et de pyrites. Jadis ces garrigues étaient fameuses par la « fontaine corrosive ». C'est une source où les objets de nature organique jetés en été disparaissent avec rapidité. Une feuille mise le soir dans le bassin n'avait plus le lendemain que ses nervures. Et les physiciens de donner des explications du phénomène dans la composition chimique. Un jour, quelqu'un ayant fait bouillir de l'eau « corro-

sive » vit que des insectes à peine perceptibles avaient rougi comme l'eussent fait des écrevisses. C'étaient de minuscules crevettes, appelées trinquetailles par les gens du pays. Et l'on s'aperçut qu'elles rongeaient les objets tombés dans la source; si le squelette des feuilles persistait, c'est que ces nervures étaient trop coriaces!

Les eaux descendues du massif de Pallières ne soulèvent plus de ces curiosités de « physiciens », elles sont simplement recueillies avec soin pour l'irrigation. La plaine leur doit sa fraîcheur. La végétation est superbe ici, les mûriers abritent des récoltes variées qui donnent de la gaîté aux maisons de campagne éparses dans la verdure. On dirait qu'à leur issue sur les garrigues du Malgoirès les Cévennes ont voulu se faire riantes. Elles y sont parvenues malgré la sévère ordonnance et la nudité des roches dans lesquelles s'ouvre la cluse.

Cela est beau de lignes et de couleurs et contraste avec la chaîne lointaine des Cévennes granitiques dont, vers le nord, le dessin lourd, noir de forêts, se plaque sur le bleu du ciel.

Voici la cluse avec ses vagues débris de défense, ses escarpements sans trace de verdure. Les toits d'Anduze, d'un rouge fané, comme

calcinés par le soleil, apparaissent par l'ouverture.

La place d'Anduze entre la vieille ville et les quartiers neufs est couverte de diligences et d'omnibus. D'immenses équipages conduisent les voyageurs à la gare pour les amener à Nîmes ou à Alais, mais beaucoup de gens préfèrent au train une voiture qui aboutit à Alais, au cœur de la ville, et dont le conducteur vient vanter les avantages. Je me laisse d'autant plus volontiers séduire que j'ai déjà fait le trajet par voie ferrée et dois revenir encore en wagon pour aller dans la vallée du Gardon de Mialet.

Rapidement nous sommes en route, voici le pont du Gardon traversé et le petit faubourg d'usines où les chapeliers travaillent devant les fenêtres ouvertes, où le bruit jaseur des moulins à soie s'élève. La route monte dans un ravin si bien abrité que les lauriers-roses et les agavés croissent en pleine terre. Un propriétaire s'est plu à orner son domaine de ces plantes africaines, il a bordé le ruisseau de fourrés de bambous. Les flancs des coteaux sont tapissés d'une belle variété de résineux.

L'amphithéâtre des toits rouges et des murs gris d'Anduze a disparu ; la route parcourt un

pli où les olivettes et les vignes entourent des mazets. Puis les mûriers dominent, en grandes plantations ; la récolte des feuilles se poursuit, suivie aussitôt de la taille à vif qui obligera la sève d'août à donner de nouveaux brins dont la feuille, l'an prochain, sera abondante et tendre.

Vu d'ici, le petit mont de Peyremale qui forme l'un des côtés de la cluse d'Anduze se présente sous la forme d'une colline de moyenne élévation, mais très rocheuse. A ses pieds s'étend le grand et verdoyant bassin de cultures de Boisset, où les maisons éparses, pour la plupart des magnaneries, sont très nombreuses entre les oliviers et les mûriers. Dans cette campagne on rencontre souvent des tombeaux, ce sont les sépultures de protestants qui ont voulu reposer sur leur domaine. Cette coutume remonte, croit-on, à la guerre des camisards où les insurgés étaient obligés de cacher les tombes, les cimetières leur étant interdits.

La voiture s'en va rapidement sur la route blanche d'où l'on a parfois de grandes échappées sur la plaine de la Gardonnenque. La vue est belle surtout aux abords de Bagard d'où l'on découvre la vallée d'Alais et tout le rideau de la Serre du Bouquet. Le village s'entoure de champs de céréales où la nielle des pays du

Nord est remplacée par le glaïeul sauvage, d'une teinte pourpre. A l'entrée se dresse un temple régulier et froid ; plus loin l'église catholique, toute menue, semble une forteresse, tant sont épais ses murs percés de fenêtres romanes. A l'écart, dans le vignoble et dominant le « valat » de Cariol, est la tour de Belot ou de Billot, où les camisards soutinrent victorieusement une attaque des troupes royales.

Du chaînon de Peyremale descendent de nombreux *valats* ou petits vallons qui vont rejoindre le Gardon par le ruisseau de Cariol. Ils sillonnent un plateau parsemé de mas et de magnaneries innombrables. Pays riche, bien cultivé, au milieu duquel Saint-Christol s'étend au-dessus d'un croisement de routes qui fit naître un hameau vivant, ombragé de grands arbres. Au carrefour, se dresse une pyramide avec des inscriptions sur plaques de marbre. La voiture ne s'arrête pas, je ne puis lire ni deviner le sens des caractères lapidaires. A mes questions le cocher répond que c'est une pyramide. Je m'en doutais !

Au delà de Saint-Christol le château de Montmirat est une belle ruine. Les courtines crénelées, les tours, une élégante poivrière d'angle forment un intéressant spécimen d'architecture

militaire. Un ruisseau abondant coule au-dessous des ruines.

Voici Alais, décelé par les fumées des usines et des mines et le nombre infini des mazets blancs aux toits rouges semés sur les collines. Ces abords de ville sont gais, la campagne est un immense jardin maraîcher entre les arbres et les villas fleuries. Rien ne répond moins que cette riante banlieue à l'idée que l'on se fait à l'avance d'une cité de la houille et du fer.

VI

DU GARDON DE MIALET AU GARDON DE SAINT-JEAN

Le Gardon et les jardins d'Anduze. — Flore d'Afrique. — Générargues. — Le Gardon de Mialet. — Souvenirs des camisards. — Mialet. — La vieille route de Saint-Jean. — Sous les châtaigniers. — Le pont des Albarines. — Le granit désagrégé. — Saint-Jean-du-Gard.

Saint-Jean-du-Gard. Juin.

La montagne de Peyremale plonge brusquement sur le Gardon pour fermer la cluse d'Anduze, mais un étroit ressaut de rocher a permis d'asseoir quelques maisons, séparées par une ruelle à peine assez large pour le passage d'une charrette. Par cette issue, dont la défense devait être si facile au temps des guerres qui ravagèrent les Cévennes, on peut pénétrer dans le bassin de Générargues, gracieuse campagne où les habitants d'Anduze se rendent les dimanches et les jours de fête.

La route, un peu élargie, court au-dessus du

Gardon, établie sur les rochers abrupts, et devient une aimable avenue entre des jardins bien irrigués, des vignes et des plantations de mûriers ; les collines sont divisées en terrasses plantées d'oliviers. Dans le *plan* croissent de grands cerisiers et des châtaigniers. Les terrasses représentent un énorme labeur, les murs en pierre sèche sont épais et hauts. Dans les parties supérieures de ces domaines patiemment conquis par l'homme, le châtaignier se mêle à l'olivier et, à mesure que l'altitude s'accroît, remplace « l'arbre de Minerve ».

Un ruisseau abondant et clair descend au Gardon ; celui-ci est saigné par un canal d'irrigation donnant la force motrice à une usine qui fabrique des manches d'outils à l'aide des branches de chênes verts qui ont été écorcées pour la tannerie. Des jardins luxuriants enveloppent cette petite manufacture et les maisons du hameau de Prafans. Ils doivent une extrême fertilité à l'eau du Gardon amenée entre les à-dos et répartie par les maraîchers ; armés d'une sorte de houe recourbée, ils enlèvent la motte de terre qui ferme le sillon et la placent dans le ruisseau ; ce barrage fait refluer l'eau dans les petites fosses, elle s'y précipite, en un clin d'œil le sillon est plein et on recommence l'opération à la tran-



Branoux
la Grand'Combe
St Germain de Calberte
les Salles du Gardon
St Martin de Boubaux
Le Pompidou
Bassurels
St Croix
Cabridé
St André de Valborgne
St Etienne de Vallée Française
Soustelle
St Julien de Valgalgues
St Martin de Valgalgues
St Privat des Vieux
Cendras
St Paul la Coste
ALAIS
St Jean du Pin
St Marcel de Fontfouillouse
Saumane
Peyrolles
Mialet
St Sébastien
St Martin de Corconac
St Jean du Gard
St Christol
St Hilaire de Brethmas
VALLERAUGUE
Soudorgues
Générargues
Bagard
ANDUZE
Vézénobres
Boisset et Gaujac
Ribaute
La Rouvière
LA SALLE
Tornac
St André de Majencoules
St Bonnet
Colognac
Vabres
Cardet
Massanes
Massillargues
Lézan
Echelle au 320 000e.

chée suivante ; les cultures légumières reçoivent ainsi d'un coup, en abondance, le liquide nourricier qui, associé au soleil, donne aux plantes une vigueur inconnue dans les pays du nord. Cela se fait avec une rapidité extraordinaire, presque mécaniquement.

Les riches cultures où l'on obtient surtout les tomates, aubergines, piments, concombres et autres légumes qui semblent indispensables à la vie sous ce climat brûlant, entourent un vaste parc dont la verdure est intense. Les bambous y atteignent la dimension qu'ils ont en Extrême-Orient. De grands chamérops donnent à cette campagne une allure plus exotique encore. Une vaste maison est complètement tapissée par un manteau de *Vitis muralis*, cette vigne qui croît plus rapidement que le lierre et n'en a ni la teinte un peu triste, ni l'extrême broussaillement. Autour de ce parc et de ces habitations de Montsauve, des plis du sol sont remplis de mûriers, aux rocs s'accrochent des chênes verts. Des terrasses s'étagent, plantées de châtaigniers et d'oliviers abritant des cultures. Et cela forme une sorte de cirque, un des paysages les plus riants du Midi ; au milieu est le village de Générargues, bâti à la jonction de la route de Mialet et d'un chemin conduisant à Alais à travers le bassin presque

fermé où les hameaux de Saint-Sébastien s'éparpillent à travers les châtaigneraies.

Pour desservir Générargues, la route avait fait un grand détour, évitant les gorges profondes du Gardon. Maintenant elle s'en va rejoindre le torrent, montant par les lacets sur des coteaux disposés en terrasses plantées de mûriers, de figuiers, de pruniers, de grenadiers, de pêchers et d'oliviers. Au-dessus de ces vergers en gradins, s'étendent les châtaigniers et les yeuses.

Le sol dans lequel la chaussée a été entaillée à coups de pic est un grès grossier, conglomérat enfermant de gros cailloux de quartz. La coupure amène au-dessus du cañon où les deux Gardons de Saint-Jean et de Mialet se joignent ; on voit en entier la cluse derrière laquelle se montrent les premières maisons de la ville d'Anduze ; plus loin des ruines féodales surgissent au-dessus d'une colline.

La petite plaine, très verte, qui précède Anduze, le pont, la « porte des Cévennes » ouverte entre les deux chaînons calcaires de Peyremale et de Saint-Julien composent un des plus beaux et des plus grands paysages du Midi. De cette partie de la route de Mialet où la vue sur la cluse est saisissante, on est comme sur un balcon entaillé au-dessus de l'à-pic sous lequel le Gardon

de Mialet débouche dans un lit encombré d'énormes blocs de poudingue rappelant les entassements du Sidobre[1]. Au sommet de la falaise, un roc bizarrement façonné imite quelque énorme oiseau antédiluvien, les gens du pays le nomment « la poule ».

Avant d'atteindre ce chaos, le Gardon de Mialet a dû se frayer passage dans la roche blanche ; pendant des milliers d'années les eaux l'ont rongée, creusant une sorte de chenal que l'on croirait foré dans du marbre, tant les parois sont éclatantes et lisses. On a profité de l'étroitesse du lit pour construire le barrage dont les eaux vont vivifier les jardins de Montsauve et de Prafans.

La gorge s'est un peu élargie, toujours avec une bande de végétation opulente. Grâce à l'irrigation, le hameau de Pradinas a des abords exubérants, il y a là un platane d'une grosseur et d'une hauteur merveilleuses. Dans la montagne est une mine de zinc ; exploitée en 1902, elle reste en ce moment inactive. Partout, dans ces monts, on rencontre des gîtes minéraux, mais soit difficulté d'extraction, soit pauvreté des filons, ils n'ont jamais pu donner lieu à un travail continu.

---

1. 38e série du *Voyage en France,* chapitre Ier.

Au fond de la vallée, le Gardon roule des eaux vertes, d'une transparence admirable, dérivées par de petits canaux pour irriguer les pentes inférieures. Des hameaux jalonnent la route, entre les cultures luxuriantes et les vignes ; le plus considérable, Luziers, étage pittoresquement ses toits rouges et ses murs gris. Exposée en plein aux rayons du midi, cette partie de la vallée voit croître librement l'agavé dans ses roches hardies. Cette calme contrée eut un moment l'espoir de participer à la fortune de la vallée d'Alais, on y soupçonnait la présence de la houille ; des sondages entrepris jusqu'à 700 mètres n'ont pas réussi à trouver du combustible, et le Gardon de Mialet continue à couler au sein de campagnes tranquilles, aucune fumée, aucun tas de scories ne les souille, le touriste peut encore trouver des sites à peine connus.

Rares d'ailleurs sont les visiteurs au long du val, ceux qui viennent appartiennent surtout au culte réformé ; ils cherchent les souvenirs de la guerre des camisards ; près du hameau de Possant, on les guide vers les grottes où la tradition place une des retraites de Jean Cavalier. Les savants y ont recueilli de nombreux ossements provenant de la faune préhistorique. De ce point jusqu'à Mialet, les deux versants sont creusés

de cavernes, ouvertes dans de belles parois portant des cimes aiguës ou coniques. Une de ces collines, très haute, de forme arrondie, couverte de terrasses jusqu'à la cime, domine le bourg de Mialet, assis sur un coteau escarpé, autour d'une vieille église et d'un temple dont l'architecture évoque irrévérencieusement l'idée d'un cirque.

Au-dessous de Mialet, le défilé se ferme de nouveau, remonté sur la rive gauche par un chemin que de multiples lacets conduisent à travers des bois de chênes verts jusque dans le bassin de Saint-Paul-la-Coste, où le Galeizon se tord au sein de gorges profondes. De cette route, bien tracée, se détache un embranchement qui franchit le Gardon sur un pont superbe, mais n'est pas achevé encore sur la rive droite, où il doit conduire à Saint-Jean-du-Gard.

Jusqu'à présent, les relations de Mialet avec cette petite ville, son chef-lieu de canton, ne peuvent se faire que par un raide chemin, fort étroit, où des charrettes à bœufs se risquent seules. Il traverse le torrent par un vieux pont en dos d'âne, aux piles à avant-bec accroissant le caractère du défilé qui se reforme en amont.

Cette vieille route qui avait suffi jusqu'ici aux relations entre les vallées des Gardons de Mialet et de Saint-Jean monte au flanc d'une montagne


le Cremat
Peyrolles
de Vallée Obscure
Pallières
Mas Soubeiran
Luziers
Cabrespic
Thoronnel
Selgières
Poussarolles
les Thieure
le Villaret
le Pontel
les Boissières
Roc de Pagès
les Combes
la Taillade
L'Argentière
Marouls
Baraque de Secours
Bannières
la Borie
Falguières
l'Audibert
la Fage
les Plans
la Plancharde
Mialet
Cabanis
Vimes
le Passet
Chambon
Arbousses
Rouvillé
Montezorgues
Possant
ST JEAN du Gard
CT
les Plaines
les Pommiers
Camp Soureille
la Rouquette
la Bernadelle
Camplong

rocheuse, presque à pic, revêtue de châtaigniers et, bientôt, domine la gorge où l'on voit des grottes s'ouvrir dans les falaises. Le chemin étroit et ardu est indiqué comme carrossable sur la carte et il est doté de bornes indiquant kilomètres et myriamètres : c'est qu'il fut longtemps la voie suivie entre Alais et Saint-Jean, et constituait une partie de la route royale de Paris à Nîmes. En le gravissant on a sans cesse des vues superbes sur des monts très plissés et ravinés où la roche granitique désagrégée apparaît fauve entre les châtaigniers et les broussailles.

Peu de maisons dans ces grands amphithéâtres de la Cévenne, on pourrait croire à un pays abandonné sans les blancs lacets du chemin de Saint-Paul et le superbe viaduc de la future route de Saint-Jean. Cet ouvrage neuf garde encore toute la blancheur de ses pierres. Une grande arcade de 30 mètres d'ouverture domine de 25 mètres de hauteur la nappe verte des eaux ; de chaque côté, des arches portées sur de hauts piliers et reposant sur le roc ou sur l'arcade centrale donnent à l'ouvrage une extrême légèreté. Les gens du pays sont très fiers de ce pont, ils l'ont inauguré voici plus de deux ans et ont obtenu la présence d'un ministre à cette cérémonie. Mais il ne sert à rien encore, la route

qu'il doit porter ne sera pas achevée avant 1904. On lui a donné le nom d'un mas voisin : les Albarines.

Le vieux chemin monte toujours, tracé en corniche sur des pentes raides presque à pic, offrant des vues de plus en plus étendues sur le massif des monts confus et sombres que l'on voit s'exhausser successivement jusqu'aux grandes croupes gazonnées du mont Lozère barrant l'horizon avec lourdeur.

Ce qui étonne surtout c'est la teinte fauve des pentes, d'autant plus brutale que la verdure des châtaigniers la fait mieux ressortir ; toutes ces montagnes ont leur épiderme mis à nu, il ne s'y fait aucun humus. Le mouton et la chèvre ont rongé l'herbe, l'homme a complété l'œuvre de dénudation en recueillant les feuilles tombées ; le granit ainsi mis à l'air se décompose en un sable grossier analogue à celui de la Loire. Le soleil accélère l'érosion ; les pluies ont un effet plus désastreux encore, peu à peu la surface de la montagne s'en va au fond des vallées par cette descente continue des grains de granit vers le thalweg. Aussi le châtaignier est-il plutôt chétif dans ces parages et semble une proie désignée pour la maladie qui sévit sur cet arbre précieux.

Quelques fermes isolées animent l'étrange paysage, ce sont des constructions simples mais amples dans lesquelles on fait l'élevage des vers à soie. Elles occupent des ressauts et des croupes où l'on a pu gagner quelque terrain de culture et planter des mûriers. Mais ces oasis sont rares, les habitants ont surtout leurs champs dans la partie basse de la vallée.

Plus étonnamment érodé est le versant de la montagne sur le Gardon de Saint-Jean. Les eaux et les vents n'ont respecté que les noyaux rocheux les plus durs, encore se désagrègent-ils aussi. La montagne ainsi écorchée est d'une couleur chaude, aveuglante sous le soleil, malgré les châtaigniers et les genêts. Sur bien des points la route subit le sort de la roche et menace d'être emportée par le ravinement.

Au fond de la vallée, au-dessous de la châtaigneraie, la ville de Saint-Jean-du-Gard s'allonge au bord de son Gardon. Comme Lasalle, ce n'est qu'une rue, plus étendue encore, car la population est considérable[1]. Les maisons s'étendent sur près de deux kilomètres ; à peine, çà et là, en dehors de cette artère, quelques courtes et in-

1. Lasalle : 2 298 habitants, dont 1 753 agglomérés ; Saint-Jean-du-Gard : 3 228, dont 2 195 agglomérés.

fectes ruelles s'ouvrent-elles entre des logis hauts et sombres.

A mesure que l'on descend vers Saint-Jean, la châtaigneraie est plus riante, une herbe épaisse masque le roc dont il ne surgit que des parties abruptes, juste ce qu'il faut pour donner du pittoresque à cette sylve peuplée de maisons blanches servant de villégiature aux habitants des plaines de la Gardonnenque.

Saint-Jean n'offre aucun édifice curieux, sinon un château défiguré et une ancienne tour devenue beffroi ; ses hautes maisons à grands contrevents sont d'une désespérante banalité. Elle doit sa population et son commerce à sa situation sur le Gardon descendu de Saint-André-de-Valborgne et à la proximité d'autres longues vallées parcourues par des gardons : Gardon de Sainte-Croix-de-Vallée-Française, Gardon de Saint-Germain-de-Calberte. Pour ces bassins qui semblent fermés, la petite ville est le centre des communications ; là viennent passer les diligences reliant les hautes Cévennes et la Lozère à Alais et à Nîmes. Ce rôle deviendra bien plus actif encore lorsque la ligne d'Anduze sera prolongée jusqu'à Saint-Jean.

L'industrie est assez importante, les filatures de soie, au nombre de douze, produisent chaque

année plus de 25 millions de kilogrammes et emploient des centaines d'ouvrières. Saint-Jean possède également des ateliers de chapellerie.

La petite ville est un des principaux centres de la religion réformée dans les Cévennes, les sectes y sont nombreuses ; je croisais tout à l'heure des membres de l'armée du Salut proclamant leurs convictions par leurs casquettes d'uniforme. Cet attachement au culte protestant s'affirme par le nom d'une des rues, dédiée au *général* Cavalier. On m'assure que ce général est le chef des camisards. Une autre rue porte le nom du maréchal de Thoiras.

En amont de la ville, le Gardon de Saint-Jean coule dans une vallée si étroite que la route s'y est à grand'peine frayé passage. Rares et de faible population sont les villages dans ce long défilé dont la partie supérieure est dans le département de la Lozère et qui constitue jusqu'aux approches de Saint-Jean le petit pays de Valborgne compris dans le canton de Saint-André. La population, très clairsemée dans ces montagnes de schiste recouvertes de châtaigniers, est maintenue par l'élevage des vers à soie et la filature qui possède des usines à Saumane, aux Plantiers, à Saint-André surtout où deux établissements produisent plus de dix millions de

kilogrammes de soie par année. Le dernier village du canton, Peyrolles, possédait jadis des orpailleurs qui lavaient les sables du Gardon pour en retirer les infinitésimales pépites d'or. Cette industrie a complètement disparu.

Au-dessous de Saint-Jean, la vallée, plus large, s'épanouit assez pour pouvoir être cultivée. Près de la ville la campagne est verte et riante, des villas entourées de petits parcs, des terrains de mûriers et de vignes se suivent au long de la route d'Anduze formant une avenue de platanes. Dans les prés sont plantés des pommiers dont la présence est d'autant plus surprenante que l'on voit beaucoup d'agavés et de cactus dressés en buissons inextricables dans les allées d'un domaine.

On doit ces contrastes à l'irrigation ; les eaux du Gardon donnent l'humidité qui permet l'existence des prairies où les pommiers trouvent la fraîcheur.

Le Gardon, abondant et pur, descend avec rapidité dans ce beau val, au pied de roches offrant parfois l'aspect de ruines féodales. Les schistes font peu à peu place aux calcaires, la végétation se transforme, les fortes senteurs des sols de garrigues s'épandent dans le val ; des sources jaillis-

sent à la base des roches sous les figuiers et les chênes.

Le crépuscule vient, donnant à ce paysage apaisé avec la disparition de la grande lumière un caractère intime et doux, presque auguste dans sa beauté classique. Les fins de jour sont l'heure adorable de ces régions de flammes.

VII

LA VALLÉE FRANÇAISE

Les Gardons. — De Saint-Jean-du-Gard au Gardon de Mialet. — Les châtaigniers. — Le maquis. — Le Gardon de Calberte. — Saint-Étienne-Vallée-Française. — Dans le Valfrancesque. — Moissac et ses ruines. — Notre-Dame-de-la-Victoire de Valfrancesque. — Sainte-Croix-Vallée-Française. — Vers Barre-des-Cévennes.

Saint-Étienne-Vallée-Française. Mai.

Les Gardons sont innombrables dans cette partie du pays cévenol. Le mot gardon veut simplement dire cours d'eau, comme gave dans les Pyrénées, nant ou doron dans les Alpes de Savoie. Aussi, pour se reconnaître dans ce labyrinthe de vallées a-t-on parfois donné des noms à quelques-unes d'entre elles. Ainsi le Gardon d'Alais, dans sa partie supérieure, est la Vallée Longue ; le Gardon de Saint-Jean parcourt la Vallée Borgne, le Gardon de Mialet arrose la Vallée Française. Cette dernière est comme l'axe du régime hydrographique du Gardon d'Anduze. Vallée Française est la traduction du nom de Valfrancesque, dû, croit-

on, à la reconnaissance des populations délivrées des Sarrasins par les Francs de Charlemagne. La longue arête qui sépare le Gardon de Mialet du Gardon de Saint-Jean est parfois appelée chaîne francesque.

Saint-Jean-du-Gard, je l'ai dit, est le centre d'attraction pour ces vallées; si l'on veut pénétrer dans la Vallée Française en venant du Midi, il faut passer par cette ville et entreprendre une longue ascension amenant sur le versant du Gardon de Mialet, par une route plus praticable que celle de Mialet où je passai hier. Elle monte entre des jardins et des prés bordés par la châtaigneraie continue, peuplés de belles maisons de campagne. Cette zone riante est courte, on retrouve la montagne mise à nu, le granit à gros grain, très friable, où le châtaignier plonge ses puissantes racines. Un pan de rocher coupé par la chaussée met à nu des fragments de ces racines ayant plusieurs mètres de longueur. Ces arbres sont d'ailleurs médiocres de taille, beaucoup languissent, atteints par la maladie qui cause tant de dégâts dans les châtaigneraies d'Europe et sur la nature de laquelle on n'est pas bien fixé encore. Cependant ce fléau est étudié avec beaucoup de soin par les savants. M. Crié, professeur à la faculté des sciences de

Rennes, a consacré de longues années à la recherche des causes de ce mal, sans oser se prononcer encore.

D'ailleurs il importe moins de connaître exactement les raisons de cette épidémie qui frappe partout cet arbre utile, particulièrement précieux dans les Cévennes, que de trouver le remède. Or, toutes les tentatives faites jusqu'ici ont été vaines, le châtaignier continue à dépérir. Certaines années les feuilles tombent dès septembre et le fruit avorte, réduisant les populations à une quasi-famine. La châtaigne, en effet, reste encore sur bien des points le fond de la nourriture. Pour conserver longtemps ce fruit, il est soumis à la dessiccation dans les *clèdes* avoisinant la plupart des habitations.

Par ces châtaigneraies au sous-bois complètement nu, on atteint la ligne de faîte ; dans un paysage semblable on descend vers le Gardon de Mialet coulant au fond de gorges sinueuses où les eaux des pluies, que nulle couche d'humus et de gazon ne ralentit, causent des inondations effroyables. Au milieu du torrent se montrent deux arches d'un pont enlevé la nuit même qui suivit son achèvement.

Pourtant on pourrait maintenir cette roche inconsistante en conservant les feuilles tombées,

en reboisant les parties où les châtaigniers ont disparu. L'œuvre est facile, elle a été tentée ; de belles pinèdes revêtent quelques pentes. On pourrait ainsi couvrir toute la montagne d'un manteau de bois qui arrêterait les érosions.

Partout où l'extrême dénudation ne s'est pas produite, le pays reste vert. Près du pont ruiné, le hameau de Falguière occupe un joli bassin au pied d'un monticule ceint de chênes verts et de châtaigniers ; des terrasses de cultures ombragées d'oliviers descendent jusqu'à un petit plan de prairies arrosé par un canal d'irrigation.

La montagne est entaillée par des ravines profondes et fraîches. L'une d'elles, sur la rive droite, marque la limite entre le Gard et la Lozère. On sait avec quelle fantaisie furent découpés les départements, nulle part peut-être on ne s'inspira moins des limites naturelles. Le cours supérieur des Gardons qui appartenait jadis au Gévaudan a été maintenu à la circonscription dont Mende devenait chef-lieu, cependant cette Gardonnenque regarde uniquement vers Alais et Nîmes, les relations ont surtout lieu avec ces villes populeuses.

La Vallée Française et celle de Saint-Germain-de-Calberte ont pourtant bien moins de rapports

avec Florac, leur chef-lieu d'arrondissement, qu'avec Saint-Jean-du-Gard et Alais.

Donc, à peine la route a-t-elle atteint la vallée du Gardon de Mialet et l'on a quitté le département du Gard; la chaussée court à une grande hauteur au-dessus de la rivière, épousant par des contours toutes les sinuosités des montagnes. Celles-ci deviennent plus farouches et plus noires, elles prennent des formes aiguës; sauf sur quelques ressauts où croissent des oliviers, il n'y a guère de cultures. Dans les parties inférieures de la vallée, les châtaigniers, plus rares, font des taches sombres au milieu d'un véritable maquis. La chaleur est si forte dans cette vallée abritée des vents du nord, que l'on retrouve toute la flore de Provence et de Corse. Voici le myrte, l'arbousier, le ciste, la grande bruyère. Ces plantes révèlent les parois schisteuses, les châtaigniers indiquent les granits décomposés.

Telle de ces pentes de schiste est effroyable de nudité, près de Cabrespie où le Gardon entoure un promontoire aigu. Cette sorte de falaise noire et le maquis donnent plus de grâce aux petites oasis entourant les hameaux; les vignes en treilles, les oliviers, les châtaigniers laissent une impression de repos tranquille.

D'abord saisissant, ce paysage finit par peser.

Cela est vraiment trop solitaire; sauf une tour ruinée qui se montre entre la vallée du Gardon de Sainte-Croix et celle du Gardon de Saint-Germain, on n'aperçoit guère trace de constructions aux abords du confluent. La gorge semble déserte; plus déserts encore sont les ravins que traverse la route, véritables précipices aux parois déchiquetées par les torrents de crues.

Pourtant, à un dernier contour, au moment où l'on atteint le confluent des deux Gardons, voici une petite bande de prairies ombragée de beaux châtaigniers. La Vallée Française se replie vers l'ouest, très verte, tandis que le torrent de Calberte descend du nord par une gorge rocheuse et sinueuse après avoir contourné le joli bourg de Saint-Étienne-Vallée-Française.

Saint-Étienne est dominé par un château flanqué de tours rondes et d'une tour carrée crénelée, les arbres d'un parc enveloppent l'édifice. Un vieux bourg aux rues étroites et montueuses dégringole vers un quartier neuf formé par la route de Barre-des-Cévennes et de Florac. On y accède par une avenue plantée de tilleuls. L'église, au cœur du vieux village, est bâtie en schiste noir dans lequel sont noyés des blocs de quartz arrondis. Cela est d'un effet sauvage. Une porte et une fenêtre romanes s'ouvrent dans le clocher.


St Martin de Lansuscle
St Germain de Calberte
Ste Croix de Vallée Française
St Etienne Vallée Française
Moissac
Gabriac
Themelac
Falguière
Soulatges
Fabrègues
Indajac
Croisance
Thonas
Resnals
la Liquière
la Liquerolle
le Mazelet
la Bastide
le Buc
les Abrits
Arbousses
Pelucarre
la Fare
le Meyran
Masbern
Leyris
la Rouveirette
le Serre
la Boissonnade
Rolland
Masseguier
le Castanier
la Bastide
Camp de Noyer
Nogarei
Pont de Rafagers
Pont de Brujert
le Banquet
la Mothe
l'Outhe
Mialet
Temple
Bancers
Segalières
Baumelles
le Sallet
Layrette

Les maisons ont beaucoup de fleurs sur l'appui des fenêtres; les jardins sont également très fleuris. Le tout est fort menu, car le bourg ne possède pas même 350 habitants agglomérés. Et pourtant aucun groupe de population aussi considérable n'existe au long du Gardon de Calberte. Saint-Germain, chef-lieu du canton, n'est pas plus important; une autre vallée, celle du Gardon de Saint-Martin-de-Lansuscle, ne possède aucun village, les habitations y sont dispersées.

Autour de Saint-Étienne la campagne se couvre de vignes et de mûriers. On élève encore ici beaucoup de vers à soie et la filature y possède deux usines. La vallée de Calberte est réputée pour ses cocons, ils sont plus fermes que ceux d'en bas, parce que la température ne permet pas de faire éclore aussitôt les bombyx.

La Vallée Française est le plus frais de ces grands plis du massif cévenol. Le Gardon de Sainte-Croix y borde de petits coins heureux par la verdure et la grâce. On y pénètre au sein d'une châtaigneraie pour s'élever sur une corniche assez vertigineuse, dominant de haut la rivière encadrée de châtaigniers souvent énormes. Mais dès que les pentes offrent des ressauts, aussitôt qu'il a été possible d'établir des terrasses, on retrouve la vie. Voici un hameau, la

Péluquerie, entouré de champs de seigle qu'ombragent des mûriers ; des prairies, des cordons de vignes, des vergers égaient ce petit coin qui serait alpestre si la végétation n'était si méridionale, mais on rencontre encore des oliviers.

Tout au long de la route, c'est une succession de petits *plans,* avec leur maison fleurie et enveloppée d'arbres, précédée de treilles formant abri contre le soleil. En vue des grandes ruines de Moissac, un de ces logis, la Roquette, forme un hameau, avec quelques constructions voisines. Plus loin c'est Cambon, entouré de noisetiers énormes, puis l'école de Moissac avec deux ou trois maisons. De l'autre côté du Gardon, sur une roche de schiste, se dressent les ruines. Vues de loin elles étaient une des choses les plus farouches que nous ait laissées la féodalité, de près c'est une des plus sinistres.

Le château se compose d'une grande masse carrée, flanquée de tours, avec une échauguette à chaque angle. Il a perdu son couronnement de créneaux ; les fenêtres vides produisent une impression étrange. Quand on approche de la base on voit grandir encore ces murailles sombres, dressées sur le noir rocher de schiste ardoisier entaillé au pic pour rendre l'escalade plus diffi-

cile. La masse est trop compacte, la teinte trop uniformément sombre pour faire un beau tableau, mais, vus de loin, ces débris sont fantastiques, ils ont une apparence quasi aérienne.

Les chênes verts et des châtaigniers rabougris revêtent le rocher et semblent l'escalader du côté de la rivière ; sur le versant opposé, où la position était plus accessible, on avait renforcé la forteresse par une seconde enceinte, rempart flanqué de tours.

Le château de Moissac a donné son nom à la commune, mais aucun village ou hameau de Moissac ne s'est construit et il n'y a pas d'agglomération de ce nom sur le territoire. Cette partie de la vallée est pourtant la plus illustre ; sur la rive gauche du Gardon, au hameau de Boissonnade existe une petite église, très noire, très vieille, très fruste, construite en granit d'un grain fin que l'on a comparé au granit de Kersanton, dans lequel la Bretagne a entaillé tant de sanctuaires, de croix et de calvaires, roche semblable à la lave par sa teinte. Cette église, dévolue maintenant au culte protestant, aurait été construite par Charlemagne pour célébrer sa victoire sur les Sarrasins, c'est Notre-Dame de la Victoire de Valfrancesque ou de la vallée des Francs — la Vallée Française.

Ce vénérable édifice, les restes du château, deux antiques demeures bâties au-dessous des ruines, dont une possède une tour et l'autre une tourelle d'angle, font de ces bords du Gardon un site très pittoresque, dominé par la haute montagne que couronne le village de Saint-Roman, au-dessus d'une belle futaie de pins obtenue depuis moins de quarante ans. Jadis les communications de la Vallée Française avec le haut Gévaudan et Saint-Jean avaient lieu par une route de poste qui suivait cette crête ; la construction des voies nouvelles par le fond des vallées a fait abandonner l'antique chaussée. Elle est aujourd'hui dégradée sur tant de points et possède des rampes si raides que les voituriers de Saint-Jean n'ont pas voulu m'y conduire.

Jusqu'à Sainte-Croix, village assez considérable pour le pays, et à quelques kilomètres encore au delà, on trouve toujours les mêmes petits épanouissements de la vallée, avec leurs cultures et leurs châtaigneraies, mais peu à peu la grande végétation cesse ; sur le haut des monts on ne trouve plus que les pelouses des alpages. C'est dans ces vastes et froides prairies, dominant le grand cirque de Molezon où naît le Gardon de Mialet, que s'allonge, sur la route, Barre-des-Cé-

vennes[1], chef-lieu de ce canton lozérien. Pauvre petit bourg qui serait sans vie, si ses quatorze foires n'amenaient des foules considérables. Celle de juin lui vaut jusqu'à 10 000 visiteurs, conduisant les moutons et les vaches qui donnent lieu à d'importants échanges.

Barre est à 1 000 mètres au-dessus de la mer. Les nombreuses routes qui y aboutissent ou se séparent près de là en font un bon centre d'excursions dans les diverses vallées des Gardons. Une de ces routes, se tenant sans cesse à plus de 1 000 mètres, suit la crête occidentale du cirque de Molezon, pour descendre au Pompidou, village actif assis sur une haute crête d'où l'on peut redescendre dans la vallée du Gardon de Saint-Jean vers Saint-André-de-Valborgne. La course est belle car elle montre sous des aspects bien divers le labyrinthe de montagnes où naissent les Gardons, où vient aussi au jour le Tarnon, premier grand affluent du Tarn.

Je suis revenu de Sainte-Croix à Saint-Jean à l'heure crépusculaire. La vallée de Sainte-Croix me parut plus belle encore, au delà de Saint-Étienne, à la descente du Gardon de Mialet ; les

1. 34e série du *Voyage en France*, chapitre XXII.

roches semblaient moins hargneuses que sous la grande lumière. Les bruyères, les yeuses, les kermès et autres plantes du maquis avaient une verdure plus douce et la grande ramure des châtaigniers était d'un vert délicieusement tendre.

Cette lumière tamisée mettait chaque chose à son point; je me rendais mieux compte des reliefs et des altitudes. Je comprenais davantage aussi, par l'affection qu'ils doivent vouer à leur pays, l'extrême ténacité des habitants obligés d'aller sur ces monts âpres cueillir les châtaignes, cultiver des petits champs de raves et de pommes de terre. C'est qu'il n'y a pas d'animaux de bât dans les Cévennes; moins heureux que le montagnard alpin, celui d'ici effectue à dos tous les transports, il semble que le Cévenol est venu au monde avec sa hotte et son sac.

La vie est dure. L'effort de travail n'est pas compensé par une nourriture abondante et variée. La châtaigne est le fond des repas. On vient d'enterrer à Saint-Étienne un bonhomme de quatre-vingt-seize ans qui n'a pas vécu d'autre chose : chaque jour, pendant ce siècle presque entier, il a fait ses trois repas uniquement avec ce fruit. Mais le bien-être ou plutôt le besoin du bien-être pénètre dans ces populations.

— Les gens se font gourmands, me disait mon

cocher, il leur faut de la soupe, du fricot, des pommes de terre...

Et comme en un tel pays les moyens de se procurer de semblables douceurs font défaut, les vallées des Gardons tendent à se dépeupler au profit des grandes villes du littoral.

VIII

BRAMABIAU ET L'AIGOUAL

De Meyrueis au causse Noir. — Lanuéjols. — Saint-Sauveur-des-Pourcils. — Bramabiau et la perte du Bonheur. — L'exploration de Martel. — Le vallon du Bonheur et l'Espérou. — Au col de la Serreyrède. — La forêt de l'Aigoual. — La source de l'Hérault. — L'observatoire de l'Aigoual au Jardin de Dieu.

Observatoire de l'Aigoual. Juin.

A peine le jour a-t-il paru lorsque nous quittons Meyrueis pour la longue course de l'Aigoual. La petite ville est profondément endormie encore, mais déjà un bruit de sonnailles annonce le départ des brebis pour les hauts pâturages, un murmure infiniment doux s'élève de la Jonte et du Bétuzon qui babillent sur les graviers.

La route monte au long de ce dernier torrent le vallon, d'abord large et cultivé, devient bientôt un abîme de verdure entre le causse Noir, boisé de pins, et le massif de l'Aigoual couvert de grands châtaigniers. Le chemin abandonne le val au-dessus du château de Roquedols et monte dans un ravin latéral rempli par la forêt de ce nom

où des hêtres et des chênes d'une belle venue croissent sous les grands pins. Sous les arbres abondent l'airelle, la framboise et la fraise. Les thyrses de la digitale bordent les talus.

Le pays est assez boisé pour que l'on ait construit une scierie à laquelle semblent dévolus les pins sylvestres hauts et droits et les hêtres à la grande ramure. Cela est charmant, on ne se croirait jamais sur un causse ; celui-ci, il est vrai, est le moins aride de ces plateaux calcaires, il devrait même son nom de causse Noir aux forêts de pins qui le recouvraient uniformément jadis. Il a encore beaucoup d'arbres, de belles fermes et même des fontaines. La partie par laquelle nous l'abordons en ce moment est un lambeau de terrain schisteux rappelant fort peu les tables et les parois qui sont la caractéristique des régions caussenardes.

La rampe a été raide, aussi les vues s'étendent bientôt ; d'un sommet de côte on découvre tout le plateau fortement ondulé du causse Méjean, çà et là tacheté de vert par les champs de seigle ; sous la falaise se creuse la belle vallée de Meyrueis.

Voici la surface du causse Noir où l'on pénètre après avoir franchi la limite entre la Lozère et le Gard. La route continue à parcourir le plateau

pour aller rejoindre Trèves par Lanuéjols, tandis qu'un beau chemin forestier s'engage dans un pli, pour contourner un grand éperon de l'Aigoual. Le niveau moyen du causse, un millier de mètres environ, est dépassé et l'on en découvre presque toute l'étendue : croupes pierreuses, combes fraîches en dépit du soleil. Par la percée du val de Lanuéjols s'aperçoit la ligne bleue des monts du Levezou.

A ces hauteurs le pays est pastoral, il y a des prairies ombragées de bouquets de pins et pacagées par des vaches de la race d'Aubrac. Entre ces pâtures sont des récoltes plus belles que ne le feraient supposer l'altitude et le nom du causse. Dans un creux se blottit Lanuéjols, la petite flèche de son église pointe au-dessus des toits.

Nous montons toujours, maintenant ; par delà le cañon de la Dourbie se montre plus nettement le chaînon du Levezou, vers le nord-ouest ce sont les croupes immenses de l'Aubrac[1]. Un brusque détour fait disparaître ces grands horizons, au-dessous du chemin est le hameau de Montjardin assis à l'entrée d'un ravin qui va rejoindre l'abîme où court le Trévezel et que

1. 32e série du *Voyage en France*, chapitre X.

domine au loin le château d'Espinassou. Encore quelques pas, voici un col et toute la chaîne de l'Espérou apparaît jusqu'au col de la Serreyrède où elle se rattache à l'Aigoual. Celui-ci se montre peu à peu, noir de ses naissantes forêts. Toute cette région si âpre est d'ailleurs en voie de reboisement ; l'Espérou, jadis très peuplé, ne reprendra vie que lorsque les bois auront rendu au sévère plateau l'abri contre les tempêtes de neige en hiver, contre le soleil en été.

Ces monts de l'Espérou surgissent au-dessus de la vallée du Trevezel, extrêmement creuse, aux pentes très découpées.

A mesure que l'on avance, l'Aigoual se montre mieux, son énorme croupe se détache maintenant sur le ciel bleu ; au-dessous, dans le col de la Serreyrède, on distingue le toit rouge de la maison forestière. Cela semble tout près, mais la course sera longue encore.

La route, coupant un promontoire hérissé de roches noires et aiguës, passe au-dessus des rares maisons du hameau de Lafoux entourées par les pépinières du service des forêts qui servent aux plantations dont le manteau s'accroît de plus en plus. Les reboisements s'étendent de chaque côté de la chaussée, les plus anciens montrent des arbres vigoureux : mélèzes, acacias, surtout des

pins. La base de l'Espérou, ainsi toute conquise, dessine un grand cirque verdoyant; au fond le clocher de Saint-Sauveur-des-Pourcils apparaît et disparaît selon les contours du chemin. A l'est, un grand ravin aux parois rouges se creuse entre des croupes boisées, c'est le célèbre abîme de Bramabiau ; le plateau qui le domine porte les maisons de Camprieu.

Les Forêts ont eu la coquetterie de faire des abords aimables à ce site fameux, des plantations de pins laricios de belle venue couvrent les pentes raides au pied desquelles court le torrent échappé à sa prison.

Les récits de Martel sur son expédition dans le gouffre ne m'inspirent guère le désir d'entreprendre la visite du torrent qui s'est creusé de si prodigieux passages sous un petit causse inséré entre des granits. Je me suis borné à voir la grotte d'entrée et à contourner la colline pour visiter l'issue. Le ruisseau du Bonheur pénètre dans la montagne au sein de couloirs, avant de plonger, par des cascades, jusqu'à la vallée de Saint-Sauveur, où il revient au jour sous le nom de Bramabiau. Cela veut dire Brâmement de bœuf, onomatopée inspirée par la rumeur des eaux à l'époque des crues.

Le Bonheur, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non.

C'est un pauvre ruisseau venu de la même crête de l'Aigoual que l'Hérault, mais du versant opposé. Il a parcouru une large vallée de pâturages quand il arrive sur le causse de Camprieu, au-dessous du hameau. A une époque très lointaine, les eaux parvenues entre la masse calcaire et l'encaissement des granits ont transformé la faille en fissure, l'ont agrandie, l'ont creusée en tunnels; puis, continuant l'œuvre intérieure, elles ont creusé des galeries plus profondes encore en abandonnant le premier souterrain. Cette œuvre de forage s'est poursuivie, tantôt le Bonheur creusait de véritables puits où il tombait en cascade, tantôt il élargissait des fissures horizontales et coulait en rivière, pour plonger à nouveau. Ainsi il parvint jusqu'à la base des rochers immenses d'où il s'échappe par le Bramabiau.

Rien ne déconcerte plus l'esprit que l'évidente disproportion du torrent travailleur et de l'œuvre accomplie. Le Bonheur est un ruisseau à peine capable d'actionner un moulin, et cependant il a fait ouvrir dans la masse calcaire, par l'effondrement d'une cavité qu'il creusa, un tunnel d'une régularité absolue, c'est une galerie rectangulaire haute de 10 mètres, large de 20, profonde de 80, dans laquelle, en cette saison, on


FORET DE
L'AIGOUAL
Mt DE L'AIGOUAL
St Sauveur
des Pourcils
Campriou
Ferrussac
le Villaret
Béhuon
Rousses
Montrefiet
la Fageole
la Croix de Fer
l'Aubespi
Abime du Bramabiau
la Baraque Neuve
Tabardé
Mn de Trevesel
la Baraque Vieille
Bonheur
La Fargue
Chau de Coupiac
l'Hort de Dieu
Observatoire Perrier
Font de Trépalous
Hort de Dieu
Source de l'Hérault
la Sereyrède
Hérault
Malet
1083
1211
1184
1027
1378
1474
1458
1323
1230
1406
1225
1126
1128
1084
1127
1206
1166
1299
1318
1502
1567
1564

pénètre sans peine entre de grands blocs éboulés de la voûte ; à l'extrémité de ce gigantesque couloir on retrouve la lumière du jour tombant par l'aven de Balset, ouvert sur le plateau de Camprieu. Dans ce parcours, se creuse déjà un gouffre, appelé la Trouche, du nom d'un habitant de Camprieu qui s'y perdit et dont le cadavre fut retrouvé pendant l'exploration de la caverne. Au delà s'ouvre un puits béant : « C'est la bouche d'une fissure du plateau qui avale le Bonheur tout entier, écrivait Martel, en 1886, et je ne crois pas qu'on ose jamais suivre son cours dans les conduits de la montagne : aucun aven n'est plus noir et formidable. »

Cependant on devait suivre le cours du Bonheur et lui arracher son secret : deux hommes ne craignirent pas de tenter l'aventure et l'un d'eux était ce même Martel qui déclarait l'entreprise impossible.

Elle fut accomplie en juin 1888. Le 27, Martel, ses parents Marcel et Gabriel Gaupillat et Cheilley, accompagnés de cinq guides ou habitants du pays, tentaient l'exploration par l'issue inférieure, c'est-à-dire Bramabiau. Ils parvinrent assez loin, remontant les cascades à l'aide d'échelles, parcourant les biefs à l'aide d'un canot démontable.

On ne put atteindre la sortie, bien que l'on eût

pénétré fort avant, mais le lendemain on entreprit l'excursion par la perte du Bonheur ; cette fois, après des péripéties souvent tragiques, Martel et ses compagnons Armand et Blanc se retrouvaient sur leur itinéraire de la veille ; par des efforts inouïs de gymnastique ils débouchaient dans l'*alcôve* de Bramabiau, à 90 mètres plus bas que la perte du Bonheur et à près d'un kilomètre à vol d'oiseau. Martel a fait dans son livre, *les Cévennes,* un émouvant récit de cette expédition.

Si l'entrée du Bonheur sous le causse de Camprieu est une belle chose par la majesté de l'œuvre de perforation accomplie, la sortie est superbe. Le causse, dont la surface est si plane, a été entaillé, par les eaux et les agents atmosphériques, en une falaise régulière aux strates très apparentes, de teintes admirables, dans laquelle s'ouvre un couloir profond au fond duquel on voit le Bramabiau s'élancer en cascade d'une hauteur de près de 10 mètres. Le site est étrange et grandiose, mais il n'a plus la beauté farouche que lui donnent d'anciennes photographies, les jeunes plantations ont grandi, le chemin qui descend dans l'abîme est ombragé d'arbres vigoureux tamisant les rayons du soleil ; les herbes et les mousses, favorisées par l'humidité de petites sources, y sont d'une extrême fraî-

cheur. Aux abords de l'alcôve seulement on retrouve la roche et les éboulis.

Bramabiau est donc une des grandes beautés naturelles de cette région des causses, dont le plateau de Camprieu est la dernière formation.

On resterait longtemps dans cet abîme vert où s'élève la rumeur du torrent, mais le sommet de l'Aigoual est loin encore. Nous nous remettons en chemin à regret. Voici les derniers arbres de l'excavation, puis la vallée du Bonheur; nous remontons le ruisseau jusqu'à la maison du cantonnier où l'on nous a dit que l'on pouvait déjeuner. La maîtresse de céans a vite fait d'improviser le repas, quelques instants après nous reprenons la route.

La vallée est un large bassin de prairies entre les grandes pentes boisées de l'Aigoual et celles, moins élevées, de l'Espérou. Cette partie est encore de formation calcaire, aussi a-t-on pu entreprendre des cultures malgré l'altitude de plus de 1 000 mètres; mais les pâturages dominent.

L'ancien chemin que nous suivons côtoie le Bonheur, tandis que la route forestière, traversant Camprieu, s'élève au long du Trévezel par des détours; au pied des premières pentes un sentier raide, tracé entre de laids éboulis, permet d'aller rejoindre la voie carrossable plus douce

au pied, offrant parfois, contre le soleil brûlant, l'abri des jeunes plantations. Ces bois, d'abord composés de pins, de mélèzes et de hêtres, font place à une hêtraie de belle venue, jusqu'à la maison forestière de la Serreyrède, située sur un seuil étroit d'où l'on domine la vallée extraordinairement profonde où l'Hérault roule ses premières eaux. La largeur du col est si faible que le toit du pavillon des forêts jette ses eaux, selon le versant, ou par le Bonheur dans l'Océan, ou dans l Méditerranée par l'Hérault. Cette construction où l'on peut recevoir asile est édifiée avec soin, les murs sont recouverts de plaques de zinc galvanisé pour éviter l'humidité amenée par les nuages, car la montagne est très souvent ensevelie sous les brumes, les pluies sont longues et d'une invraisemblable abondance.

Pendant que nous montions au col, le vent soufflait avec une telle violence que nous avions peine à lui résister. La maison aussitôt dépassée, les pentes servant d'écran, nous nous trouvons en plein soleil. A cette altitude de 1 300 mètres on éprouve déjà les ardeurs de la région méditerranéenne que nous dominons de si haut. Mais la zone chaude est très proche, au fond de l'énorme abîme de l'Hérault, vers Valleraugue, on devine les oliviers par la teinte bleuâtre de la

verdure qu'enveloppent les ramures plus sombres des châtaigniers.

La Serreyrède, jadis inhospitalière, où l'on ne parvenait que par les drailles raides et rocailleuses suivies par les moutons du Languedoc allant paître sur les pentes de l'Aigoual et de l'Auvergne, est aujourd'hui le point de jonction de plusieurs belles routes, construites par le service des forêts pour conduire dans les montagnes soumises au reboisement. Un manteau de bois recouvre toutes ces croupes autrefois arides et parcourues par les brebis qui avaient presque entièrement détruit l'herbe et la terre elle-même. Aujourd'hui, toute pâture est supprimée, mais la *grande draille*[1] existe encore, large piste par laquelle les troupeaux se rendent des vallées inférieures aux pentes qui restent soumises à leur parcours; ils s'en vont ainsi par les causses et les gorges du Lot jusqu'aux sommets herbeux de l'Aubrac, à près de vingt-cinq lieues d'ici.

De toutes ces routes, la plus fréquentée est celle du sommet suprême de l'Aigoual, elle se développe au flanc de l'immense ravin de l'Hérault, au milieu de la belle forêt créée de nos

---

1. On écrit aussi draye, mais cette forme rend mal la prononciation.

jours. Les arbres sont déjà hauts ; les hêtres et les pins ont fait naître un sous-bois. On contourne de nombreuses ravines secondaires, dans l'une un filet d'eau descend entre les roches, se perd dans les éboulis, apparaît de nouveau et descend en chutes dans le cirque profond. Ce petit ruisselet jaseur est la source d'un fleuve, l'Hérault. La fontaine supérieure, très modeste, sourd là haut, au bord de la grande draille, non loin de la charmante maison qui sert de logis d'été au conservateur des forêts.

Les reboisements sont presque achevés, les derniers pâturages ont été conquis, des arbres très bas, d'apparence souffreteuse, occupent une sorte de seuil où les vents du sud acquièrent une violence extraordinaire. De là cet aspect chétif des pins dont beaucoup sont brisés. Sur le sommet de la montagne, voici l'observatoire de l'Aigoual, semblable à quelque forteresse du passé par la tour qui le flanque. Entre les arbustes qui deviendront une forêt, un sentier bien tracé épargne les lacets de la route et conduit rapidement à l'édifice dont la construction est une des belles œuvres de la science moderne.

J'ai la bonne fortune d'être annoncé par M. Fabre, le conservateur des forêts qui a présidé à la transformation du massif de l'Aigoual,

de l'Espérou, de la Lozère et de tant d'autres parties des Cévennes. Il m'a offert l'hospitalité dans son propre logis ; grâce à lui j'ai pu jouir de ce merveilleux belvédère de l'Aigoual, en dépit du vent formidable qui s'est élevé dans l'après-midi.

L'observatoire est l'œuvre de M. Fabre. L'éminent géologue qui a étudié avec tant de passion tout le massif cévenol et l'a décrit avec un talent d'écrivain bien personnel, en pages souvent admirables [1], a de bonne heure signalé l'utilité d'un établissement météorologique. Pendant que les savants ayant à leur tête le futur général Perrier, originaire de Valleraugue, faisaient une active campagne pour obtenir une modeste installation sur l'Aigoual, M. Fabre, alors inspecteur des forêts, décidait son service à entreprendre l'œuvre. Le colonel Perrier, qui avait réuni 23 000 fr., mit cette somme à la disposition des Forêts, les ressources s'accrurent au point que la maison de gardes est devenue un établissement scientifique important, dont les proportions étonnent.

Les travaux furent commencés en même temps que l'on entreprenait la restauration forestière des derniers sommets de l'Aigoual autorisée par

1. Éparses surtout dans le grand dictionnaire géographique de Joanne.

une loi de 1882. Aujourd'hui la région cévenole dispose d'un admirable service d'avertissement de crues et de prévisions météorologiques.

Le sommet de l'Aigoual, à 1 567 mètres au-dessus du niveau de la mer, est en effet un des plus importants de France au point de vue de la formation des orages et du partage des eaux. De là descendent les Gardons allant au Rhône, l'Hérault se dirigeant vers la Méditerranée, la Jonte, le Tarnon et le Tarn qui se rendent à la Garonne. Par sa situation entre les grandes tables surchauffées des causses et la Méditerranée, la montagne est un foyer d'appel pour les vapeurs ; les vents y atteignent une violence inouïe. Là se forment des orages dont on se fait difficilement idée, la pluie qui tombe sur ces pentes atteint une hauteur annuelle énorme. Les chiffres relevés à Valleraugue donnent 2 mètres d'eau, c'est la plus haute couche constatée après celles que l'on a mesurées au pied du Tanargue, vers Joyeuse [1]. Ces immenses quantités d'eau tombant sur des pentes dénudées par l'abus du pacage, peu perméables, presque à pic souvent, forment des inondations formidables : celle du 21 septembre 1890 a causé pour près de 3 millions de dégâts

1. Voir la 34e série du *Voyage en France*, chapitre XI.

dans la partie de l'Hérault où le fleuve coule en une étroite vallée, et pour 15 millions dans les vignobles de la plaine.

Le reboisement entrepris sur de grandes surfaces aura pour résultat sinon d'empêcher les crues, au moins d'en restreindre l'action malfaisante, en opposant des obstacles à l'écoulement des eaux, en obligeant celles-ci à pénétrer dans le sol en filtrant dans les herbes et au long des racines des arbres. Déjà on constate une amélioration réelle, les torrents s'accroissent moins rapidement, en même temps les sources tarissent avec plus de lenteur.

L'observatoire est légèrement abrité par la crête même de la montagne qui fut entaillée pour obtenir une terrasse ; seule la tour où sont les instruments météorologiques dépasse le sommet par sa plate-forme crénelée portée sur une galerie de mâchicoulis. Derrière est la maisonnette basse et misérable occupée par le gardien du refuge du Club alpin, elle s'ouvre en face de la salle à manger, baraque de planches retenue au sol par de fortes chaînes de fer pour empêcher le vent d'emporter la construction ; les fenêtres prennent jour sur le versant du nord, où naissent la Jonte et le Tarnon.

Autour de l'observatoire et du refuge, aucun arbre, c'est une pelouse accidentée, aux pentes raides et qui se pare au printemps d'un merveilleux tapis de fleurs. L'éclat de ce parterre a valu au sommet de l'Aigoual le nom de *l'Hort de Dieu,* c'est-à-dire le Jardin de Dieu. Ce nom remonte au XVIe siècle, à l'époque où la Faculté de Montpellier, dans tout l'éclat de son enseignement, envoyait ses maîtres herboriser sur ces sommets dont la flore est d'une richesse incomparable.

De l'observatoire ou des petites croupes voisines, la vue est plus étrange que vraiment belle, aujourd'hui du moins où la netteté de l'horizon est faible. La Méditerranée, qui est une des grandes beautés du spectacle, ne se voit pas, on la devine seulement par le bleu confus de l'horizon. Les gardes me montrent des plaques d'un jaune fauve enchâssées dans une plaine verte : ce sont les étangs de la région d'Aigues-Mortes. Au-dessous de la montagne, les Cévennes semblent d'énormes vagues schisteuses aux crêtes aiguës ; les roches sont de teintes ardentes, blanches, rousses ou vertes.

IX

LA HAUTE VALLÉE DE L'HÉRAULT

L'Aigoual la nuit. — Au lever du soleil. — La bourrasque. — Le sentier des Quatre mille marches. — Descente sur Valleraugue. — Les premiers oliviers. — Valleraugue et ses filatures. — La vallée de l'Hérault. — Pont-d'Hérault. — Le Vigan. — Les bains de Cauvalat. — La fontaine d'Isis. — Les gorges de la Vis. — Les mines des Malines.

Le Vigan. Juin.

A la chute du jour, le vent qui avait été violent au point de nous interdire toute sortie sur l'Aigoual s'est un peu apaisé, mais un léger rideau de brume a continué à peser sur l'immense paysage. Pourtant beaucoup de détails avaient plus de netteté, on distinguait fort bien Montpellier par la blancheur de ses édifices; le pic de Saint-Loup qui masquait en partie la grande cité semblait au cœur du tableau. La vallée de l'Hérault se dessinait plus nettement, étonnant abîme au fond duquel, à 1 250 mètres au-dessous de la terrasse de l'observatoire, apparaissent les premières maisons de Valleraugue. L'horizon était

particulièrement net du côté de l'orient ; au-dessus des chaînes successives des Cévennes se montrent les plateaux et les plaines de l'Uzégeois et la grande pyramide du Ventoux. Plus près de l'Aigoual, le mont Saint-Guiral, hérissé de roches, apparaît au-dessus du massif de l'Espérou.

Derrière l'observatoire, on jouit d'un panorama non moins étendu, s'il n'a pas autant l'aspect d'un chaos : ce sont les causses s'étalant à l'infini, séparés par leurs coupures profondes. En avant du causse Méjan, les hautes vallées des Gardons se dessinent avec régularité, séparées du Tarnon par une sorte de grand bourrelet. D'ici, jusqu'à la paroi des causses, les pentes de l'Aigoual sont très vertes, forêts ou pâturages révèlent une humidité plus fréquente que sur le versant méditerranéen. Les croupes moins raides, descendent régulièrement vers la Jonte, le Tarnon ou le col de Perjuret tandis que, vers le sud, ce sont de véritables précipices.

La nuit vient et tout ce tableau s'efface. A peine une lueur laiteuse vers la mer dont j'ai vainement cherché à distinguer les rivages, comme j'ai sans succès essayé de voir le Canigou et le Pic du Midi, détails saillants du grand tableau de féerie offert par l'Aigoual aux jours où l'atmosphère est très transparente.

Puis les étoiles s'allument au ciel. En même temps des lumières se montrent au-dessous de la montagne, révélant Valleraugue et ses hameaux. D'innombrables points lumineux marquent l'emplacement de Montpellier, d'autres sont alignés comme au long d'un quai ou étagés aux flancs d'une montagne : c'est la ville de Cette que la nuit seule a pu nous montrer. Partout scintillent ainsi des lueurs, gaz ou lumière électrique des petites villes réparties dans l'immense plaine du littoral. Loin, dans le sud-est, se montre la lueur d'un phare, sans doute l'Espiguette.

Les gardes mettent un nom sur tous ces foyers de lumière.

La fraîcheur est grande à cette heure sur le sommet solitaire, puis le vent s'élève de nouveau, venant des causses, il souffle avec furie, secoue les fenêtres de l'observatoire. Dans ces rumeurs de tempête je m'endors, rêvant que je suis en mer par un de ces coups de mistral qui agitent si furieusement le golfe du Lion.

Le jour ne pointe pas encore quand un des gardes frappe à la porte, nous voulons jouir du lever de soleil et partir aussitôt après pour Valleraugue afin de trouver la voiture du chemin de fer. En quelques minutes nous sommes prêts. Le vent souffle toujours, de plus en plus violent ;

pour gagner le refuge du club alpin où le déjeuner est préparé il faut presque ramper. Dans la salle à manger retenue au roc par ses chaînes on éprouve un vague malaise, la baraque semble prête à s'envoler.

Le jour vient, terne ; des brumes précèdent le soleil. Le cercle d'horizon est très restreint. Le spectacle annoncé va « rater », nous dit-on. Le soleil apparaîtra tard, dans une buée chaude, et nous n'aurons pas l'illumination des crêtes ni l'apparition de la mer. Alors en route ! A peine avons-nous l'abri du sommet et le vent semble être tombé.

Un des gardes nous accompagne jusqu'à l'endroit où le chemin de Valleraugue est bien reconnaissable, car nous allons suivre une étonnante arête entre l'abîme de l'Hérault et un ravin non moins profond où coule un des affluents du fleuve naissant. Au-dessous de l'observatoire, un écriteau annonce l'amorce de l'escalier des Quatre mille marches. C'est un sentier très raide, presque à pic, qui permettrait d'atteindre en une heure les rives de l'Hérault au hameau de Mallet. Au bord de ce raidillon vraiment extraordinaire, les gardes ont leur jardin potager, ils y descendent en une demi-heure, mais la montée demande trois fois plus de temps. Là-haut, rien

ne croîtrait, ici ils récoltent assez de légumes pour leurs provisions d'hiver.

C'est que la vie est dure à l'Aigoual, pendant l'hiver. Malgré la neige, les agents doivent chaque jour faire leur tournée, c'est à leur chef qu'incombent les observations météorologiques. Le télégraphe et le téléphone les rattachent seuls au reste du monde. A cette vie solitaire les facultés d'observation s'aiguisent, en causant avec ces braves gens on est surpris de ce qu'ils ont su voir. D'instinct ils devinent mieux qu'avec leurs instruments les brusques tourmentes dont ces hauts parages sont le théâtre. Un des indices qu'ils ont relevés est curieux : Quand un orage va éclater, des myriades d'abeilles viennent se coller contre les vitres de l'observatoire.

Le chemin descend, très rapide, sur des pentes gazonnées, entre des rocs et des broussailles qui seraient devenues forêts si les bergers n'avaient si longtemps incendié toute végétation. Aujourd'hui la plupart des terrains sont acquis par l'État et l'on peut surveiller ces pentes où, peu à peu, on voit renaître un tapis de verdure. Montant autour de rocs qui barrent la crête, descendant par de vagues degrés taillés dans le schiste, on finit par atteindre l'entrée d'une châtaigneraie couvrant les flancs très raides d'un vallon au fond

duquel la route de Saint-André-de-Valborgne décrit d'incessantes sinuosités. Désormais le sentier s'en va sous ces grands arbres, toujours dévalant avec l'arête qui s'abaisse sur Valleraugue. Puis voici des murs de pierre sèche, des vignes complantées de pêchers; le chemin devient un escalier de pierre aux larges marches permettant la circulation des mulets. Soudain la végétation change, on est dans les figuiers, les grenadiers et, sur des terrasses, les oliviers au feuillage raide. A nos pieds, sur les deux rives de l'Hérault, s'étale longuement Valleraugue. Nous n'avons guère mis plus de deux heures pour descendre de l'Aigoual; par la route des voitures il en eût fallu sept, il y a 43 kilomètres tant le détour est grand, tant sont nombreux les lacets.

La voiture de Pont-d'Hérault est partie! Elle quitte la ville avant 6 heures et il en est tantôt sept.

Faisons contre mauvaise fortune bon cœur en visitant cette bourgade formée de deux rues au long de l'Hérault rapide et clair que rejoint le torrent de Clareau. Le petit fleuve, jusqu'alors appelé rivière de Mallet dans le pays, prend son nom définitif; ses rives sont bordées de blanchisseuses qui étendent le linge blanc sur les graviers. Un bief parcourt une rue étroite et fait

mouvoir les roues de nombreuses usines, surtout des filatures ou moulinages de soie. Cette partie de la vallée de l'Hérault, jusqu'à Ganges, est une des parties les plus actives des Cévennes pour cette industrie.

La commune est assez populeuse, mais la ville proprement dite n'a guère qu'un millier d'habitants[1] et se compose seulement d'une rue sur chaque côté de l'Hérault. Près de l'église, sur une petite place, se dresse la statue du général Perrier qui dirigea longtemps le service géodésique de l'armée. Elle est l'œuvre du sculpteur Morice. L'artiste est de mes amis, j'ai connu le modèle à l'époque où se dessinait sa carrière de savant lorsqu'il effectuait sur un des sommets du Djebel Murdjadjo près d'Oran la jonction du réseau de la triangulation de l'Algérie avec celui d'Espagne, achevé par le général Ibañez. J'étais à ses côtés avec le capitaine Derrien quand, pour la première fois, apparurent les signaux des officiers espagnols installés sur le pic de Mulhacen, dont le nom avec le titre de marquis devait être donné au général Ibañez, pour sa participation à cette œuvre.

Perrier est né à Valleraugue. La commune est

1. 2 443 habitants, dont 1 059 agglomérés.

également la patrie de Quatrefages de Bréaux : le célèbre naturaliste était né au hameau de Berthezène dans la vallée du Clareau. La ville lui a érigé un monument dû aussi au sculpteur Morice : un buste sur un piédestal ; au pied se dresse une femme, tendant haut une palme.

La descente de Valleraugue au Pont-d'Hérault est une course charmante. C'est comme une synthèse de toutes les grâces un peu sévères du pays cévenol. La route suit les sinuosités du fleuve, entre les collines disposées en terrasses plantées de mûriers et de vignes. Les parties les plus raides sont recouvertes de chênes verts exploités pour leur écorce, si recherchée par la tannerie. Les petits *plans* sont couverts de beaux mûriers en ce moment dépouillés, car il y a peu de temps qu'on les effeuilla pour la nourriture des vers à soie. Dans leurs parties hautes, les monts diffèrent beaucoup, selon l'exposition ; alors que la rive gauche est revêtue de chênes verts, la rive droite est couverte de châtaigniers.

Ces arbres sont une des ressources du pays. Au pied des châtaigneraies on distingue des constructions rustiques d'où s'échappe une épaisse fumée, ce sont les séchoirs où l'on prépare les

châtaignes pour les rendre de conservation facile pendant l'été. En ce moment l'opération du séchage est finie depuis longtemps, la fumée actuelle vient des foyers allumés pour faire sécher les feuilles de mûrier qui ont été recueillies après l'élevage des vers à soie. Ainsi privées de toute humidité, ces feuilles sont conservées pour la nourriture du bétail pendant l'hiver.

Certains passages de la vallée sont superbes par l'opulence de la végétation. Les terrasses ont tantôt des châtaigniers énormes, tantôt des noyers vigoureux; quand on a pu amener les eaux dérivées de l'Hérault, de belles cultures ont été établies; les luzernes surtout sont luxuriantes. Le coude où le fleuve, qui semblait jusqu'alors aller rejoindre les Gardons, se replie droit au sud pour se diriger vers la Méditerranée, est un très grand paysage. Sur le promontoire, le hameau du Mazel apparaît en amphithéâtre ; en face, dans les arbres pointe le clocher de la Rouvière.

Les habitants ont précieusement capté l'Hérault au-dessus d'un chaos de roches striées et polies par le torrent qui devient monstrueux dans ses crues. Les flots purs courent au flanc des monts souvent portés sur de vieux ponts pittoresques. Parmi les cultures irriguées il y a

beaucoup de champs d'oignons, longés ou traversés par les canaux. Les paysans armés de pelles en bois projettent l'eau sur les planches de ces légumes. Grâce à ces ondes bienfaisantes la vallée est une des fraîches des Cévennes en même temps que des plus méridionales d'aspect.

Les hameaux sont nombreux, à demi enfouis sous les châtaigniers. Chacun a sa filature au bord d'un chenal. Sur un coteau, Saint-André-de-Majencoules regarde de verdoyantes montagnes, des vergers entourent le village. Le grand charme de ce pays est le mélange des végétaux ; les châtaigniers, les oliviers, les vignes, les pêchers et les pommiers forment des massifs, ces derniers croissant de préférence dans les prairies avivées par les eaux d'arrosage. Le hameau de Villaret est au milieu de ce décor agreste. Au Prat, un jardin est couvert d'énormes hortensias bleus retombant par-dessus les murailles jusqu'à la route.

Les quinze kilomètres qui séparent Valleraugue de Pont-d'Hérault nous ont paru courts, tant est gracieuse cette vallée luxuriante où se succèdent les filatures et les moulinages de soie qui, entourés de grands arbres, ne parviennent pas à imprimer un caractère industriel.

Pont-d'Hérault est un très petit hameau,

animé par sa gare où se font toutes les relations de Valleraugue avec le Vigan, Ganges et les grandes villes du Midi. Le chemin de fer y parvient en franchissant par de longs tunnels le massif qui sépare la Sumène de l'Hérault. Après avoir traversé le petit fleuve, il remonte l'Arre qui lui apporte un flot abondant venu des bords du Larzac par le Vigan.

Nous prenons place en wagon avec quelque satisfaction, longue fut la course depuis l'Aigoual et la chaleur est forte dans ces vallées étroites! Le train est très en retard « par la faute aux cocons », nous a dit le chef de gare; il a en effet chargé des cocons à toutes les stations, en quantité telle que l'on a perdu partout quelques minutes. Mais nous n'accélérons guère la vitesse pour cela. Le convoi file au pied des terrasses couvertes de châtaigniers, la locomotive jette sa fumée aux murailles trop restaurées du château de Rey. L'Arre, très limpide, borde de petits prés. Sur la rive gauche un hameau s'accroche à la roche.

Le val s'élargit près du château de Tessan où l'Arre est franchie par un beau vieux pont surmonté d'un aqueduc. La zone de prairies s'étend, des pommiers et des mûriers ombragent ces pelouses. Voici le Vigan.

Ce n'est point une grosse ville [1], mais longtemps contenue par des remparts, elle a dû surélever ses édifices pour faire place à tous ses habitants. Les maisons sont donc hautes et cela suffirait à lui donner l'aspect d'une cité plus populeuse si elle n'avait pas l'agitation coutumière des villes méridionales, où l'on vit si volontiers au dehors. Les trottoirs de cafés attirent sans cesse la foule et les citadins errent sous les arbres en causant affaires ou politique. En été l'animation s'accroît par les nombreux étrangers qu'attirent la campagne, les beaux ombrages de la ville, les facilités du séjour. Le cadre est d'ailleurs séduisant, les terrasses d'oliviers et les grandes châtaigneraies font de ce bassin une corbeille de verdure. Les montagnes semblent transformées en gradins d'amphithéâtre tant sont nombreux les murs qui retiennent les terres et permettent les cultures.

La place centrale concentre à peu près tout le mouvement ; elle possède la statue du chevalier d'Assas, le héros de Clostercamp, élevée en 1830. De nos jours a été érigée, devant l'hôtel de ville, la statue du sergent Triaire mortellement et glorieusement blessé à El-Arich en 1799. Le

1. Population de la commune 5 126 habitants, agglomérée 4 032.

boulevard qui passe devant cette œuvre de Morice conduit au sommet de la ville ; là s'étend une promenade comme aucune autre cité n'en possède : une châtaigneraie peuplée d'arbres centenaires sous lesquels on trouve une ombre épaisse. Aujourd'hui boulevard et promenade des châtaigniers sont envahis par les moutons, c'est la foire et les paysans ont amené avec eux des troupeaux entiers.

La petite ville est fort commerçante, à cause de sa situation au centre de nombreuses vallées dont les populations n'ont pas d'autre ville à proximité. Jadis elle était un grand centre pour la fabrication des bas et de la bonneterie de soie ; elle produit encore un peu ces articles et donne même son nom à la « bonneterie du Vigan », mais en réalité Ganges est le foyer actuel pour cette intéressante industrie. Comme toutes les villes cévenoles, le Vigan est très séricicole, ses campagnes élèvent beaucoup de vers à soie, ses cours d'eau font mouvoir filatures et moulinages ; en outre elle possède d'importantes usines pour la filature de la *schappe,* c'est-à-dire des déchets de la filature, bourre de soie et déchets de cocons.

Les eaux sulfurées calciques de Cauvalat qui jaillissent dans la vallée de l'Arre, en amont de

la ville, contribuent à attirer les visiteurs au Vigan. L'établissement est situé à l'extrémité d'un long faubourg où sont des usines, non loin d'une des plus belles sources des Cévennes, la fontaine d'Isis captée en partie pour alimenter le Vigan et qui est encore assez abondante pour remplir



un vaste bassin et irriguer les prairies avant d'atteindre l'Arre. Ce coin de Cauvalat est une merveille de fraîcheur et de grâce ; deux vallées y rejoignent l'Arre, celle du Coudouloux évasée et verte, celle de la Glèpe, gorge boisée de châtaigniers. Partout des prés, des eaux, de grands arbres, les oliviers au flanc des coteaux, les mûriers dans les *plans*.

Cette contrée n'est pas seulement riante et

gracieuse, elle offre aussi de grands sites surtout vers les gorges supérieures de l'Arre, et, dans le petit pays d'Alzonnenque à travers lequel s'élève le chemin de fer qui relie Le Vigan au Rouergue par les solitudes du Larzac. Au sud, ce sont les gorges de la Vis, que l'on visiterait davantage sans la torride chaleur des étés, et le causse de Montdardier.

Non loin de Montdardier et d'Avèze ce causse possède des calcaires assez compacts pour que l'on ait pu les exploiter comme pierres lithographiques. Dans le massif compris entre le Vigan et le pic d'Aujean, sur le territoire de Saint-Laurent-le-Minier, sont ouvertes d'importantes mines de plomb et de zinc, dites des Malines[1]. Plusieurs sociétés se partagent la concession, étendue au milieu d'une des régions les plus vertes des Cévennes. Le point d'expédition pour ces minerais est surtout la gare de Ganges à laquelle conduit une route, longeant la Vis jusqu'à sa jonction avec l'Hérault.

1. Le département du Gard a produit 35 700 tonnes de ces minerais en 1901, la presque totalité provenait des Malines.

X

L'ALZONNENQUE ET LE LARZAC

Un chemin de fer de montagne : Du Vigan à Tournemire. — Arre, l'Arre et sa vallée. — Le cirque d'Arrigas. — La Vis. — Alzon et l'Alzonnenque. — Au flanc du Saint-Guiral. — Ascension du Larzac. — Sauclières. — Sur le causse du Larzac.

L'Hospitalet (Aveyron). Mai.

Les chemins de fer, que l'on accuse si souvent de gâter les paysages, sont loin de mériter toujours ce reproche. Même, dans l'ensemble, ils ont droit à la reconnaissance des artistes et des promeneurs par la beauté nouvelle que leurs travaux d'art ont apportée à tant de sites. Les grands viaducs qui parcourent les vallées, les ponts, les arcs rampants, ont donné à bien des contrées un caractère de majesté classique qu'elles étaient loin de posséder. Pour quelque pente tristement balafrée par une tranchée ou un remblai, que de vallons ou de vallées sans caractère sont devenus de grands tableaux, grâce aux arches de pierre qui les enjambent !

Parfois de longs trajets sont ainsi transformés en suites de monuments laissant bien loin derrière eux, par la grandeur des difficultés vaincues, les œuvres les plus vantées du génie romain. Telle région banale ou morne acquiert une beauté parfaite. Certains pays, où la montagne manquait souvent de fraîcheur et de grâce, sont modifiés d'une manière profonde par l'allure classique des grands travaux.

Ainsi l'âpre contrée entre le Vigan et le causse du Larzac doit au chemin de fer une succession de beaux décors, l'œuvre de l'homme rachète la sécheresse des lignes naturelles. D'ailleurs cette voie ferrée permet de se rendre compte d'une façon précise des caractères divers du pays cévenol. De la zone de l'olivier on s'élève dans la châtaigneraie, puis sur les maigres croupes de granit où croît le seigle, pour atteindre la surface désolée du causse. Le contraste est grand entre les prairies irriguées du Vigan et l'aridité extrême du Larzac.

Les deux régions seraient également brûlées si l'eau des pluies filtrées sur la nappe du causse ne donnait naissance aux grandes sources des vallées inférieures. Mais ces ondes, idéalement pures, captées par les canaux d'arrosage, font naître partout la fraîcheur et la vie. Le Vigan

doit ainsi à l'Arre et à la fontaine d'Isis cette luxuriante végétation de prés et de pommiers, encadrés entre les arbres les plus caractéristiques de la flore méditerranéenne.

Le chemin de fer de Tournemire court dans cette vallée gracieuse, fermée par de hautes cimes recouvertes de châtaigniers et de taillis de chênes verts. Des villages, Avèze et Molières, sont assis sur des pentes plantées d'oliviers; le mûrier se plaît davantage dans les parties fraîches où il se mêle aux arbres fruitiers. L'Arre coule au milieu de cette région heureuse, entre les hautes croupes granitiques de l'Espérou et les parois du causse de Montdardier d'où, après les pluies, jaillissent en abondance les eaux venues du plateau fissuré.

La voie monte par une forte rampe, troue des éperons en tunnels, franchit des ravins, traverse l'Arre, à Lavassac, sur un viaduç de fer dont la travée n'a pas moins de 80 mètres de portée. De chaque côté de la rivière un village : sur la rive gauche Bez, sur la rive droite Arre, un des centres industriels les plus vivants du pays cévenol, avec les hameaux voisins. La bonneterie de soie y est active; Arre possède une des grandes fabriques. Elle ne se borne pas à tisser et à teindre la soie, des ateliers fabriquent les

métiers à bonneterie, d'autres font des cartonnages. Ces belles usines éclairées à l'électricité sont entourées de villas.

Ici commence l'ascension du causse par la voie ferrée. Sur près de quatre lieues la pente n'atteint pas moins de 33 millimètres par mètre. L'ascension a lieu d'abord à travers la châtaigneraie, au sein d'un paysage d'une beauté sévère où les hameaux sont juchés sur des roches. Les pentes gravies par la voie sont en terrain inconsistant qui a nécessité de grands travaux de consolidation. Par une courbe harmonieuse on contourne le cirque où s'étagent pittoresquement les hameaux de la commune d'Aumessas, à l'écart les uns des autres sur des monticules isolés.

La châtaigneraie, très vigoureuse autour d'Aumessas, emplit de grands ravins ; au-dessus de ses cimes moutonnantes surgissent des rochers beaux de couleurs et de forme. L'altitude est grande déjà, 500 mètres environ, mais l'exposition est telle que l'olivier croît encore avec vigueur. Ces arbres, le beau viaduc de granit, la ravine où l'Albagne se brise en cascatelles, la boucle décrite par le chemin de fer constituent un site majestueux. On en sort par des courbes et des tunnels séparés par d'étroits vallons où l'on


Massif du St. Guiral
les Bouzèdes
la Roquette
la Roujarie
la Vayssière
la Garde
le Moulin
la Coste
le Mas
Dellrès
Vougarède
Arrigas
Lafabrègue
la Bruguière
le Villaret
Blanquefort
Vernes
Lafont
la Viale
le Cormer
Aumessas
la Merlière
Campestret
le Cambon
Lascanas
le Bosc
Sauveplane
Entraygues
Lassalle
le Pont d'Arre
la Boissière
Bez-et-Esparon
la Grave
Arre
le Crouzet
Estelle
l'Embrusquière
la Baume
le Tour
le Cailaret
Capelier
Valeroz
Alzon
Tunnel
Cave Vieille
Auvières
Causse du Larzac
Campestre -et-Luc
Bergerie
Lucide
Ayrolles
le Tour d'Arre
le Quintanel
les Très Toullières
Mas des Olmières
Causse de Montdardier
le Landre
Mas Cauzin

peut suivre les changements dans la flore, dus à l'altitude sans cesse croissante. A l'issue d'un de ces souterrains se montre un instant Arrigas, dans un val prenant son origine au mont Saint-Guiral, une des cimes les plus fameuses des Cévennes, si elle n'est pas parmi les plus hautes. Un chaînon secondaire est troué par le tunnel de la Nougarède dans lequel jaillit avec abondance une source puissante formant un torrent qui s'écoule en cascade. Lorsque l'on découvrit cette nappe en creusant un souterrain, on crut qu'il s'agissait simplement d'une poche dont l'évacuation serait rapide, mais le flot ne s'est jamais ralenti et ces eaux pures continuent à se déverser; ce n'est pas un des moindres phénomènes hydrologiques de ce pays où les curiosités semblables abondent.

Du côté opposé, le tunnel s'ouvre sur le vallon de l'Alzonnenque. La rivière, ou plutôt le torrent, à laquelle la carte donne déjà le nom de Vis roule ici des eaux qui ruisselèrent des flancs du Saint-Guiral, mais elle les perd plus bas dans la ravine creusée au sein des causses de Campestre et de Montdardier, prolongement du Larzac, et ce lit desséché va rejoindre la Virenque pour former la Vis. Rien ne fait deviner encore le voisinage des calcaires crevassés et fissurés, le petit

plan étalé à 618 mètres et sur lequel on a installé la gare d'Alzon a des pommiers, des aulnes, des noyers, des châtaigniers; mais, au fond du val, le bourg d'Alzon est dominé par les crêtes des causses, sous des pentes revêtues de maigres pâturages et de bois chétifs. Il y a encore un peu de vigne autour de ce petit centre. Le chemin de fer a donné comme toile de fond à la bourgade le plus remarquable de ses travaux d'art, le grand viaduc du Cailaret, haut de 45 mètres, qui franchit sur neuf arches un pli de la montagne. La route aussi n'a pu être tracée qu'au prix de grands efforts. Pour passer de la Vis à l'Arre elle est creusée en tunnel pendant six cents mètres. Le torrent qui deviendra la Vis a pris son nom d'Alzon et imposé celui d'Alzonnenque à cette partie du département du Gard, à demi entourée par ceux de l'Hérault et de l'Aveyron. Sa gorge bientôt asséchée descend vers le sud à la rencontre de la Virenque, torrent non moins altéré, et de même terrible après les orages. Mais au delà de Vissec et de son cañon inaccessible, les ondes perdues, accrues des eaux que recèlent les cavités du Larzac, reviennent au jour par l'admirable source de la Foux que l'on a pu comparer, sans trop d'exagération, à Vaucluse par la hauteur des falaises, les amas de

rochers, la végétation, l'animation des eaux tombant en cascades. La Vis ainsi arrivée au jour est la véritable branche mère de l'Hérault, car ce petit fleuve est devenu un lit sec de gravier quand la Vis lui apporte la pérennité.

Alzon serait sans doute le point de départ des excursions pour ces gorges et leur belle fontaine si un chemin suivait le cañon de la Vis, mais celui-ci est inabordable. Aussi le bourg reste-t-il ignoré dans le pli des causses où ses toits sombres entourent une église à flèche d'ardoises. Cependant il pourra devenir une station d'été pour les habitants des plaines brûlantes. L'air qui était embrasé ce matin au Vigan est vivifiant ici, pourtant il n'est pas 2 heures de l'après-midi.

Les deux zones géologiques restent en présence dans le vallon de Valcroze que remonte la voie ferrée. Celle-ci est tracée dans les granits revêtus de châtaigniers; par l'ouverture des ravins on découvre, vers le nord, les grands entassements de rocs du Saint-Guiral; sur le versant opposé c'est le causse, dont les parois sont revêtues du manteau d'or des genêts d'Espagne, plante adoptée par le service forestier pour la fixation des clapiers, en attendant qu'on puisse les conquérir définitivement par les pins.

L'altitude est bientôt trop grande pour le châtaignier ; on le voit peu à peu disparaître au delà du beau viaduc de Valcroze et d'un tunnel. La pente, moins raide, a permis de créer quelques champs de seigle et de pommes de terre ; dans l'étroit vallon de la Burle, descendue du Saint-Guiral, voici des prés fleuris de narcisses. Des frênes, des aulnes, des peupliers, bordent le ruisseau ; la rive gauche est dominée par les escarpements du causse, pente hardie hérissée de roches dressées en aiguilles, en pyramides, en obélisques offrant un contraste absolu avec l'autre rive taillée dans les schistes. Mais c'est la fin des sols frais, au delà du village de Sauclières route et chemin de fer atteignent le causse.

Sauclières est devenu un centre de rayonnement pour le Larzac, le causse Noir et le massif du Saint-Guiral. Un chemin se détache de la route nationale près de la gare et conduit au bourg industrieux de Saint-Jean-du-Bruel, d'où l'on gagne Trèves et Meyrueis. Là sont les vallées pittoresques de la Dourbie et du Trevezel et bien des merveilles du pays caussenard[1].

---

1. Sur Nant et Saint-Jean-du-Bruel, voyez la 35e série du *Voyage en France,* chap. IX.

Sauclières est un village de teinte grise, assis à 753 mètres d'altitude, dans un cirque nu où les maisons semblent frileusement se blottir autour de l'église dont la flèche porte une cloche à son sommet. Le vallon très creux de la Prade, qui s'ouvre au pied, possède encore des châtaigniers. Plus loin, les pentes de grès ont quelques bosquets de hêtres et de chênes clairsemés entre des broussailles de buis.

Chaque année, le lundi de Pentecôte, la gare de Sauclières voit des visiteurs assez nombreux. Ils viennent gravir le sommet du Saint-Guiral, où les habitants de toutes les paroisses voisines se rendent pour assister à des vêpres en plein air, suivies de danse. Des blocs de rocher servent d'autel. C'est la persistance d'un culte dont l'origine se perd dans une antiquité lointaine. Le roc terminal du Saint-Guiral, monolithe puissant qui se dresse à 60 mètres au-dessus de sa base, fut longtemps un objet de vénération. La religion catholique a remplacé les cérémonies païennes par la fête de la Pentecôte.

De grandes croupes ondulées, qui sont les contreforts du massif, entourent le bassin de Sauclières, conque herbeuse aux prés blanchis par les marguerites et les narcisses, aux pauvres récoltes à peine sorties de terre malgré la sai-

son. Ces pentes vertes viennent buter contre le causse du Larzac. Voici la muraille régulière qui porte le plateau; on y monte en traversant des ravins secs offrant de grandes échappées vers la vallée de la Dourbie et les escarpements qui l'enferment. La gare de Nant-Comberedonde est en plein Larzac, le pauvre hameau de Comberedonde qui l'avoisine semble au milieu d'une mer agitée, soudain pétrifiée. Le calcaire y affecte la forme de vagues.

Je retrouve ici jusqu'à l'Hospitalet un paysage familier; j'ai parcouru déjà ces vallonnets rocheux, où la pierre à des formes si fantastiques. J'ai visité les bergeries, je suis descendu dans ces sotchs ou soëttes où le caussenard est parvenu à obtenir des cultures.

Et voici les hêtres et les chênes étêtés du bassin de l'Hospitalet, traversé par le grand ruban blanc de la route de La Cavalerie et de Millau [1].

1. 35e série du *Voyage en France,* chap. VIII et IX.

XI

DE L'HÉRAULT AU VIDOURLE

Le vallon du Rieutort. — Un fleuve de cailloux. — Sumène. — Arrivée à Ganges. — La ville et ses industries. — La bonneterie de soie. — Les bas à jour. — Les merveilles naturelles de Ganges. — Gorges de l'Hérault. — Grotte des Demoiselles. — Abîmes de Rabanel. — Source de la Foux et gorges de la Vis. — Saint-Hippolyte-du-Fort. — Pompignan et le colonel Bourras.

Pompignan. Juin.

Les torrents des Cévennes ne le cèdent pas à ceux des Alpes pour la largeur de leur lit, le contraste entre leur régime normal et la violence de leurs crues. Tel sillon où coule à peine un filet d'eau à partir de juin, roule par les grandes pluies un volume parfois décuple de celui de la Seine. Tel est le cas du Rieutort, Sumène ou Ensumène, descendu des pentes du Liron et qui débouche dans la plaine de Ganges pour rejoindre l'Hérault. En ce moment déjà, le torrent et l'Hérault sont à sec, seules la largeur du lit et la grosseur des graviers en disent la violence. Cependant, en amont, il y avait de l'eau vive. A Valleraugue

l'Hérault babillait gaiement sur les roues d'usines, mais tout s'est perdu dans les pierres, et, désormais, au lieu de donner de la fraîcheur au paysage, il contribue à rendre la gorge suffocante par la réverbération de ces pierres polies et blanches.

Cependant une ville, Sumène, s'est créée dans cette vallée brûlante, profitant de l'étroit espace offert par la réunion d'autres torrents. Toute grise, elle se blottit au fond du val, dominée par son campanile, son clocher, les cheminées des fabriques. L'emplacement est si réduit, que l'on n'a pu établir de quais au bord de la Sumène, les maisons semblent surgir du lit même. Cela est pourtant beau, Sumène sous la grande lumière, au pied de ses monts revêtus de châtaigniers et d'oliviers, est d'un grand caractère.

L'existence d'un centre aussi peuplé au fond de cette gorge [1] est due à l'industrie. La production des soies et leur mise en œuvre occupent la plupart des bras; elles y furent de bonne heure florissantes. La bonneterie de soie occupe un certain nombre d'ouvriers qui travaillent pour les maisons de Ganges; une importante usine file les schappes produites dans les diverses fa-

1. 2 537 habitants, dont 1 598 agglomérés.

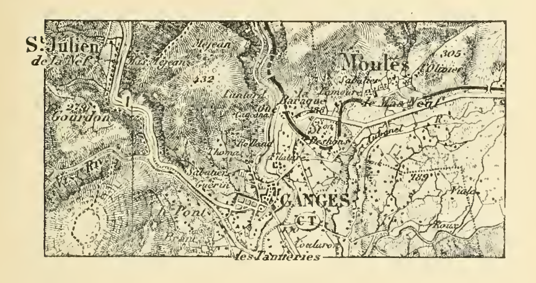
briques où l'on transforme les cocons en fils, où l'on mouline ceux-ci. La soie est donc la vie de Sumène, comme elle est celle de tout son canton. Le commerce de la graine de vers à soie est particulièrement actif. Aussi, partout où l'on a pu trouver assez de terre pour planter des mûriers, a-t-on mis cet arbre ; comme l'olivier il s'élève sur les terrasses jusqu'au sommet des collines.

La gorge du Rieutort, au-dessous de la ville, est très étroite, entre des roches désagrégées qui ont parfois nécessité la construction d'abris en fer pour protéger la route contre la chute des pierres. Le chemin de fer évite ces passages dangereux par des galeries ; il traverse les torrents sur des viaducs frustes. A divers étages de la montagne, on aperçoit les orifices de mines de fer. Il y a ici une concession dite des Deux-Jumeaux qui produit non seulement le fer, mais encore d'autres minerais. L'état du marché métallurgique ralentit fort l'extraction [1]. Ce n'est pas la seule richesse minérale du bassin de Sumène, il renferme aussi un petit gisement houiller.

Le torrent n'est sans eau qu'en apparence, en réalité une nappe filtre au-dessous des galets,

1. 1 700 tonnes de minerai de fer en 1901.

souvent on longe quelque creux plein d'une onde vive révélant la nature souterraine du courant. Ces sortes de *r'dirs,* comme disent les Arabes, disparaissent quand le Rieutort, débouchant dans la plaine de Ganges, s'élargit en un lit fort laid, entre de hautes berges creusées dans le plateau revêtu d'un manteau continu de mûriers.



Au milieu de ces arbres dépouillés pour la nourriture des vers à soie, mais que d'autres bourgeons vont doter de feuilles nouvelles, la ville de Ganges a des allures de petite métropole par les flèches et le beffroi qui se dressent au-dessus des toits.

C'est encore une de ces cités qu'il faut voir de loin. L'intérieur ne répond pas à l'apparition. Sauf une place plantée de platanes et offrant quelques jolies maisons, Ganges a l'aspect d'une

ville industrielle. C'est en effet un des centres vivants du pays cévenol, l'un des points les plus actifs pour la soierie. En dépit des délimitations administratives qui en font un chef-lieu de canton de l'Hérault, elle dépend davantage du Vigan et d'Alais que de Montpellier, à laquelle, d'ailleurs, elle n'est pas directement reliée ; on ne peut aller à cette ville en chemin de fer qu'au prix d'un long détour par Sommières.

Le travail final de la soie est ici représenté par la bonneterie, c'est-à-dire la fabrication des bas et de quelques articles obtenus par la même machine. Ganges est peu à peu devenu la véritable capitale pour cette industrie, du moins pour les articles de luxe, nécessitant une soie de qualité supérieure. Or, les cocons de la région vers Saint-Hippolyte, Ganges, le Vigan et Alais passent pour produire des fils incomparables. Aussi, malgré la concurrence, la petite ville cévenole a gardé son renom. Troyes, qui tisse la bonneterie de soie pour les articles courants, fait fabriquer à Ganges ses produits les plus chers[1]. A l'étranger, l'Angleterre est une rivale sérieuse ; la Saxe, où l'on fait aussi les mêmes tissus, ne peut lutter,

---

1. Sur Troyes et ses ateliers de bonneterie, voyez la 21e série du *Voyage en France*, chap. VI.

car elle se borne à la camelote ; du moins les industriels de Ganges n'ont-ils pas de crainte sérieuse de ce côté.

Les fabricants sont très fiers des résultats auxquels ils sont parvenus. MM. Lauret frères ont bien voulu me faire visiter leur usine et admirer des produits qui semblent œuvre de fée. A eux seuls ils occupent cinq cents ouvriers dont deux cents dans la fabrique, les autres travaillant à domicile sur l'antique métier à bas inventé au XVIII[e] siècle et qui continue à être employé concurremment avec les machines modernes dont la marche est plus facile et le rendement plus considérable. L'établissement a plus de cent ans d'existence, ayant été fondé en 1780. Il a survécu à toutes les crises, plus heureux que tant d'autres emportés par la mode qui a rendu le bas de soie inutile, dès le jour où les pantalons ont remplacé la culotte courte. Mais pour parvenir à vivre, il a fallu se résoudre à faire autre chose que la bonneterie de soie : le coton occupe aujourd'hui une place importante dans la fabrique.

Jusqu'aux premières années du XIX[e] siècle, Nîmes avait la prépondérance pour la bonneterie de soie ; la grande cité languedocienne a partiellement abandonné cette production, comme la perdirent nombre de villes de l'intérieur. Nîmes

fabrique désormais de la bonneterie courante, ses maisons sont en quelque sorte de lointaines expansions d'usines champenoises, car elles ont dû transporter là-bas une partie de leurs ateliers [1].

Pour résister, Ganges a dû se confiner dans la bonneterie de soie pure et fine, les autres articles n'étant qu'un accessoire. Elle travaille directement les cocons achetés sur place en mai et juin sur les grands marchés de Saint-Hippolyte et d'Alais. Les principaux fabricants filent, moulinent et teignent eux-mêmes la soie qu'ils mettent en œuvre. Grâce à un personnel dressé depuis longtemps, ils arrivent à produire des merveilles de légèreté, de formes, de teinte et de goût. J'ai vu, dans les magasins, des bas d'une maille si fine, qu'ils pèsent seulement 12 grammes la paire ! L'araignée ne fait pas de toile plus ténue et ne saurait parvenir à une semblable solidité, car ces tissus presque impalpables sont extraordinairement résistants.

Comme je l'ai dit, les métiers à bas des aïeux continuent à fonctionner. Ces vénérables outils rappellent un peu le couteau de Jeannot, car il n'est guère de leurs parties qui n'aient été re-

---

1. Sur Nîmes, voyez la 37e série du *Voyage en France*, chapitres I, II et III.

nouvelées au cours d'une si longue existence. Ils sont destinés au travail familial, tandis que les nouveaux, dits hollandais, fonctionnent à l'atelier à l'aide de la vapeur. Ces métiers sont tirés de Troyes et de Puteaux, mais déjà on en construit à Ganges ; MM. Lauret, par exemple, font eux-mêmes toutes leurs machines et ont perfectionné sur bien des points le type employé à Troyes. Il faut une habileté extrême pour établir de tels engins comportant plus de deux mille pièces !

Le métier hollandais accomplit la plus grande partie de la besogne, grâce à la vapeur. Mais pour les tissus très fins l'antique machine garde toujours la supériorité.

A côté du tissage proprement dit, il y a les travaux spéciaux. Des ouvriers *jouristes* tissent les bas à jour ; des brodeuses dessinent à l'aiguille une ornementation exquise. Le jouriste constitue une sorte d'aristocratie dans la population de Ganges.

Les salaires sont relativement élevés et font de l'ouvrier de Ganges un heureux dans le monde du prolétariat. D'après des chiffres fournis à M. de Saporta, qui a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* une intéressante étude sur la bonneterie de soie, un homme adroit arrive à gagner

de 4 fr. 50 c. à 6 fr. dans une journée de dix heures, pendant laquelle il a confectionné quatre ou cinq paires de bas. Le jouriste, qui se borne à achever le bas pour la partie à jour, pourra faire une paire dans sa journée et gagnera à ce travail 6 fr. 50 c. Le bonnetier qui fait les articles fins pour lesquels on emploie des fils d'une extrême ténuité parvient à achever une paire de bas dans sa journée et gagne 7 fr.

Or, dans ce pays où l'hiver est doux, où le vin abonde, la vie est d'un bon marché remarquable, viande et légumes sont à bas prix. L'ouvrier qui obtient de tels salaires est donc très à l'aise. Les femmes gagnent moins, mais les gains sont fort élevés encore, aussi la plupart des jeunes filles cherchent-elles de préférence le travail des ateliers ou la « finition » des articles. Trois importantes maisons et d'autres moins considérables, en emploient un grand nombre. La filature et le moulinage comprennent une vingtaine d'établissements dans la ville et les communes limitrophes de Cazilhac et de Laroque [1].

Cette fabrication gracieuse ne semble pas sur la voie du déclin, au contraire. Par son carac-

1. Population de l'agglomération : Ganges, 4 247 habitants ; Cazilhac, 656 ; Laroque, 501. — Au total : 5 404 habitants.

tère de luxe même, elle voit se maintenir et s'agrandir les débouchés extérieurs. Nombre de personnes en France sont restées fidèles aux bas de soie ; dans les familles patriciennes ou richissimes d'Angleterre et d'Amérique, les bas à jour, merveilles de Ganges, sont de plus en plus recherchés.

Le travail de la soie a fait naître quelques petites industries annexes, telles que la fabrication des cartonnages pour envelopper les produits précieux de la bonneterie ; les courtiers en soie, les marchands de cocons ont des comptoirs. A cela ne se borne pas l'activité de Ganges : ses tanneries ont gardé la vieille réputation due à l'emploi des écorces de chênes verts récoltées sur ces monts calcaires, et le commerce de ces écorces est considérable ; Millau, notamment, est un client fidèle[1]. Une fonderie produit des clochettes pour les troupeaux· La compagnie des mines de zinc des Malines a ses bureaux dans la petite ville.

En même temps qu'elle est un des points vitaux des Cévennes, Ganges est devenue un centre d'excursions. Avant même que la révélation des

---

1. Sur Millau et ses tanneries, voyez la 35e série du *Voyage en France,* chap. VII.

gorges du Tarn et des grandioses paysages des causses ait déterminé le mouvement de visiteurs auquel nous assistons, on se rendait déjà à Ganges pour admirer la grotte des Demoiselles, dépassée en beauté par Darghilan et Padirac, nouvellement découvertes. Les touristes y viennent encore et, de là, vont parcourir les parties abordables des belles gorges de l'Hérault et de la Vis. Ils seraient plus nombreux si l'on pouvait facilement explorer ce pays, mais les routes sont longues, les moyens de communication coûteux ou rares ; quant à aller à pied en cette saison dans les gorges brûlées, l'entreprise n'est guère pour tenter, d'autant que les gîtes sont un peu sommaires. C'est pourquoi je n'ai pu revoir la source de la Foux et les défilés étroits qui enferment la Vis, réellement née de cette puissante fontaine, une des plus belles de France, issue des eaux infiltrées sur le Larzac [1].

Si j'ai hésité devant la longue course de la Foux, je n'eus aucune hésitation pour l'abîme de Rabanel : je n'ai pas même tenté de voir la bouche de cet aven dans lequel Martel, avec son inséparable Gaupillat et ses vaillants guides,

---

1. Le plateau ou causse du Larzac fait l'objet des chapitres VIII et IX de la 35e série du *Voyage en France*.

Foulquier et Armand, n'a pas craint de descendre.

Cet orifice, qui s'ouvre à même la roche, sans que rien le décèle, se continue par un puits absolument à pic de 135 mètres ; les explorateurs sont parvenus au fond et ont trouvé un talus incliné de débris qui les a amenés, 35 mètres plus bas jusqu'à une grotte immense, tapissée de concrétions — la « grande salle de la rivière » — d'où une descente douce les a conduits dans une galerie au fond de laquelle se creuse encore un puits de 26 mètres de profondeur. Là, les visiteurs ont été arrêtés ; ils avaient atteint 212 mètres au-dessous de la surface de la montagne, 2 mètres de moins seulement que l'aven Armand du causse Méjan, dont la découverte leur était également réservée.

Ces grandes cavités, grotte des Demoiselles et abîme de Rabanel, sont voisines de Ganges. On s'y rend en descendant la vallée de l'Hérault. Le petit fleuve a fort grossi au-dessous de la ville. Les eaux souterraines du Rieutort, celles très abondantes de la Vis, lui ont donné une portée considérable. Il roule dans un large lit des flots d'une pureté idéale qui vont pénétrer dans un étroit défilé, encombré de blocs énormes contre lesquels ils se brisent. A l'entrée de ces gorges,

le petit village de Laroque occupe une situation pittoresque sur la montagne de Thaurac ; un vieux château domine les maisons. Une chapelle se dresse sur le rocher, à une grande hauteur ; cependant l'Hérault a atteint ce petit temple dans une de ses formidables crues, dont les traces sont partout apparentes encore. C'est l'entrée d'un des plus superbes cañons des Cévennes calcaires, mais un des plus difficiles à parcourir, faute de chemins avant le débouché de l'Hérault dans la plaine d'Aniane [1].

Cependant, au revers sud du Thaurac, le vallon de l'Alzon s'ouvrant sur le fleuve a permis à un bourg de s'étendre : Saint-Bauzille-de-Putois. Il apparaît au delà d'un superbe couloir de rochers. C'est une dépendance de Ganges que ses filatures alimentent de soie. Des tanneries et une fabrique de gants occupent beaucoup de bras.

La grotte des Demoiselles s'ouvre sur la montagne de Thaurac, couverte de chênes verts et de plantes odoriférantes. Toute cette contrée est parfumée par une flore spéciale : thym, romarin, lavande, sauge, serpolet, dont les som-

1. Les gorges inférieures de l'Hérault, vers Saint-Guilhem-le-Désert, sont décrites dans le chapitre suivant.

mités fleuries ou les feuilles font l'objet d'un grand commerce. On les distille pour la production d'essences à l'usage de la droguerie et de la parfumerie. La même industrie se retrouve sur l'autre rive de l'Hérault, au village de Brissac, que domine la montagne de la Séranne. Au pied de celle-ci s'ouvre l'abîme de Rabanel.

La plaine de Ganges se prolonge vers l'est en un bassin qui se rétrécit peu à peu jusqu'au village de La Cadière. La vigne, l'olivier, le mûrier, tapissent ce beau plateau qui s'abaisse en pentes douces jusqu'à la montagne de Thaurac longée par le torrent de Merdanson. La Cadière est sur une sorte de seuil conduisant dans la vallée du Vidourle, à l'endroit où ce petit fleuve, charmant, capricieux et terrible débouche des grandes Cévennes pour pénétrer dans le massif secondaire qu'il parcourt jusqu'à la plaine littorale. C'est une situation indiquée pour une ville. De bonne heure, un bourg fortifié couvrit un rocher de la rive droite, le Castilas ou Saint-Hippolyte-le-Vieux; au XVe siècle, celui-ci se vit déserté pour la partie basse, la Planquette ou Petit-Plan, dans laquelle une cité régulière s'établit, assez semblable aux bastides du Sud-Ouest. Grâce à la

situation, le nouveau Saint-Hippolyte se développa rapidement et devint un centre fort actif. La Réforme marqua un temps d'arrêt, les habitants y prirent une part active et, jusqu'à la fin, ne cessèrent de témoigner une extrême animosité à tout ce qui était catholique. Les églises furent



à demi détruites, pendant longtemps ce culte fut interdit. Une sorte d'émeute survenue en 1678, à la suite d'insultes adressées à un prêtre qui portait le viatique, aurait été la cause déterminante de la révocation de l'édit de Nantes. Aujourd'hui encore, Saint-Hippolyte est un des principaux centres calvinistes des Cévennes et le siège d'un consistoire.

Le surnom *du Fort* est d'origine plus récente

que la ville, il est dû à la création d'une des citadelles que Louis XIV fit élever pendant la guerre des Camisards. Les bâtiments ont en partie disparu, ce qui en reste a été compris dans les édifices d'une école d'infanterie consacrée aux enfants de troupe des corps d'armée du Midi et d'Algérie. Le cadre de l'école occupe les anciennes casernes; les élèves habitent dans de vastes constructions neuves, d'une belle allure, bien disposées. De tous les établissements de ce genre, c'est celui qui a été conçu avec le plus de soin. De là on domine un bel horizon de collines parfumées, peut-être un peu grises, mais couvertes de beaux vergers d'oliviers ou tapissées de chênes verts. Les enfants ont excellente mine, malgré le chaud climat de cette vallée cévenole ouverte au midi.

La ville elle-même, étroitement serrée dans les limites de son ancienne enceinte, ne possède guère de monuments. Sa population[1] est à peu près égale à celle de Ganges et, comme sa voisine, elle est fort industrielle. La bonneterie y occupe beaucoup d'ouvriers, mais ce n'est plus la soie que l'on met en œuvre, on y travaille la

1. 4 226 habitants, dont 3 077 agglomérés, y compris les enfants de l'école et les jeunes aveugles d'un orphelinat protestant (534).

laine et le coton. Comme toute ville cévenole, elle possède des filatures de soie; en outre, elle compte plusieurs fabricants de chaussures. D'importantes pépinières alimentent les campagnes voisines d'arbres et de plants de vignes.

Saint-Hippolyte n'a guère de caractère, ses rues étroites sont bondées de maisons banales. La place centrale est ornée d'une fontaine jaillissante surmontée d'une pyramide; le civisme des habitants s'est affirmé par le bariolage de ce monolithe à l'aide de grandes bandes aux couleurs nationales, d'un effet plutôt singulier.

La population se porte surtout au long du Vidourle que bordent de nombreux villages et des petites villes telles que Sauve et Sommières. Vers le sud il y a de grands espaces presque inhabités. Après avoir parcouru les belles campagnes du vieux Saint-Hippolyte, parsemées de *mas* ou de *mazets* entourés d'oliviers et de mûriers, on traverse une plaine assez triste avant d'atteindre l'important vignoble et les riches cultures de Pompignan.

Un pieux souvenir m'a conduit dans ce bourg de vignerons et de distillateurs d'essences. Nous y avons fait ériger, mes camarades du Corps franc des Vosges et moi, la statue de notre chef bien-aimé, le colonel Bourras, né dans ce coin des

Cévennes. Je voulais revoir l'effigie due à mon ami le sculpteur Morice. Le vaillant soldat est debout comme s'il montrait de la main la route qu'il voulut suivre dans les neiges du Risoux pour échapper à la poursuite des Allemands et éviter l'internement en Suisse. L'artiste lui a donné la physionomie énergique qu'il avait aux heures critiques. Nous, ses soldats, nous évoquons surtout sa physionomie méditative, et la douceur qui s'alliait à tant de fermeté.

Bourras est mort jeune encore, rongé par le chagrin de la défaite et par la douleur inavouée que lui causait l'injustice dont il était victime, la commission de revision des grades ne lui ayant reconnu que le grade de chef de bataillon.

La dernière fois que je vis Bourras, c'était au milieu de circonstances difficiles, quand il fut placé comme général auxiliaire à la tête des gardes nationales du Rhône. L'homme n'était plus le même. Dans le grand salon de l'Hôtel de Ville de Lyon, où il fallait sans cesse parlementer avec les chefs possibles de l'insurrection latente, je le revois, morne, affaissé, découragé. J'allais lui demander de faire céder pour moi le décret qui empêchait les engagements volontaires. En reconnaissant un de ses petits francs-tireurs, il eut un mouvement de joie, je retrouvai

le chef énergique que nous aimions tant, mais il me dit tristement : « Je ne puis rien maintenant, nous sommes oubliés[1]. »

---

1. Ardouin-Dumazet : *Le Colonel Bourras*. Paris, librairie Berger-Levrault et Cie. — Du même auteur : *Une armée dans les neiges*, journal d'un volontaire de l'armée de l'Est, avec lettre-préface de M. de Freycinet. — Librairie Rouam.

XII

SOMMIÈRES ET LE SALAVÈS

Sommières et Villevieille. — Paysage des Garrigues. — Le commerce de Sommières. — Les distilleries d'essences. — La terre de Sommières. — Salinelles et ses carrières. — Au long du Vidourle. — Les vins d'Aspères. — Quissac. — Cerisiers et micocouliers. — La culture du fanabrègue. — Sauve et ses sources. — Les fourches de micocoulier.

Sauve. Avril.

Après celles de la plaine littorale[1], voici enfin une ville pittoresque. Sommières repose des banales bourgades. Dans une enceinte de remparts et de tours démantelés, de fière mine encore, sous la colline qui porte le féodal village de Villevieille, elle groupe étroitement d'anciennes demeures au long de rues étroites souvent voûtées. Les portes des maisons ont de l'allure et donnent l'idée d'une cité ayant eu ses belles années de noblesse et de riche bourgeoisie. Les places sont entourées d'arcades supportant des galeries ; la plus vaste sert en même

1. Sur le littoral du golfe du Lion, voyez la 37e série du *Voyage en France*.

temps d'arènes ; là se donnent des courses de taureaux auxquelles la foule assiste du haut des terrasses ou des fenêtres. La grande rue est en partie établie sur les arches d'un pont romain. On ne devine l'antique édifice qu'en descendant aux ruelles inférieures, d'où l'on peut pénétrer sous les voûtes en grand appareil qui furent les arches.

Le Vidourle aux eaux vertes et limpides coule dans un lit de gravier, entre des quais ombragés de platanes. Le fleuve, le pont moderne bâti sur les piles du pont romain et commandé à l'entrée de la ville par une tour d'horloge percée d'une porte ogivale et surmontée d'un campanile, les teintes ardentes du paysage, collines de garrigues impitoyablement calcinées par le soleil, tout ce tableau laisse un souvenir.

Sommières est une cité double, mais le quartier supérieur, Villevieille, est une commune à part [1]. Ce faubourg est d'un grand effet grâce à son château, masse puissante flanquée de tours et d'un donjon carré ; on accède par un raide chemin jusqu'à ce petit centre, assis sur un plateau où l'on trouve en abondance des briques romaines qui semblent indiquer l'existence de la cité primitive à laquelle Sommières succéda. De

1. Sommière : 3 780 habitants ; Villevieille : 326.

près, le château perd de son caractère grandiose pour prendre un aspect presque pimpant, grâce aux bâtiments à galerie révélant le XVIIe siècle, qui ont été comme insérés entre les tours féodales. Des abords, la vue est superbe sur la vallée du Vidourle, large, verdoyante par ses cultures, ses vignes et ses vergers. Au fond, vers le nord, apparaît dans toute sa grandeur la chaîne des Cévennes. Voici le pic de Saint-Loup, aigu, l'Espérou, le Saint-Guiral, le puissant massif de l'Aigoual, les monts de la Lozère et le Tanargue. Au premier plan ondulent les collines revêtues



par les bois de Lens, où l'on a cru voir l'origine de la fontaine de Nîmes, dans les fissures de la roche où s'engouffrent les eaux des pluies.

Ce paysage est beau, mais il a besoin de la poésie des couchants; dans la journée, le flamboiement intense de la lumière est presque insoutenable. La chaleur sur ces roches est torride. Mais lorsque la lumière décline, quelle douceur et quelle transparence dans l'atmosphère ! Combien semblent grandir, se solenniser toutes les lignes du tableau !

Sommières est une ville de commerce assez active pour avoir été dotée d'une chambre consultative, mais elle ne possède plus l'industrie qui l'anima jadis. Elle travaillait la laine, fabriquait des molletons et de la flanelle ; ses petites usines ont disparu, elle est surtout devenue le marché pour les communes très nombreuses qui occupent les garrigues sur les deux rives du Vidourle dans les départements du Gard et de l'Hérault ; garrigues habitées, contrastant par leurs villages, leurs hameaux, leurs oliviers et leurs petits vignobles avec les coteaux plus déserts du canton des Matelles, dont les taillis de chênes et les espaces couverts de plantes odoriférantes sont une des plus étranges régions de la France.

Pourtant on respire des parfums puissants ou âcres dans ces campagnes sans eau ; on dirait quelque pays parfumé des légendes. Sur ces sortes de causses striés de valats, toute végétation s'exaspère en senteurs. L'industrie s'est emparée de ces aromates, il n'est guère de communes dans les cantons des Matelles et de Claret, surtout celui-ci, où ne soient installées des distilleries d'essences. Sommières en possède aussi ; elle est devenue, en quelque sorte, le marché pour ces produits. L'aspic ou lavande, le romarin, le thym, la sabine, la sauge, le serpolet, la sarriette, donnent des essences dont le prix est fort variable : depuis 4 ou 5 fr. jusqu'à 100 fr. le kilogramme. A ces huiles essentielles suaves on doit ajouter la rue, dont l'odeur est si nauséeuse.

Toutes ces plantes naissent à l'état sauvage dans les garrigues ; rares sont celles que l'on développe par la culture comme le laurier, lui aussi soumis à l'alambic. La distillation se fait surtout sur place, au moyen d'appareils ambulant squi se rendent aux lieux de récolte. Cette industrie s'exerce dans un rayon de 40 kilomètres autour de Sommières, principalement dans l'Hérault. Si elle se traduit en poids par une quantité assez faible d'essence produite, elle exige des masses énormes de plantes ou de som-

mités fleuries. Ainsi, pour obtenir 1 kilogr. d'essence de thym, il faut 400 kilogr. de feuilles ; le mois prochain, en mai, la plante ayant plus de sève, il suffira de 200 kilogr.

Le commerce des essences a des débouchés fort étendus : on en envoie en Belgique, en Russie, aux États-Unis et en Australie ; on les y emploie pour parfumer les savons de toilette. Il y a une concurrence très vive tant entre les distillateurs de l'Hérault et du Gard eux-mêmes, qu'avec ceux de Provence et surtout avec l'industrie chimique des goudrons de houille, qui est parvenue à imiter la plupart des parfums. Les maisons de Sommières ont des représentants à l'étranger.

Parmi les autres commerces de la petite ville est celui de la terre qui porte son nom, la terre de Sommières, bien qu'elle ne soit pas extraite dans la commune. Cette magnésite s'exploite uniquement dans une autre partie du canton, à Salinelles, sur les bords du Vidourle, d'où ce nom de terre de Salinelles ou Salinettes donné souvent à la poudre, telle qu'elle est livrée aux magasins de produits chimiques.

Salinelles est un petit village de grande route bâti au bord de la route de Quissac, dans la riche vallée où le Vidourle roule ses eaux vertes accrues par les ruisseaux venus de plusieurs val-

lons des garrigues. A l'entrée de l'un d'eux, parcouru par l'Aygalade, le château de Pondres montre une belle façade crénelée ; au fond, le bourg de Montpezat, de féodale allure, couvre un coteau de ses maisons d'un blanc doré, disposées en amphithéâtre. En face de la jonction de l'Aygalade et du Vidourle, près de Salinelles, l'église de Saint-Julien, très vieille, est à l'écart sur un coteau.

Le gisement de magnésite, carbonate de magnésie, magnésie silicatée, magnésie carbonatée silicifère ou terre de pipe, car les traités de géologie sont peu d'accord sur le nom exact de cette matière, s'étend sous tout le village, mais l'emploi de la poudre n'est pas assez considérable pour avoir fait naître une exploitation bien importante. On se borne à fouiller le sol pour chercher la pierre et on remblaie le trou au fur et à mesure de l'épuisement. Il y a en ce moment cinq carrières en activité. Sous une épaisse couche de terre on trouve un banc de calcaire de 1 mètre, au-dessous est la magnésite disposée en couches lenticulaires, sur une épaisseur totale de 50 centimètres à 1 mètre.

La matière extraite est envoyée à Lyon et à Marseille sous la forme d'une pierre friable. Le commerce des produits chimiques la fait réduire

en poudre impalpable qui est vendue aux ateliers de dégraissage pour servir d'absorbant après l'emploi des essences à détacher : benzine, térébenthine, etc. Certaines industries textiles, notamment l'impression sur étoffes dont Lyon est le centre, en font une consommation considérable pour attirer les corps gras. La gare de Sommières expédie de quinze à vingt wagons de magnésite par année, chacun contenant 5 000 kilogr.

Jadis cette exploitation était plus fructueuse que de nos jours, la magnésite se vendait 15 fr. les 100 kilogr., la concurrence a fait descendre le prix à 4 fr. Mais les débouchés se sont un peu étendus : ainsi la poudre, comme le talc ou craie de Briançon, est employée pour accroître le poids des savons à bas prix et les faire foisonner.

Jadis la magnésite était envoyée à Nîmes ; on l'y chargeait sur wagons à destination de Marseille, où elle était broyée et mise en pains de 25 grammes ; une marque ou cachet apposé sur chaque pain lui fit donner le nom de terre sigillée. Sous cette forme, elle se vendait de 20 à 25 fr. le quintal ; les pharmaciens l'employaient et l'emploient encore comme base de certains électuaires et de dentifrices.

La carrière que j'ai visitée est inactive à cette heure ; une eau d'un bleu laiteux emplit le fond du trou ; sur les parois on aperçoit les lentilles de magnésite à la cassure d'un gris violet. La petite exploitation domine le cours du Vidourle en vue de paysages d'une grâce un peu sévère. Sur l'autre rive du fleuve, sont les ruines féodales de Brut ; au-dessus de Salinelles, sur le flanc de collines appartenant en partie à l'Hérault, le bourg d'Aspères s'étale entre les vignes. Les vins obtenus sur ces coteaux rocheux sont considérés comme vins fins. La verdure du vignoble va mourir au pied des hauteurs couvertes de taillis qui sont le commencement du désert parfumé des garrigues de l'Hérault ; le dernier village, au pied de hauteurs dépassant 250 mètres d'altitude, porte ce nom de Garrigues. Au delà ce ne sont plus que maigres bois, pentes et valats couverts d'herbes aromatiques pacagées par des troupeaux de brebis, dont le lait est traité pour la fabrication du fromage de Roquefort, dans une importante laiterie installée à Lunel.

Le Vidourle, en amont de Salinelles, accourt avec rapidité, tantôt resserré entre des collines revêtues de chênes, tantôt entre de petits plans

couverts de vignes et de vergers, au confluent des ruisseaux descendus des garrigues. Cette vallée est curieuse par le contraste extrême entre la sécheresse des plantes calcinées par le soleil et la fraîcheur de toutes les parties où l'on a pu amener des eaux. Si le Vidourle était utilisé comme il pourrait l'être à l'aide de barrages conservant l'eau des crues, il serait peu de pays plus riche dans toute la France que cette petite contrée appelée Salavès — du nom de la ville de Sauve — et dont le chef-lieu était le château de Mussemble.

Le cours du vert torrent est très sinueux; près de Vic-le-Fesq, un méandre fermé par un isthme étroit n'a pas moins de six kilomètres de développement. A chaque instant s'ouvre quelque vallée latérale, parcourue par le lit d'un torrent à sec la plus grande partie de l'année : Doulitre, Courme, Crieulon, Brestalou, dont les orages font des dévastateurs terribles apportant leurs flots furieux à ceux déjà effrayants des *vidourlades*. Ces torrents ont sillonné des garrigues semblables aux causses par leurs roches et leurs gouffres. Le Brestalou est passé près d'un de ces avens, le Pescantieu, ouvert non loin du village de Brouzet.

En amont de Quissac, le Vidourle est capté

pour l'irrigation d'une petite partie de la vallée. La prise d'eau est dans un beau site, en vue des Cévennes. Le bourg de Quissac qui borde le fleuve n'a guère d'intérêt, mais son pont en dos d'âne et les belles promenades dont les platanes se mirent dans l'eau transparente forment un aimable décor. Ce petit centre est assez commerçant, grâce à l'embranchement de chemin de fer qui s'en détache vers Anduze et Alais [1]. C'est le grand marché des moutons pour les garrigues et les causses ; au mois de septembre, une foire fameuse donne lieu à la vente de 90 000 à 100 000 de ces animaux. Il s'y fait des affaires actives en truffes récoltées dans les bois de chênes des garrigues.

Autour de Quissac, surtout en amont, sur les deux rives du Vidourle, le fond de la vallée est, au printemps, un long tapis de fleurs blanches : de beaux vergers de cerisiers couvrent les rives de la rivière. Ces arbres sont plantés dans de petits enclos voisins d'autres plantations où croissent des arbrisseaux d'un aspect assez singulier. Ce sont des tiges grises et lisses, d'où partent, au sommet, des branches en forme de fourche

1. Pour la région d'Anduze et d'Alais, voyez la 34e série du *Voyage en France*, chap. I à IV.

couvertes de feuilles allongées d'un vert tendre. Ces taillis si régulièrement tenus sont des micocouliers. L'arbre laissé à lui-même est de très grande taille, un des plus beaux du littoral méditerranéen, mais il est ici cultivé bas, en cépées, comme le châtaignier en d'autres contrées.

Le micocoulier, appelé *fanabrègue* au bord du Vidourle, est une culture industrielle, comme il l'est dans le Valespir [1] pour la préparation des manches de fouets. Au bord du Vidourle, il sert à la fabrication de fourches et d'*attelles* et doit être dirigé dans ce but par la disposition de ses branches ; on ne lui laisse que deux ou trois brins au sommet, en même temps qu'on s'efforce de donner le plus de régularité possible à la tige. Ces taillis s'étendent surtout sur les bords de la rivière, où le sol est frais, profond et riche, ce qui excite la végétation des souches et fait naître de nombreux brins. On les trouve jusqu'aux abords de Sauve, petite mais fort industrieuse ville assise sur la rive droite du Vidourle, dans un des sites les plus curieux de cette pittoresque vallée. De hautes collines calcaires montrent des strates inclinées, des roches superbes étrangement fissurées et dressées, des

1. 37e série du *Voyage en France*, chap. XX ; voir aussi la 39e série.

terrasses plantées d'oliviers grisâtres; les parties basses sont des enclos remplis de cerisiers et de micocouliers. Dans ce cadre, toute grise, avec de hautes maisons en amphithéâtre que surmontent les ruines d'un château, la petite ville domine son fleuve traversé par un vieux pont. Au cœur même de la cité, sous la roche, jaillit une fontaine abondante servant aux usages domestiques et faisant mouvoir des usines : c'est la fameuse fontaine de Sauve, longtemps considérée comme une pure naïade et dans laquelle les découvertes de Martel ont révélé la cause des épidémies qui ont fréquemment désolé la ville.

Cette source est issue des eaux tombées sur les garrigues et infiltrées par de nombreux gouffres ou avens dont quelques-uns sont très proches de la ville, sur le petit plateau couvert de vignes et de plantations de micocouliers. Il y a le *Frère,* la *Sœur,* le trou de l'Aven et, dans Sauve même, le trou de la Tour-du-Môle. Martel et Gaupillat, qui les ont explorés, ont découvert que ces abîmes où l'eau est profonde étaient pollués par les suintements des écuries, des eaux pluviales ayant délavé les rues et surtout par les détritus qu'on y jetait, jusqu'à des animaux morts et du lard pourri ! Tout cela faisait des avens, et plus particulièrement de celui de

Sauve, un véritable bouillon de culture. Ces constatations des explorateurs ont causé un vif émoi dans la ville, où l'on a été conduit à prendre des mesures contre la pollution.

La fontaine et le Vidourle sont la vie de la petite cité dont ils font mouvoir une grande partie des usines. Tout le monde travaille à Sauve, les productions y sont nombreuses et variées. La bonneterie, si importante à Nîmes, dans la haute vallée du Vidourle, vers Saint-Hippolyte et Ganges, puis autour du Vigan, possède de nombreux établissements dont la plupart travaillent à l'aide de machines à bras. On y fait des bas de coton et des bas de laine, des gilets de laine, des camisoles et des cache-corset, spécialités de la place. Une petite usine produit du coton cardé. La chaussure occupe aussi beaucoup de bras, une manufacture fabrique des souliers cousus à la main ou à la machine et surtout les pantoufles à destination de l'Algérie. Cent douzaines de ces articles à bon marché sortent chaque jour des ateliers ou sont produits par les ouvriers travaillant à domicile.

La céramique est encore une industrie de Sauve, plusieurs poteries font des vases communs, cruches à eau, vases de cuisine de grande dimension appelés gaudes ou cassoles.

Mais le travail du micocoulier est la partie la plus caractéristique de l'activité. Toutes les branches de *fanabrègues* coupées dans ce curieux petit pays du Salavès viennent à Sauve, sa capitale, pour y être manufacturées. J'ai pu étudier cette transformation dans l'usine de MM. Laget et Forestier où j'ai été accueilli fort cordialement. On peut y suivre toutes les phases de l'opération, depuis la culture elle-même, les cours de la fabrique étant plantées de souches de micocouliers énormes, d'où jaillissent les brins qui deviendront fourches ou attelles — c'est-à-dire la carcasse — des colliers pour les animaux de trait.

Les brins de micocouliers, tels qu'ils arrivent à l'usine, sont parfois tordus. Le premier soin est de leur donner une disposition plus régulière. Ayant été préalablement écorcés, ils sont mis à chauffer dans un four d'où ils sortent très malléables, pour être disposés sur un « arbre à plier » entre des dents de fer qui les dressent et où ils restent pendant tout le temps nécessaire à leur refroidissement. Ayant ainsi la forme pour le manche, il reste à disposer la fourche ; les tiges laissées par la taille sont au nombre de deux, de trois, parfois de quatre. Ce seront les dents ; elles sont ondulées et n'ont pas la forme courbée nécessaire ; on les met dans une sorte de moule

leur donnant à la fois la courbure et l'écartement désirés. Des bandes d'écorce enveloppent le manche et les dents, de façon à former des dessins entre-croisés. Ainsi préparée, la fourche est mise au four où elle reste toute la nuit; elle sèche, prend la forme voulue, se colore en brun dans les parties que les bandelettes d'écorce n'ont pas recouvertes. Quand on la retire, le matin, on trouve un objet léger, d'un maniement facile et d'une résistance au moins égale à celle des fourches d'acier. Pour livrer au commerce, il n'y a plus qu'à enlever les aspérités, égaliser et épointer les dents, puis mettre en paquets.

On emploie le même procédé pour le façonnage des manches de pelles, dont la forme si particulière est obtenue par le séjour dans un moule en fer après chauffage au four, de même pour les manches de faux. Quant aux attelles, elles sont assouplies par le passage dans un bain de vapeur surchauffée. Dans l'usine, on produit 50 paquets de 50 fourches ou 100 manches par jour. Or, ce n'est là qu'une partie de la fabrication, car les ateliers sont nombreux.

Par leur légèreté, ces articles ont pu résister à la concurrence des fourches d'acier dites américaines, d'un usage si général aujourd'hui; elles sont très recherchées dans tout le Midi et donnent

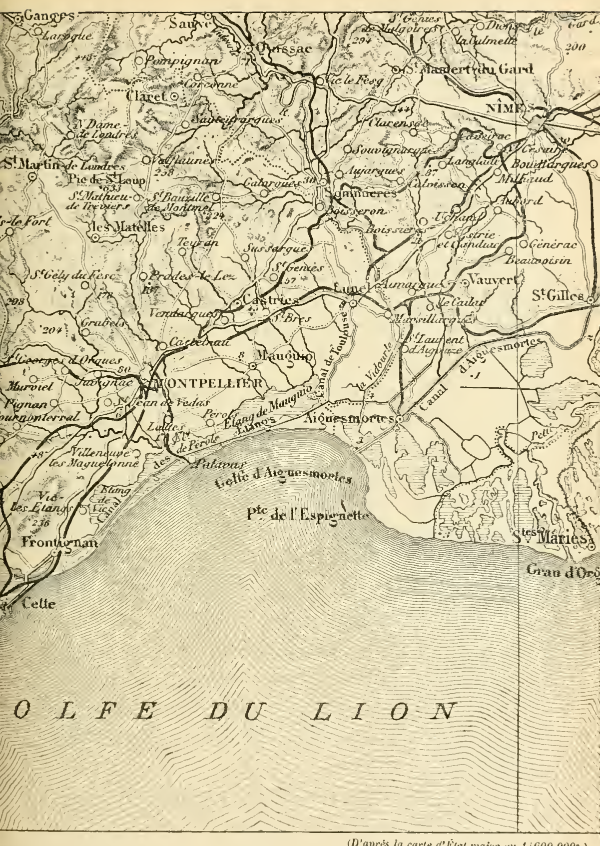
lieu à un important commerce d'exportation; l'Amérique elle-même s'approvisionne de ces outils, dus aux brins torturés d'un arbuste cévenol.

Le micocoulier est également employé à la fabrication des soufflets de forge. Par sa souplesse le bois se prête à merveille aux courbures nécessaires.

Les plantations de *fanabrègue* se montrent encore en amont de la ville, jusqu'aux approches de Saint-Hippolyte-du-Fort, où elles emplissent les petits enclos gagnés sur les clapiers où ne croissent naturellement que les genévriers, dont la taille est parfois celle de grands arbres. Ce paysage est fort curieux par ses roches blanchâtres, fissurées, disloquées, érodées, disposées en couches régulières revêtues de broussailles, et par les vergers de cerisiers, semblables à des oasis, qui enveloppent les blocs. En dépit des apparences, cette région est riche ; les fruits, à eux seuls, répandent l'aisance parmi bien des familles. Des taillis de chênes verts dont les tiges sont écorcées avant l'abattage, et qui prennent une coloration d'un rouge foncé, complètent l'aspect singulier de ces campagnes qui confinent au plateau misérable mais parfumé de Conqueyrac, véritable causse.



VERSANT MÉDITER



(D'après la carte d'État-major au 1/600 000e.)

N DES CÉVENNES

XIII

LES GARRIGUES DE MONTPELLIER

Apparition du pic de Saint-Loup, roi des Garrigues. — Banlieue montpelliéraine. — Saint-Gély-du-Fesc. — Le mont Bouras. — Les Matelles et leur source. — Dans les garrigues. — Les moutons. — Le pays de Londres. — Saint-Martin-de-Londres. — En remontant le Lamalou. — Le pic de Saint-Loup et son panorama.

Saint-Martin-de-Londres. Mai.

Sur les cartes, le pays qui s'étend au nord de Montpellier produit une impression singulière par l'aspect heurté de ses chaînes de hauteurs, l'encaissement extrême de ses torrents, gorges plus que vallées, cañons plus que gorges, ses grands bois, le peu d'étendue des terres de culture et la rareté des villages. Région extraordinairement confuse où l'on voit fort peu de tracés de routes, en dehors des deux grandes voies qui se dirigent de Montpellier vers Sauve et Ganges et de celle qui relie Aniane à Saint-Martin-de-Londres.

Si l'on contemple cette contrée du haut d'une colline avoisinant Montpellier ou simplement de

la promenade du Peyrou, elle se présente sous l'aspect de lignes grisâtres et successives de collines paraissant faire cortège à un mont élancé comme d'un jet, pyramide superbe qui est la caractéristique du paysage montpelliérain. Ce mont, nommé le pic de Saint-Loup, est le point culminant de tout ce système de hauteurs calcaires qui constituent les garrigues de l'Hérault, véritable désert broussailleux avec quelques parties de terre profonde où les villages se sont établis.

Même en cette saison, une exploration des garrigues serait pénible ; la chaleur est forte au milieu du jour à travers ces roches et ces maquis de chênes verts. J'ai voulu cependant les parcourir, entre Montpellier et Saint-Martin-de-Londres d'abord, entre les gorges de Saint-Guilhem, puis Saint-Martin et Ganges ensuite, sans chercher à faire connaissance bien complète avec tout ce labyrinthe de ravins et de défilés qui nécessiteraient de longues et fatigantes journées.

La route quitte Montpellier[1] au delà du Jardin des Plantes ; elle s'en va, d'une blancheur aveuglante, entre des villas peu à peu très clairsemées au milieu d'une banlieue verdoyante, ta-

1. Sur Montpellier, voyez le chapitre VIII de la 37e série du *Voyage en France*, consacrée au golfe du Lion.

pissée de vignes, plantée d'oliviers, offrant des bois de pins formant parcs autour de belles habitations bourgeoises. Cette campagne est un instant interrompue par les constructions neuves d'un asile d'aliénés, vaste comme une ville. Plus loin, au-dessus d'un bois de pins, émerge le château de Fontfrège, édifice d'un pseudo-style féodal dont les tours, les créneaux et le donjon rappellent les remparts d'Avignon ou la cité de Carcassonne.

Ce castel a pour horizon des collines arides couvertes de chênes kermès et de plantes odorantes avec des bouquets de pins montrant ce que pourrait devenir la garrigue si l'on procédait à son ensemencement en résineux. Vers l'est, Fontfrège a vue sur la vallée du Lez, où le flot pur de la rivière a fait naître un rideau d'arbres verts.

La vigne n'a pas conquis les coteaux, mais elle forme un beau tapis dans les vallonnements et sur les premières pentes, où la terre végétale s'est amassée. Il est de belles plantations aux deux côtés de la route bordée de platanes. Cela n'est pas continu toutefois, on traverse bien des terrains abandonnés, où la grande végétation est bornée au buis à odeur âcre et forte. Du sommet d'une côte on domine des plis amples,

très profonds, où la vigne et les cultures ont fort empiété sur le domaine des broussailles; vers le nord, le pic de Saint-Loup se montre sous l'aspect d'une chaîne régulière; vers l'ouest se dessinent les pentes du mont Bouras, revêtues de leur uniforme vêtement de chênes verts.

Des coteaux rocheux, du buis, de la lavande, une végétation terne mais parfumée, puis au fond d'une sorte de bassin rempli de cultures, oasis de la garrigue, le village de Saint-Gély-du-Fesc, façades grises et toits ardents, dominé par un vaste château moderne. Si la garrigue n'a pas été partout dépouillée de ses broussailles d'yeuses, la vigne occupe de vastes espaces sans cesse accrus ; peu à peu sont conquis les coteaux qui séparent Saint-Gèly du pli où le Lez naît d'une source abondante et superbe, en partie captée pour la ville de Montpellier. Le mûrier, rare autour de la grande ville voisine, est ici cultivé. Les branches dépouillées de leurs feuilles montrent que l'on entre de nouveau dans le pays séricicole.

La route monte en pente douce au flanc du mont Bouras, entre des garrigues creusées de ravins, çà et là s'étale quelque métairie entourée de pampres et de mûriers. Un de ces plis, né au pied d'un mamelon que couronne la tour ruinée

de Roucayrol a de la fraîcheur, un ruisseau y naît, les cultures sont étendues et belles. La contrée s'humanise à ces abords de la source du Lez, aussi les villages sont-ils assez nombreux autour du petit bourg des Matelles, chef-lieu du canton. L'un d'eux, Saint-Mathieu-de-Tréviers, est assis à l'entrée d'une sorte de défilé ouvert au pied du pic de Saint-Loup.

A l'écart, se dresse la haute église de Notre-Dame-des-Champs, sous laquelle s'abritent les constructions d'un orphelinat. L'établissement est proche des Matelles qui occupent une sorte de conque où sourd la belle fontaine de Liron ; après les grandes pluies, les eaux se brisent en cascade entre des rochers. Cette petite rivière jaillissant du sol pour aller rejoindre la source du Lez, et les affluents descendus du massif de Saint-Loup gardant tous quelque onde pendant l'été, expliquent l'existence de villages et de cultures au cœur des garrigues.

Les Matelles, c'est un groupe de maisons très serré, comme si l'on avait craint de trop prélever d'espace sur ce bassin favorable aux cultures, mais bien exigu entre les roches et les broussailles. Des oliviers, des vignes, quelques champs remplissent le val et se poursuivent au long du Liron. Tout autour, les garrigues sem-

blent plus sèches et dénudées encore ; il serait difficile de décrire l'âpreté des ravins sinueux qui les découpent jusqu'à la base du pic de Saint-Loup.

Cet aspect désertique est le fait de l'homme. Celui-ci a détruit comme à plaisir les futaies de chênes verts qui recouvraient les rochers et n'a pas tenté de les remplacer par des plantations. Cependant l'olivier croît très bien dans les garrigues, si l'on avait déployé ici le quart du labeur que les Cévenols des monts granitiques ont accompli, il y aurait des terrasses opulentes. Après l'entrée de la grotte de Coucolière, un bosquet de chênes verts échappés au bûcheron, à l'écorceur et à la dent des moutons montre par la vigueur des troncs et des branches que l'on pourrait transformer en forêt ce pays brûlé, simplement en laissant croître les arbustes soumis à tant de causes de destruction.

Tout est sacrifié au mouton. Les seules améliorations réalisées l'ont été pour lui : afin de l'abreuver, on a creusé de grandes mares aux parois maçonnées, où les eaux de pluie s'accumulent. Ces réservoirs sont parfois d'une profondeur très grande ; on y descend par une chaussée empierrée permettant d'aller puiser pour remplir des bacs de bois ou de pierre disposés autour

du bassin et dans lesquels viendront boire les brebis.

La route de Ganges court en pleine solitude ; sauf les mares régulièrement espacées et une maison cantonnière, rien ne distrait l'attention attirée par la longue muraille du pic de Saint-Loup, assez proche maintenant pour que l'on distingue le triste manteau de broussailles masquant mal la roche grise. La montagne si bleue et fière vue du littoral et des plaines lointaines est fort vulgaire ainsi aperçue de près et sous cette face. Au sommet, entre deux mamelons, très blanche apparaît la chapelle.

La route pénètre dans une partie de bois moins dévastée, des chênes taillis, yeuses ou rouvres, croissent assez drus, séparés par des blocs de calcaire blanc, étrangement disposés en amas ou en lignes rappelant les amoncellements de grès de Fontainebleau. La chaussée est bordée d'ailantes dont les drageons gagnent peu à peu l'intérieur de la garrigue, semblant indiquer aux forestiers que cette essence se plairait sur ce sol desséché. Il est vrai que le bois d'ailante est de médiocre valeur et que les résultats escomptés par l'éducation du bombyx à soie vivant au Japon sur ses feuilles n'a pas donné en France les résultats espérés, mais la rapidité

de la croissance, le peu d'exigence et la rusticité du « vernis du Japon » permettraient de couvrir bien des terrains nus.

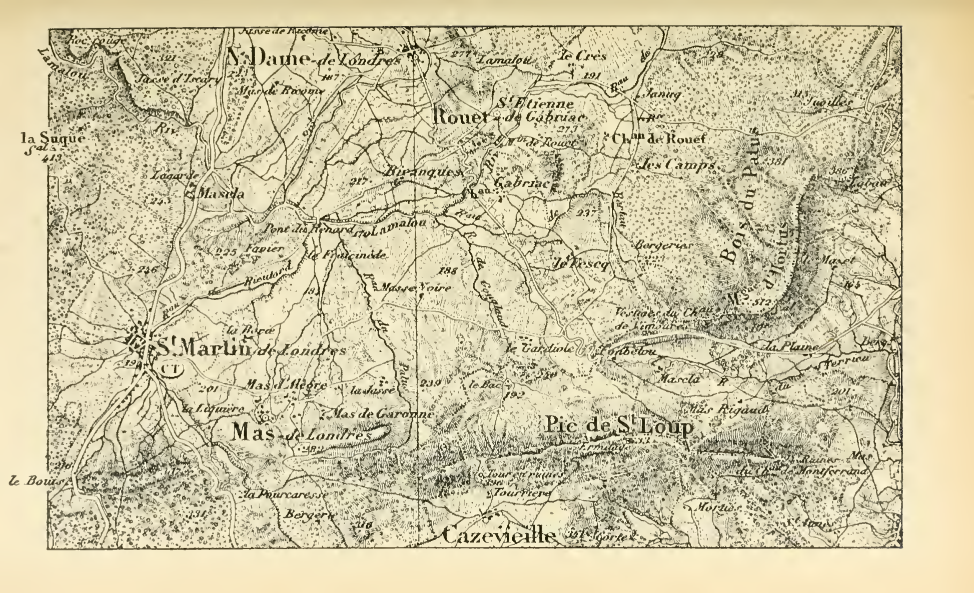
Sur cette route, les ponts et chaussées ont essayé d'autres essences pour leur plantation d'alignement, une double rangée de micocouliers offre son ombre dans la traversée d'une zone de roches blanches disloquées, où les chênes sont rares et que parfument les senteurs puissantes du thym et des autres plantes odoriférantes des garrigues. Là, près de la métairie de la Pourcaresse, le pic de Saint-Loup reprend sa forme aiguë ; on voit le chaînon de profil, tel un obélisque titanique et fier.

La montagne domine un bassin cultivé entrecoupé de landes pierreuses au fond duquel se forme et coule le torrent de Lamalou ; il y a là un bourg et trois villages : Saint-Martin-de-Londres, Mas-de-Londres, Notre-Dame-de-Londres, Le Rouet-de-Gabriac. Ce nom de Londres fréquemment répété dit assez que ce petit pays forme une région distincte, les géologues le désignent comme le *causse de Londres*. En dehors des abords des villages où l'on fait quelque culture, c'est une des parties les plus sèches et les plus curieuses des garrigues ; dans ses roches se creuse le fameux ravin des Arcs.

Les petits monts qui s'étendent vers l'ouest sont parcourus, sciés, pourrait-on dire, par l'Hérault dont le cañon splendide est malaisé à parcourir. D'une aridité extrême, ils présentent à peine quelques taches de broussailles.

La route laissant à gauche Mas-de-Londres, l'ancienne *Lundræ* qui a donné son nom à la contrée, descend entre des mûriers, puis sous de beaux platanes, formant avenue, et aboutit dans le quartier bas de Saint-Martin, carrefour ombragé par trois grands platanes dont l'un est énorme. A l'abri de cet épais feuillage, une fontaine jaillit d'un édicule alimentant un abreuvoir. Une terrasse portée par deux rangées de gradins entoure le platane géant. La place, encadrée de cafés, de remises, de vieilles maisons, d'une ancienne tour crénelée servant d'horloge, constitue un coin pittoresque, délicieux de fraîcheur.

Le Saint-Martin primitif s'étage au-dessus, bourg antique aux rues étroites et montueuses, ayant pour noyau une curieuse église romane dont le clocher menaçant ruine a été récemment abattu. L'édifice est entouré de constructions en partie soutenues par des arcades ; un de ces antiques logis possède une porte charmante. Ce coin vieillot, délicieux de tranquillité et de grâce



N. Dame de Londres
Lamalou
Le Cres
St Etienne de Gabriac
Rouet
Chau de Rouet
Les Camps
Bois du Patus
Gabriac
Biranques
la Suque
Lagarde
Masida
Pont du Renard
Favier
le Fraicinède
Masse Voire
le Gardiole
la Plaine
Masela
Mas Rigaud
St Martin de Londres
Mas d'Alègre
la Jasse
Mas de Garonne
Mas de Londres
Pic de St Loup
la Pourcaresse
Tourrière
Cazevieille
le Bouis

archaïque, fut ceint d'une muraille continue, on y pénètre encore par une porte ogivale ouverte à la base d'une tour. Au-dessous s'était construit une sorte de faubourg dont les maisons conservent des traces de l'art gothique et de la Renaissance.

Saint-Martin, bien que ne possédant pas 900 habitants dans sa commune — et 750 à peine dans le bourg, — est le centre le plus considérable de toute la région des garrigues étendue sur les cantons de Claret, des Matelles, de Saint-Martin-de-Londres et d'Aniane, dont elle occupe le cœur. C'est le rendez-vous commercial pour les villages du pays de Londres, mais l'activité y est faible. L'industrie, comme dans toutes les garrigues, est surtout représentée par la distillation des plantes aromatiques : romarin, thym et lavande.

Le ruisseau de Rieutord, né de la fontaine de Saint-Martin, parcourt un petit val où ses eaux ont permis de créer des prairies ; il coule sous un rideau de saules jusqu'au Lamalou, torrent né sur le revers nord de l'Hortus et du pic de Saint-Loup, dans les bois ravinés où passe la limite entre les départements de l'Hérault et du Gard.

Des environs de Saint-Martin, le pic de Saint-

Loup se présente sous un aspect terrible. Ce n'est plus la fière aiguille admirée du littoral, ni le chaînon tapissé de broussailles que l'on voyait des Matelles, c'est une gigantesque falaise se dressant à pic au-dessus de pentes maigrement revêtues de taillis et faisant face à la chaîne des grandes Cévennes.

Sur ce versant, le pic est inabordable, l'ascension a lieu par l'autre face, du côté regardant la Méditerranée, en traversant le village de Cazevieille, bâti sur un petit plateau du causse. J'aurais voulu gravir la montagne, mais la chaleur est forte et les horizons manquent de netteté, des vapeurs grisâtres estompent les lignes de ce paysage, d'ordinaire si nettes. Je renonce donc à « faire » le Saint-Loup, comme disent les alpinistes, à monter par le chemin de la Dévotion que suivent les habitants du pays de Londres le jour de la fête de saint Joseph pour aller faire leurs prières à l'ermitage et contempler un des plus grands paysages de la France entière. Par les beaux temps, on découvre de là-haut tout le rivage méditerranéen, depuis les Alpes Maritimes jusqu'au Canigou et même aux monts de Catalogne. Les garrigues, aplanies en apparence, déroulent leur nappe de broussailles

ternes ; plus loin, jusqu'à la mer, c'est la verdure du vignoble enchâssant les villages, les bourgs, les villes, les coteaux revêtus d'oliviers.

La montagne est un observatoire trop superbe, elle offre de trop grandes facilités de défense pour ne pas avoir été occupée de bonne heure par des ouvrages de fortification. Au-dessus de Cazevieille se dresse une ancienne tour ; à la pointe orientale, dominant Saint-Mathieu-de-Tréviers, le château de Montferrand offre encore de beaux débris, d'un grand effet dans le paysage.

Par son isolement, le pic de Saint-Loup paraît bien plus élevé qu'il ne l'est réellement, sa cime atteint seulement 633 mètres au-dessus de la mer, mais cela représente 400 mètres au-dessus de la base. Aussi la montagne produit-elle une forte impression, surtout lorsqu'on la voit de profil sous son aspect de pic ou de corne aiguë. Elle écrase sa voisine, la montagne d'Hortus, cependant haute et escarpée, dominant de ses 512 mètres le bassin de Valflaunès et les plateaux boisés de chênes verts qui se rattachent au causse de Pompignan.

Le pic de Saint-Loup est le roi incontesté des garrigues ; cette contrée sèche, si triste quand on la parcourt, d'une beauté classique et sereine lorsqu'on contemple de loin ses coteaux et ses

rochers aux lignes si nettes sur l'implacable azur du ciel, doit de la majesté à cette masse rocheuse surgie dans une des convulsions géologiques dont cette partie du Languedoc fut le théâtre et que des traces de volcans aux bords du Lez et de l'Hérault affirment encore. Par sa hardiesse, il est d'un effet plus grand que celui du Ventoux au-dessus des plaines du Comtat, du Bas-Dauphiné et de la Provence. Si la température torride de la région des garrigues n'était un obstacle à l'ascension, ce belvédère serait autrement fréquenté et autrement fameux. Mais, en dehors des belles journées d'hiver et d'automne, la montée et même la descente du chemin de la Dévotion doivent donner quelque idée du purgatoire. Ce sentier de chèvres entre les broussailles de chênes verts est exposé en plein aux rayons du midi. J'ai éprouvé trop souvent déjà l'ardeur de ce soleil dans les garrigues, pour tenter une telle escalade à la fin de mai.

XIV

LES GORGES DE L'HÉRAULT

En longeant les garrigues. — Murviel. — La vallée du Coulazou. — Aniane et son abbaye. — L'Hérault au pont du Diable. La source de la Clamouse. — La gorge du Verdus. — Saint-Guilhem-le-Désert. — Le soir dans les garrigues. — Le ravin des Arcs. — La grande Draille. — Descente vers l'Hérault. — Saint-Bauzille-de-Putois.

Ganges. Mai.

Je suis revenu de Saint-Martin-de-Londres à Montpellier et de la ville à Saint-Martin encore, mais en remontant l'Hérault vers les gorges de Saint-Guilhem. L'excursion est facilitée jusqu'à Aniane par le chemin de fer de Cessenon, tracé à travers une zone monotone de vignes, devant un peu de caractère à la silhouette lointaine du pic de Saint-Loup. Peu d'arbres, même d'oliviers, une terre rouge sur laquelle tranchent vigoureusement les ceps chargés de raisins. Les environs de Saint-Georges sont réputés par la qualité de leurs vins. Au loin, Pignan semble une cité forte et puissante par ses hautes tours. En avant, à l'écart, l'église isolée de Vignagoul

imite elle-même quelque forteresse féodale. C'est tout un coin précieux pour les archéologues que ces premières pentes des garrigues de l'Hérault. Sur un monticule apte à la défense, on trouve les remparts bien visibles encore d'un oppidum gaulois sous lequel les Romains élevèrent leur cité d'Altimurium. Les murs de ce camp ont plus de 3 mètres d'épaisseur et sont faits de blocs sans ciment. Lorsque Charles-Martel poursuivit les Sarrasins, il les trouva installés dans Altimurium. Il prit et détruisit la ville ; sur ce site s'éleva Murviel. La dévastation n'a respecté qu'une fontaine romaine, à l'une des entrées du village. Celui-ci renferme à peine 500 âmes, mais son passé historique lui a valu de donner son nom à la partie des garrigues qui forme massif entre Gignac et Montpellier.

Ces garrigues de Murviel sont assez laides. La nudité est à peine rompue çà et là par des amandiers et des noyers. De grands espaces sont parfumés de lavande ; les parties où la terre s'est amassée ont été conquises par la vigne ; le chêne vert forme de hauts fourrés exploités pour l'écorce.

La vallée du Coulazou ou Coulazon ouvre passage dans ces coteaux rocheux qui se dres-

sent en petites falaises, près du village de Saint-Paul. Ces roches fissurées absorbent les eaux comme celles des causses ; à l'issue du Coulazou sur Cournonterral, un aven rappelle des phénomènes semblables, si fréquents plus au nord.

Sur des pentes revêtues de vignes se montre en amphithéâtre le village de Montarnaud, tout gris, dominé par un château sombre flanqué de tours ; le gris paraît la teinte dominante du paysage, les collines elles-mêmes sont de cette couleur neutre ; de formes affaissées, elles font couloir à une vallée ayant le pic de Saint-Loup pour perspective.

Au long du Coulazou, les hameaux semblent calcinés par le soleil. Le ruisseau, cependant clair et preste, est alimenté par de belles sources et par les filets issus de petits lacs ou plutôt de mares vives enchâssées dans la garrigue. Autour de la Boissière sont des taillis de chênes verts ; des oliviers souffreteux couvrent les coteaux. Le pays paraît se faire plus aride, on suit une gorge blanche et désolée et soudain, au pied de collines d'une extraordinaire nudité, apparaît la plaine de l'Hérault, très verte et fraîche grâce aux irrigations, à la vigne, à de belles et vigoureuses olivettes.

Dans ce cadre s'étend la petite ville d'Aniane,

gracieuse ainsi vue de loin ; mais il ne faut pas aller voir de trop près. S'il y a de belles avenues de platanes, l'intérieur est composé de ruelles boueuses, leur extrême étroitesse et leurs portes à plein cintre donnent seules un peu d'originalité. La chaleur est lourde aujourd'hui, comme à l'approche d'un orage, aussi toute la population est-elle dehors, cherchant un peu de brise, l'intérieur des maisons étant une étuve ; les enfants sont assis sur le sol, entre les tas d'ordure.

Jusqu'à la Révolution ce maussade séjour eut un peu de splendeur religieuse par son abbaye bénédictine, une des plus célèbres de France ; on y compta jusqu'à 300 moines. Elle avait été élevée près d'une grande source dont les eaux alimentent encore la ville. L'antique moutier venait d'être reconstruit quand la Révolution fit disperser les bénédictins, déjà bien réduits en nombre. Depuis lors, les bâtiments avaient servi de maison centrale ; celle-ci a été transférée à Thouars et ses locaux sont aujourd'hui occupés par une colonie pénitentiaire de jeunes gens. L'église, devenue paroissiale, est un édifice de style jésuite, d'un goût assez sobre.

Les environs de la petite ville sont très frais à la hauteur où peuvent atteindre les eaux dérivées de l'Hérault ; des cultures et des vignes s'é-

tendent de là jusqu'au bord du fleuve. Au-dessus de cette zone verdoyante sont des oliviers produisant des fruits transformés dans les confiseries d'olives. Plus haut, les garrigues se montrent, pauvrement revêtues de plantes aromatiques qui alimentent plusieurs distilleries d'essence. La production de l'huile d'olive, la transformation des lies et des tartres en crème de tartre, sont encore des industries locales. Elles se retrouvent dans toutes les communes du canton.

Aniane est le point de départ pour la visite des gorges inférieures de l'Hérault. La route, qui conduit à ces paysages sévères mais grandioses, s'en va entre les vignobles et les olivettes, bordée de grenadiers sauvages aux belles fleurs d'un rouge si vif. Cet arbre semble indigène ici, tant il abonde au long des chemins.

Sur la rive droite du fleuve, le village de Saint-Jean-de-Fos garde l'entrée du défilé. L'Hérault débouche entre les hautes parois rocheuses, au fond d'un lit profond creusé dans les calcaires. Un pont antique et hardi, dit du Diable, le franchit, non loin d'un aqueduc fait d'une arche qui porte dans les campagnes de Saint-Jean une partie des eaux prises au torrent. A ce débouché dans la plaine, celui-ci est vert et immo-



St Guilhem-le-Desert
285
343
Luc de la Verrerie
Montealmes Rnes
Lavène
268
270
Mare Montagné
Mn de la Tour
Mare des Ramassèdes
les Plaux
Font-Caude
370
288
416
Eglise St Sylvestre
Pont St Guilhem
Mas de Lequet
Masures
Mas Laval
144
Girard
Mn de Vissec
63
St Jean-de-Fos
Vigie
Lonjon
Font des Horts
94
l'Escarotte
Mas Pons
La Cour
Bergerie
125
Fabre
Albe
66
137
la Mejeanne
Mn de l'Hérault
66
Jullien
Vernière
ANIANE
CT
Combacal
l'Hérault
93
la Grange
133
163
Mas d'Arnaud
Mas de Jean Pau
Mas Daumas
97
Poujol
Balsan
Source
Bac Lapierre
Bedos
Azemar
Grenier
St Martin
Four à chaux
186
62
Route
GIGNAC (CT)

bile. En amont, le lit foré dans la roche polie et striée a parfois 1 mètre de largeur à peine. Les collines riveraines sont de roc nu et lisse, il n'y a de végétation que sur les éboulis ou les parties désagrégées.

Sur des tables de concrétions calcaires, sourdent des fontaines. L'une d'elles est de température élevée, on la nomme « la Font Caude ». Ses eaux incrustantes ont construit un large rebord s'avançant sur l'abîme d'où elles tombent en nappes. Dans les creux, de merveilleuses fougères tapissent les parois.

En amont de ce cañon, dans les roches qui encombrent le lit de l'Hérault, sont d'étranges moulins construits en blocs énormes, en forme de voûte, capables de résister aux crues les plus formidables. Ces trois minuscules usines semblent des tombeaux remontant à une civilisation très ancienne. Plus haut, des moulins semblables sont dominés par une sorte de donjon carré appelé « le Moulin de la Tour ».

Sauf en bordure de la route où deux ou trois étages de terrasses portent de maigres oliviers et quelques rangées de vignes, on ne trouve pas de cultures jusqu'à Saint-Guilhem.

En hiver et pendant les pluies du printemps, le défilé offre un superbe spectacle par l'abon-

dance de ses fontaines, surtout la grande source de la Clamouse, près du pont du Diable. Alors, me dit-on, l'eau s'élance partout en jets et en cascades ; elle emplit la gorge de murmures. En ce moment, la Clamouse n'est qu'un bassin au fond duquel bouillonne une eau d'un beau vert transparent, assez abondante encore pour faire mouvoir la machinerie d'une de ces fabriques de *verdet* — vert-de-gris ou acétate de cuivre — si nombreuses dans l'Hérault et donner le mouvement à une turbine qui élève les eaux de force motrice pour Saint-Jean-de-Fos.

Le plus grand paysage de la vallée est Saint-Guilhem-le-Désert. Il doit sa beauté à l'œuvre de l'homme, dont les édifices ont accru le caractère étrange et saisissant de cet abîme où le Verdus vient atteindre l'Hérault en débouchant d'un ravin de pierre d'une inexprimable nudité. Le village s'est construit autour d'une abbaye créée par Guillaume, duc d'Aquitaine, canonisé sous le nom de saint Guilhem. L'église du monastère, encore debout, est un des beaux édifices romano-byzantins du Midi. Les habitations du village sont pour la plupart contemporaines de l'abbaye ; il semble que la bourgade romane se soit endormie jadis et se réveille aujourd'hui. Des ruines de tours, de remparts et

de châteaux accroissent le grand caractère de ce site au delà duquel on ne peut remonter longtemps l'Hérault. Et cependant ces gorges sont parmi les plus étranges des Cévennes, elles mériteraient d'être accessibles autrement que par les rares chemins qui les franchissent pour faire communiquer la montagne de la Séranne avec les garrigues du canton de Saint-Martin-de-Londres. Au point de vue botanique, la région est curieuse par la présence du pin laricio de Salzmann, essence très vieille qui a disparu presque partout en France, sauf aux environs d'Alais, près de Gagnières, où je l'ai signalée[1], et vers Prades dans les Pyrénées-Orientales.

Saint-Guilhem est pour ainsi dire perdu dans ses rochers, bien que les progrès de la vicinalité lui aient valu une route curieuse remontant un instant l'Hérault pour s'élever sur les garrigues du Causse-de-la-Selle, commune dont le nom dit assez le caractère et qui vit surtout par le commerce des bois. Mais la cluse du Verdus est encore privée de chemin carrossable ; son extrémité mérite bien ce titre de Bout du Monde porté par une fontaine. Pour sèche que soit la garrigue, elle n'est pas trop marâtre et vaut à

1. 34e série du *Voyage en France,* chap. XI.

Saint-Guilhem quelques industries, ses bois sont transformés en attelles pour les colliers de chevaux, les oliviers sont assez nombreux pour alimenter la confiserie de leurs fruits ; enfin les plantes parfumées qui abondent sur les rochers sont utilisées pour la préparation des essences.

Saint-Guilhem est un des points du Languedoc qui attirent le plus de visiteurs ; il en recevrait bien davantage si la température souvent suffocante des garrigues n'était un obstacle aux visites pendant l'été. La course sur ces pentes pierreuses est vraiment pénible en cette saison ; j'aurais cependant entrepris la traversée, de ce point des garrigues jusqu'au pays de Londres, si je pouvais supposer des sites capables de payer la fatigue ressentie. Les gorges de l'Hérault sont inabordables, le chemin par le causse de la Selle se tient fort loin du torrent ; quant au ravin des Arcs, Martel qui le signala comme une curiosité de premier ordre ne put le parcourir que grâce à son tempérament d'amphibie, en se mettant souvent à la nage dans les « gours ».

Je suis donc prosaïquement revenu à Aniane pour me faire conduire en voiture à Saint-Martin-de-Londres. Après la grande chaleur de la

journée, cette course à travers les garrigues est exquise. Toutes les plantes à parfum semblent vider leurs cassolettes. La forêt de chênes verts et de pins laricios, domaine des charbonniers et des écorceurs, est d'un calme infini. Du haut des côtes on voit des chaînons lointains, Sérane ou Saint-Loup, s'estomper d'un noir violacé sur le ciel dont le bleu s'est assombri. Peu d'habitations sur la route ; deux villages seulement : Puéchabon où de nombreux alambics distillent les essences et Viols-en-Laval, minuscule chef-lieu d'une vaste commune : 40 habitants sont répartis sur 1 600 hectares.

Au point du jour j'ai quitté Saint-Martin pour gagner à pied Saint-Bauzille-de-Putois que des omnibus relient à la gare de Ganges. A peine sorti du bourg on retrouve les broussailles des garrigues, un instant interrompues par le cours du Lamalou. La rivière descend par une succession de rapides et de gours d'un bleu laiteux, passe sous la grande arche portant la route et pénètre dans le ravin pierreux qu'elle a si étrangement modelé, polissant les parois, creusant en arcs les rochers qui donnent leur nom au site. Si étroite que soit l'ouverture du Lamalou dans le massif rongé du nord au sud par l'Hé-

rault, elle permet cependant d'apercevoir les crêtes dénudées de la Sérane.

Du défilé des Arcs on ne découvre que les falaises supérieures entaillées dans les roches d'un gris sale.

L'abîme est bientôt hors de vue, la route s'élève maintenant en pente douce sur une lande à travers laquelle une large piste est jalonnée par de grandes pierres ou des amas de cailloux blanchis au lait de chaux. C'est le passage obligé des troupeaux de moutons qui montent au printemps vers les pâturages de l'Aigoual, de la Margeride et de l'Aubrac, la grande draye ou draille que j'ai si souvent rencontrée et signalée en Gévaudan ou en Auvergne [1]. Par cette voie les brebis ne se fatiguent pas aux aspérités du grand chemin, ne désagrègent pas la chaussée et trouvent un peu de pâture sur la piste qui leur est réservée. Ces pierres blanches donnent un caractère mystérieux à la garrigue.

Déjà des troupeaux ont suivi la draille, ils sont maintenant sur les hauts sommets dégagés de neige où l'herbe abonde, ils ne reviendront plus qu'avec les premiers frimas. Alors cette

---

1. Voyez 32e série du *Voyage en France,* chapitre X, 34e série, chapitre XV, et, dans le présent volume, chapitre VIII.

contrée maintenant solitaire reprendra l'existence pastorale.

Le mouton semble avoir été cantonné dans ce coin des garrigues ; non seulement le chemin de la transhumance lui est nettement imposé, mais encore on a tenu les troupeaux à l'écart de quelques bois. A la ferme de la Boissière, audessus d'un pli descendant à Notre-Dame-de-Londres, des taillis de chênes verts mis en deffends sont hauts et touffus, très beaux maintenant par leurs jeunes pousses d'un vert velouté infiniment doux, leurs chatons innombrables pendant avec grâce et leurs fleurs d'un jaune grisâtre.

La route entretenue avec soin est superbe, une des plus *roulantes* de France, établie avec goût ; les talus offrent une végétation inattendue disposée pour la protection des voyageurs et le plaisir des yeux. Ici s'aligne une bordure de lilas ; plus loin un contour a des haies de grenadiers, ailleurs l'épine du Christ croît sur les remblais.

Dans une chênaie, un campement d'écorceurs est établi sous les yeuses dont les troncs, à vif, sont d'un rouge sanglant. Quand l'écorce a été enlevée, mise en bottes et empilée on coupe les baliveaux ainsi torturés et c'est alors le tour du charbonnier ; il détaille les branches et les en-

tasse pour être transformées en charbon, combustible indispensable à la vie domestique sur tout le littoral.

Un col sur lequel s'élève une maison cantonnière donne accès sur le versant de l'Hérault. De là on découvre la croupe puissante de la Sérane et les monts plus hauts et sombres de l'Espérou et du Saint-Guiral. Sur les flancs de la Sérane une pointe rocheuse est couronnée par une statue de la Madone, au-dessous apparaissent le couvent et l'église de Notre-Dame-du-Suc, pèlerinage très fréquenté.

Par des *valats* pierreux où paissent encore des brebis, puis entre des rochers couverts de yeuses, la route descend à Saint-Bauzille-de-Putois; le bassin de ce village apparaît par l'issue d'un dernier défilé. Voici de belles campagnes couvertes de mûriers et de vignes, les piles d'un pont suspendu révélant l'Hérault invisible. Au bout d'une avenue de platanes est Saint-Bauzille, bourg vivant dont les hautes maisons grises à grand contrevent ont une allure citadine. La population est considérable pour les garrigues[1]. Saint-Bauzille est une dépendance industrielle de Ganges pour l'industrie; ses deux filatures

1 1 756 habitants dont 1 429 agglomérés.

de soie sont parmi les plus considérables des Cévennes, on y file, année moyenne, dix millions de kilogrammes. La production de la chaux et des ciments, celle des essences, la ganterie occupent également beaucoup de bras.

Maintenant adieu aux garrigues. Une invraisemblable patache me conduit à Ganges où je trouverai le chemin de fer. Pour revenir à Montpellier c'est un long détour, mais le trajet se fait plus vite et plus commodément surtout que par la diligence de Saint-Martin.

XV

LA LERGUE ET LE SALAGOU.

Fabrication du vert-de-gris. — La confiserie des olives. — Gignac et ses industries. — La Lergue. — Lodève. — En vue de l'Escandorgue. — Au pied du Larzac. — L'industrie de Lodève. — Le culte de saint Fulcran. — Clermont-l'Hérault. — Le potier poète.

Clermont-l'Hérault. Juin.

A l'issue des gorges de l'Hérault, Saint-Jean-de-Fos est une sorte de petite ville bien groupée et fort industrieuse, comme la plupart des bourgs dans l'arrondissement de Lodève. Le sol n'est pas aussi exclusivement consacré à la vigne que dans la plaine, les récoltes sont variées, leur mise en œuvre ou leur transformation ont amené la création de petites usines ou d'ateliers. Saint-Jean, dans ce groupe d'activité, a pour sa part l'exploitation d'un banc d'argile et la préparation du verdet. On fabrique en quantité des articles céramiques communs : poterie, tuyaux de drainage, briques vernissées.

Quant au verdet, c'est une des productions les plus importantes de la contrée ; il est connu

dans le commerce sous le nom d'acétate de cuivre ou de vert de Montpellier ; on le nomme vulgairement vert-de-gris, ce n'est en effet que le produit de l'oxydation du cuivre. Il ne faut pas chercher ici les grandes usines de produits chimiques que l'on pourrait croire installées pour fabriquer une telle matière, on met simplement à profit la réaction obtenue par le contact de vieux marcs de raisin et de lames de cuivre. Des procédés scientifiques plus rapides permettent d'obtenir le verdet à des prix de revient plus faibles, mais les petites installations des environs de Gignac n'en persistent pas moins à en livrer au commerce. Il est assez malaisé de connaître la quantité manufacturée ; on l'évaluait, il y a trente ans, à 40 000 kilogrammes. Quelques industriels ont complété leur installation par la fabrication du sulfate de cuivre, dont l'emploi est si considérable pour le traitement des maladies cryptogamiques de la vigne.

La préparation est simple. On empile des lames de cuivre avec des couches successives de marc. Ces tas restent à l'air, l'alcool qui demeure dans le marc s'oxyde et se transforme en acide acétique, le cuivre s'oxyde également et se combine avec l'acide. Peu à peu les lames se recouvrent d'une croûte bleuâtre de vert-de-gris. On la

détache par un raclage des plaques. La poudre obtenue est pétrie avec du vinaigre pour former une pâte à laquelle on donne la forme de pains. C'est ainsi que le verdet est livré au commerce pour être vendu aux peintres et aux teinturiers.

Le centre principal de cette curieuse industrie, fort répandue, est un village des environs de Saint-Jean, Montpeyroux, assis au milieu de belles plantations d'oliviers, au pied des garrigues, près de l'abîme du Drac d'où s'élance parfois un énorme torrent, provenant sans doute des grandes pluies tombées sur l'immense causse du Larzac[1]. Montpeyroux compte près de vingt de ces petites fabriques.

Une autre production de la contrée est celle des savons noirs ou savons mous.

Dans les parties basses du pays, sur les deux rives de l'Hérault, on trouve un beau vignoble, plus haut les coteaux sont couverts d'oliviers qui produisent la variété d'olives rondes connue sous le nom de verdale. Montpeyroux est un des centres pour la récolte et la confiserie de ce fruit, mais les plus grands ateliers de préparation sont à Gignac, petite ville située non loin de l'Hérault, à l'extrémité des garrigues de Murviel.

---

1. Sur le Larzac, voyez la 35e série du *Voyage en France*, chapitres VII et VIII, et, dans le présent volume, le chapitre X.

Ce centre est entouré de campagnes remarquablement fertiles, dont la richesse est fort accrue par les irrigations dues à l'Hérault. C'est une des parties les plus opulentes de ce département. Gignac ressemble à la plupart de ses voisines, son aspect extérieur est plus agréable que celui de ses rues étroites. L'église est intéressante ; une haute tour à campanile et, en arrière, sur un mamelon, la chapelle Notre-Dame-de-Grâce, qui aurait été un temple de Vesta, donnent du caractère au site.

Gignac fabrique du verdet et distille des plantes aromatiques ; elle traite aussi les lies et les tartres pour les transformer en crème de tartre, mais sa principale industrie est la confiserie d'olives [1]. Ses garrigues, ses collines pierreuses, même des terrains où la vigne pourrait prospérer restent consacrés à l'olivier. Le fruit destiné à être utilisé comme condiment étant d'un excellent revenu, l'arbre de Minerve, comme on disait autrefois, n'a pas aussi complètement cédé le terrain au moment où la fièvre de la vigne a sévi sur le Midi, comme la fièvre des phosphates

---

1. Sur la confiserie de l'olive, voyez la 37e série du *Voyage en France*, chapitre III ; sur la confiserie des câpres, la 13e série, chapitre V ; sur la fièvre des phosphates, la 19e série, chapitre V.



(Échelle au 1/600 000e).

sévissait sur la Picardie. C'est que l'olivier, bien conduit, peut donner de 500 à 1 000 fr. de revenu à l'hectare. D'après une notice de MM. Degrully et Viala, professeurs à l'école de Montpellier, le prix des terres complantées en oliviers atteindrait de 5 000 à 6 000 fr. l'hectare.

Le canton de Gignac, qui s'étend sur les deux rives de l'Hérault, est un des plus grands producteurs d'olives du Languedoc. Depuis quelques années, ses habitants ont entrepris sur une grande échelle la culture des raisins de table, tels que le chasselas. Montpeyroux au nord, Campagnan au sud sont les centres principaux pour ce commerce et celui des primeurs. Un des villages qui s'y livrent porte le nom bien bachique de Vendémian.

La variété des cultures cesse au delà de l'Hérault. La route de Lodève s'engage à travers une vaste plaine couverte d'un vignoble qui semblerait sans fin, si, au nord, ne se dressaient les premières pentes des Garrigues, croupes pierreuses et hardies qui sont les avant-monts des Cévennes. Projetée devant le massif, se dresse une colline âpre, hérissée de roches, semblable à quelque acropole démantelée. C'est le rocher des Deux-Vierges, ainsi nommé du séjour qu'y firent les deux sœurs de saint Fulcran, évêque de

Lodève. Une chapelle, aujourd'hui en ruines, fut élevée en leur honneur.

Au milieu des pampres semés de rares oliviers apparaissent des villages, le plus considérable est Saint-André-de-Sangonis, façon de petite ville entourée de belles avenues de platanes. Au fond du paysage, vers l'ouest, se montre une ville plus considérable, Clermont-l'Hérault, derrière laquelle le sommet de Saint-Jean-d'Aureillan dresse son pic aigu. La plaine va mourir sur la Lergue, le grand torrent de Lodève, bordée de jolies collines portant le village de Lacoste et disposées en terrasses complantées d'oliviers et de vignes. Les ressauts sont tapissés de chênes verts. Des vallons s'entrouvrent, creusés dans une roche rouge de terrain permien, analogue aux sols de rougier du Rouergue [1]. Cette formation géologique est plus complète encore dans le bassin parcouru par le torrent de Salagou qui a donné son nom à une petite contrée prodigieusement découpée par plus de cent ravins ou torrents dont les berges à nu ont toutes cette teinte rutilante. Dans le pays on appelle aussi le Salagou les « Ruffes » ; cette région étrange mais pauvre élève beaucoup de moutons.

---

1. 35e série du *Voyage en France*, chapitres III et XI.

La Lergue descend elle-même entre ces terres rouges au milieu desquelles des coulées de basalte se sont fait jour ; des pitons volcaniques, d'où s'écroulent des tronçons de prismes, hérissent le pays. Ces sols festonnés, dessinés par des assises plus solides, forment un cadre singulier à Salelles-de-Bosc, hameau groupé au pied d'une montagne boisée, en face des crêtes déchiquetées des Deux-Vierges et de la chaîne qui prolonge ce singulier piton.

Sur la rive droite de la Lergue, les collines sont disposées en terrasses de cultures et découpées par de courts ravins. En face, ce sont des vallons parcourus par des torrents roulant à peine un filet d'eau et curieux par leurs têtes de roches aux teintes variées : rouges, vertes, blanches,disposées en larges seuils. Cela a beaucoup de couleur, mais l'ensemble laisse quelque impression de laideur.

Pourtant voici un peu de verdure, la route est bordée de superbes platanes, la Lergue coule, claire, rétrécie entre des berges couvertes de grands roseaux. Les oliviers sont nombreux, vigoureux, bien soignés. On devine l'approche d'une ville, c'est Lodève en effet, à laquelle les grands arbres de la route font une entrée royale.

J'atteins ce faubourg à l'heure de la sortie des

ateliers. Les chemins qui aboutissent à l'avenue sont remplis par la foule des travailleurs. Peu d'hommes ; ce sont surtout des femmes, la plupart d'âge mûr ou âgées. Proprement mais simplement vêtues d'un caraco et d'un jupon, elles portent un bonnet noir tuyauté sous lequel le visage apparaît pâli. Elles ont toutes au bras le panier dans lequel elles portèrent le déjeuner à l'usine. Les fabriques bordent la rivière dont elles troublent les eaux par leur déjection ; c'est ici un torrent noir et gras. Les maisons bientôt sont grises et lépreuses ; la place étant mesurée dans les couloirs formés par la Lergue et la Soulondre, des constructions ont été élevées jusque sur le roc terne et inégal dont les eaux polluées baignent la base.

La ville occupe surtout le promontoire entre les deux cours d'eau, les manufactures bordant la Lergue. Le premier aspect est peu séduisant, la tonalité générale est grise. Sauf dans les quartiers modernes et les boulevards tracés sur l'emplacement des fortifications, il n'y a que d'étroites ruelles, bordées de hautes maisons sans caractère enlevant l'air et la lumière. Rarement un détail heureux frappe le regard ; tout est sale, puant même.

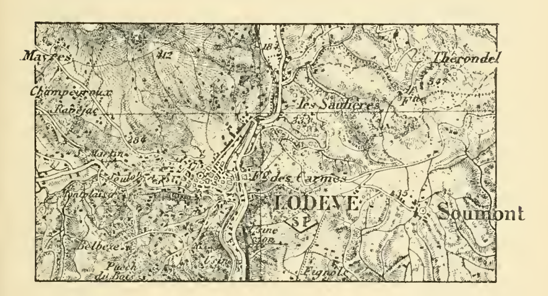
Peu de monuments, mais la cathédrale est un

édifice d'un vif intérêt. La façade est un spécimen curieux et complet d'église fortifiée ; le chœur charmant, bien que disproportionné, étant ample comme la nef elle-même ; par les hautes verrières la lumière tombe mystérieuse et puissante à la fois. La rose est gracieuse, dans chaque compartiment une figure apparaît, radieuse dans la pénombre formée par les nervures.

Cette église dédiée à saint Fulcran, le patron de la cité, avoisine l'ancien évêché. Lodève eut ses évêques jusqu'à la Révolution, comme ses voisines : Béziers, Agde et Saint-Pons. L'ancienne résidence épiscopale, devenue hôtel de ville, est une maison cossue, rien de plus, mais elle est assez vaste pour avoir accueilli la prison, les gendarmes, le tribunal et les prêtres de la paroisse ! Une maison particulière, qui fait face au palais, possède un beau balcon en fer forgé ou repoussé au marteau ; trois médaillons reproduisent les traits de Michel-Ange, Benvenuto Cellini et Raphaël. Des écussons portent les titres d'œuvres d'art appartenant à la région. Une inscription martelée donne le nom du ferronnier : Cousson, de Lodève.

Une promenade, ombragée de beaux arbres, égayée par une fontaine jaillissante, bordée au

fond par une caserne, est très solitaire le jour ; le soir l'animation y est extrême. De là on découvre le panorama, sévère mais beau, du bassin de Lodève. Ce matin c'était à la fois exquis et étrange. Sur les pentes rouges, les terrasses de pierre sèche et grise dessinent des marches gigantesques où les oliviers taillés en gobelets



mettent leurs touffes rondes d'un bleu d'acier terni ; de vastes figuiers, d'un vert sombre, tranchent vigoureusement près de ce feuillage pâle et des amandiers à la maigre ramure. A certaines heures, cet immense amphithéâtre, que dominent les hautes croupes de l'Escandorgue et les puissantes falaises du Larzac, est d'une réelle majesté. Des points élevés qui entourent la ville, le pays se montre comme un cirque im-

mense dessiné par la jonction de plusieurs vallées décrivant une sorte d'éventail de rochers et de verdure, dont les branches se réunissent vers le confluent de la Lergue et de la Soulondre [1].

Lodève est une ville en décroissance ; bien qu'elle ait été dotée d'une garnison assez considérable, elle a perdu plus de 2 000 habitants depuis 1870 [2]. Cette diminution est due à la disparition d'une partie des usines par le déplacement de l'industrie des draps. Lodève qui faisait et fait encore le drap de troupe, subit la concurrence de centres mieux placés. On a recensé jusqu'à 7 000 ouvriers, il n'en reste guère plus de 1 000 à 1 100, au moment où le travail est actif; comme par le passé on produit surtout les draps et couvertures pour l'armée et les administrations, six usines seulement continuent à travailler.

L'industrie lainière est née dans la contrée par la volonté de Colbert, qui a créé des manufactures royales dont une seule a persisté jusqu'à nous, celle de Villeneuvette que je visiterai bientôt. Le choix du pays de Lodève s'expliquait par

---

1. Pour la région au nord de Lodève (Larzac), voyez la 35e série du *Voyage en France,* chapitres VII et VIII.

2. Le recensement fait avant la guerre donnait 10 571 habitants, le dernier n'en relève plus que 8 200 dont 1 200 pour la garnison.

l'abondance du mouton dans la contrée, surtout sur le plateau du Larzac où, loin de décroître, ces animaux n'ont cessé d'augmenter en nombre, grâce à la fabrication du fromage de Roquefort. D'autres laines du pays, recueillies dans les petits monts schisteux et rouges des Ruffes ou Salagou, celles du Roussillon et d'Algérie entrent également dans l'alimentation des manufactures. Ces laines sont assez rudes, mais elles se prêtent bien à l'usage auquel sont destinés les draps de troupe et les tissus similaires.

Le groupe de Lodève a fort perdu de l'originalité qui le signalait jadis, et dont Audiganne, vers 1854, et Louis Reybaud, en 1867, nous ont laissé de pittoresques tableaux. A ces époques l'outillage était rudimentaire, quinze usines mues par les eaux de la Soulondre et de la Lergue fabriquaient, outre les produits pour l'armée, des draps communs mais solides pour la grande consommation et les marchés du Levant. On visait peu au nouveau ; aussi, grâce à la constance des types, arrivait-on à produire à bon marché et à réaliser des fortunes considérables. Plusieurs des fabricants étaient millionnaires et pouvaient envisager l'avenir sans crainte, ayant toujours devant eux des provisions de laines et des chaînes préparées. Mais, dès ce moment, on

pouvait prévoir l'instabilité d'une industrie alors incapable de varier ses produits selon le goût changeant de la mode. Au moment des grosses commandes de l'État on avait insuffisamment de main-d'œuvre, il y en avait trop quand l'armée n'avait plus autant de besoins. Lorsque la mode des étoffes aux teintes variées ou d'apparence plus fine s'est répandue, les tissus de la région, solides mais frustes, se sont vus disputer les marchés.

En ces temps peu éloignés de nous, on traçait de la vie de l'ouvrier à Lodève un tableau qui reportait bien loin en arrière. La ferveur religieuse était grande et les cérémonies du culte jouaient un rôle considérable dans la vie locale. Les églises étaient pleines aux jours de fêtes et dimanches, les artisans allaient en multitude aux processions, souvent pieds nus, un cierge à la main, ou servant de thuriféraires et de porteurs de corbeilles de fleurs. Deux confréries de pénitents, toujours rivales, mettaient dans les cortèges le pittoresque de leurs cagoules; « bleus » et « blancs » s'efforçaient de se surpasser pour le luxe des ornements, des croix et des bannières. Le patron de la ville, saint Fulcran, est aussi celui des ouvriers drapiers, il eut sur ce petit monde une influence et un prestige extraordinaires. La

fête du vieil évêque était un des grands événements locaux, car on voyait dans Fulcran comme le père et le consolateur des misérables. Un des cantiques chantés en son honneur dit :

> Saint Fulcran est notre frère
> Et notre concitoyen...
> Il partage nos alarmes,
> Attentif à nos besoins...
> L'indigent, sous ses auspices,
> Voit finir tous ses soupirs...

Louis Reybaud s'est plu à décrire les hommages rendus au bon saint, le plaisir des habitants à décorer leurs rues et leurs demeures, tout en démêlant un peu de mise en scène dans cette sorte d'apothéose annuelle. De même, dans le tableau qu'il traçait de la rigidité des mœurs, il estimait que celle-ci est à la superficie.

Je ne suis pas resté assez longtemps à Lodève pour juger à quel degré ces mœurs et ces traditions ont survécu, mais elles se sont bien atténuées ! La perte de la vigne a détruit en partie le goût des habitants pour les excursions dominicales aux domaines exigus qui étaient la joie et l'orgueil de bien des ménages.

Lodève, au point de vue industriel, est complété par Clermont-l'Hérault, ville moins populeuse et également en voie de décroissance par

le déplacement de l'industrie ; la population, de plus de 6 000 âmes jadis, ne dépasse guère 5 000 aujourd'hui [1]. Cependant l'activité y est restée grande; par la variété des productions ce petit centre offre de l'intérêt.

Malgré ce surnom de l'*Hérault,* Clermont est assez éloigné du fleuve. La ville est bâtie dans un repli des collines, à l'entrée de la riche plaine où la Lergue atteint l'Hérault et que domine de haut le village de Lacoste, de féodale allure, porté sur un promontoire divisé en terrasses par des murs de lave. Cette plaine est plus belle encore que celle de Gignac, l'opulence de la verdure est relevée par les teintes douces des oliviers répartis sur les pentes.

Clermont, dans son ensemble, est plus élégante et propre que Lodève. Une large avenue de platanes conduit au cœur de la cité montueuse, aux rues inégales, dont l'église, du xve siècle, possède une abside à mâchicoulis qui la rend semblable à une forteresse. Sur une place pittoresque se tient un marché très animé. Sous les arbres est le buste de Peyrottes, « poète languedocien ». Sur le piédestal sont sculptées des poteries, de petits vases, des tirelires rappe-

---

1. 5 280 en 1901. Voyez la carte, page 251.

lant que Peyrottes exerçait le métier de potier. Ce poète céramiste eut son heure de notoriété parisienne, au moment où Sainte-Beuve révélait Jasmin, le poète perruquier d'Agen. Peyrottes, jaloux de la gloire de Jasmin, lui avait envoyé un défi de poésie en disant : « Dans le Moyen Age les troubadours n'auraient pas dédaigné la provocation. »

Le bon potier disait :

Je me rendrai à Montpellier aux jour et heure que vous voudrez. Nous nommerons quatre personnes connues en littérature pour nous donner trois sujets que nous devrons traiter en vingt-quatre heures. Nous serons enfermés tous les deux. Un factionnaire veillera à la porte. Les vivres seuls entreront.

Enfant de l'Hérault, je tiens à l'honneur et à la gloire de mon pays ! Comme, en pareille circonstance, une bonne action est de rigueur, on fera imprimer les trois sujets donnés au profit de la crèche de Montpellier.

Je voudrais bien entrer en lice avec vous pour la déclamation, mais un défaut de langue *très prononcé* me le défend.

Jasmin répondit spirituellement au défi qu'il se reconnaissait vaincu d'avance et autorisait Peyrottes à faire enregistrer cette déclaration. Il disait qu'épris du faire antique il ne pouvait guère produire que deux ou trois vers par jour. « L'art qui produit les vers un à un ne peut entrer en concurrence avec la fabrique. »

Je n'ai rien lu de Peyrottes, je l'avoue, mais je me souvenais de son défi qui peint si bien l'esprit de ces populations ardentes du Languedoc[1].

Riante autour de la place et dans ses quartiers neufs, Clermont ressemble à toutes les autres petites villes de la contrée par le noyau de rues étroites, sales, puantes, bordées de hautes maisons qui constituent la cité primitive. Les touristes y viennent volontiers pour aller visiter le cirque de Mourèze, ils n'y reviennent guère, les hôteliers n'ayant vu dans cette affluence qu'un moyen d'enfler leurs prix.

La fabrication des lainages est moins considérable qu'à Lodève ; une manufacture produit des draps de troupe, d'autres fabriquent ces lourdes mais chaudes et imperméables limousines dont se servent les rouliers et les bergers, et les draps dits *muletière*. La tannerie occupe plusieurs usines ; une fabrique de papier à cigarettes est assez surprenante par son isolement dans une région où la papeterie est inconnue. Le commerce des vins et celui des laines donnent lieu à un mouvement d'affaires considérable.

---

1. Sur Jasmin, voyez la 31e série du *Voyage en France,* chapitres IX et X.

XVI

VILLENEUVETTE ET BÉDARIEUX

Les garrigues de Clermont-l'Hérault. — Dans l'oasis de Villeneuvette. — Une usine fortifiée. — Histoire de Villeneuvette. — Association de l'industrie et de l'agriculture. — Le reboisement. — Le cirque de Mourèze. — Paulhan. — Bédarieux. — Industrie disparue.

Bédarieux. Juillet.

La vallée de l'Hérault, entre Clermont et Pézenas, est un large plan d'une grande richesse rustique ; les oliviers, très nombreux, atténuent la monotonie des étendues de vignes. L'âpreté et la nudité des collines font mieux ressortir la splendeur de ces campagnes. Au milieu des vertes plantations, des villages sont enchâssés, d'autres, aux noms sonores comme Nébian et Aspiran, occupent le sommet des coteaux.

Cette opulence végétale contraste avec les garrigues qui s'étendent de chaque côté de la vallée et dont certains points, notamment dans le cirque de Mourèze, sont de la plus complète aridité. Mais on constate aussi ce que le reboise-

ment donnerait sous ce climat, en découvrant les belles plantations de Villeneuvette. Leur verdure confine au dépouillement suprême.

L'excursion est une des plus intéressantes que l'on puisse faire dans l'Hérault. La route charmante parfois, curieuse toujours, sort de Clermont en longeant le petit torrent de Rhonel, près d'une grande fabrique de draps. Les berges sont disposées en pentes douces revêtues de grandes dalles sur lesquelles on fait sécher la laine après le lavage. Le val évasé est divisé en terrasses d'oliviers et de vignes, de riantes maisons se succèdent, possédant pour avenues de merveilleuses allées de lauriers-roses.

Le chemin atteint un petit col, sur lequel est bâtie la chapelle de Notre-Dame-du-Peyrou d'originale architecture. Le porche est formé par des contreforts surmontés de pinacles. La nef, de la Renaissance, offre de jolies clés de voûte et quatre chapelles latérales dont une est remplie d'*ex-voto* rappelant des guérisons. De vieilles tapisseries ornent les murailles. Le chœur est, d'un côté, tapissé de cadres ovales dorés représentant des communiantes en robe de papier découpé, de l'autre, des cadres de même forme renferment des couronnes nuptiales.

L'église est à l'entrée d'un charmant bassin de


les Bories
Lausson
Mourèze
Villeneuvette
CLERMONT-DE-L'HÉRAULT
Brignac
Nébian
Roujou
Fontenille
Hospice S.t Louis
Bellevue
Villa Rosa
Camplong
Fontaine
Vallombreuse
Villa Emilie
Fouscais
Pic de Vissous
Ch.au de la Tour de Puchaug
Campaurus
Taillefer
Dérrieu
St. Géry-d'Arques Ruines
la Bauma
N.D. du Peyrou

vignes encadré de pins et de chênes-lièges. Dans les murs de clôture croissent de beaux câpriers. Puis, les coteaux deviennent des collines et, plus loin, celles-ci se transforment en petits monts. Çà et là de beaux figuiers. Sur des aires, les mules foulent les blés. Ce bassin riant fait partie du domaine à la fois rural et industriel de Villeneuvette.

Une splendide avenue de platanes traverse ces vignes, plantées de grands oliviers et entourées de massifs vigoureux de pins pignons. L'allée aboutit à une muraille percée d'un portail portant cette inscription : *Honneur au travail.* Jusqu'en 1848, on pouvait lire « Manufacture royale ».

C'était le dernier spécimen des usines fondées par Colbert pour employer les laines de France et lutter contre la concurrence de l'étranger. Dès avant la Révolution, la manufacture était aux mains de particuliers, mais elle avait conservé son aspect quasi féodal. Afin de protéger l'établissement, pendant les guerres religieuses qui désolèrent les Cévennes, on l'avait entouré d'un mur d'enceinte analogue à celui des places fortes, crénelé, flanqué de redoutes. A l'intérieur de ce rempart s'étaient élevées de petites maisons où logeaient les ouvriers. L'église elle-

même était dans la manufacture et, lorsque l'on créa les municipalités, la mairie fut installée derrière ces murailles. La porte se fermait le soir après une diane battue au tambour, on levait un pont-levis et nul ne pouvait entrer ou sortir.

Quand, en 1867, Louis Reybaud publiait ses études sur le Régime des manufactures, l'organisation fonctionnait encore. On s'est bien départi de cette rigueur : aujourd'hui le pont-levis a fait place à un portail, mais la population tient à vivre autour de la fabrique, comme le poussin sous l'aile maternelle, et ne quitte pas volontiers l'enclos formé par le rempart.

Fondée en 1666 pour faire du drap, la manufacture en produit encore ; mais au début l'entreprise était gérée par une société travaillant pour le Levant et recevant 10 fr. pour chaque pièce de drap exportée. Depuis plus de cent ans, l'usine, comprenant tout le territoire de la commune et le village, est la propriété de la famille Maistre, qui a suivi le mouvement industriel et entrepris la production des draps de troupe et d'uniformes pour les collèges, les chemins de fer, etc. ; elle a conservé la curieuse organisation patriarcale de la manufacture.

Celle-ci a fait naître bien des protestations ; on a employé des grands mots, on a parlé de féoda-

lité ; mais cette féodalité a permis de maintenir une usine considérable loin des voies ferrées, à l'écart de toute cité, dans un ravin sauvage, où les eaux sont rares, alors que des établissements plus favorisés et mieux situés ont dû fermer leurs portes ou ont complètement disparu.

Le lien féodal est d'ailleurs bien ténu ! Il se borne en somme à ceci : il n'y a pas de village en dehors de la fabrique, ni d'autres maisons, sauf trois fermes et trois anciens moulins. Les soixante-dix logements dans l'enceinte, les vingt-huit au dehors appartiennent à la manufacture et sont attribués gratuitement aux ouvriers[1]. On n'exige d'eux que le respect de la propriété et un souci de propreté et d'hygiène. Des écriteaux défendent par exemple de détruire les nids d'oiseaux et de jeter de l'eau ou des balayures par les fenêtres. Comme servage, c'est assez acceptable, aussi les ouvriers tiennent-ils à leur logement de l'usine et, en dépit des excitations, restent fidèles à la famille qui les fait vivre et leur assure la sécurité du lendemain. Le patron et les siens sont d'ailleurs au milieu d'eux, donnant l'exemple de l'assiduité au labeur.

1. La population renfermée dans l'usine est de 233 habitants, la commune entière en possède 300.

L'originalité réelle de Villeneuvette est dans l'alliance du travail industriel et du travail agricole. Le vaste territoire de la commune fournit l'occupation aux ouvriers de l'usine quand celle des ateliers se ralentit. Non seulement chaque famille a son jardin si elle le désire, non seulement on fournit aux ménages la graine de vers à soie et la feuille de mûriers pour un élevage dont les deux tiers des produits leur reviennent, mais le travail de la vigne, des champs, de la cueillette est en partie confié aux ouvriers. Grâce à leur présence à l'usine, l'absence de main-d'œuvre aux époques de travail pressant, comme les vendanges, ne se fait pas sentir.

La partie cultivée du domaine de Villeneuvette couvre 100 hectares, les cinq cents autres sont des garrigues qui étaient maigrement couvertes de broussailles tondues chaque jour par les moutons. MM. Maistre ont supprimé en grande partie le parcours, la végétation a pris le dessus, de beaux taillis de chênes verts ont comme surgi. En outre, 130 hectares ont été ensemencés en pins pignon, sur bien des points déjà des futaies couvrent le sol. On peut prévoir le moment où le territoire de Villeneuvette présentera le spectacle, bien rare dans les Garrigues, d'une véritable forêt.

A côté de la vigne, les céréales, la luzerne surtout, couvrent les territoires favorables à la culture. Cet ensemble constitue une exploitation modèle, dont l'exemple serait fructueux si Villeneuvette n'était en quelque sorte au milieu d'un désert. L'usine, il est vrai, permet une culture intensive, les déchets et les eaux vannes servent d'engrais, les eaux réunies pour la force motrice peuvent en même temps faire face aux irrigations.

Le chemin remonte le vallon de la Dourbie de Mourèze qui donne la vie à l'usine. Grâce aux ondes pures nées de fontaines nombreuses, il est d'une extrême fraîcheur. Les pins pignon et laricio se mêlent à la flore aquatique des peupliers et des aulnes. Les pentes de la rive droite conservent mieux l'humidité, car elles sont de nature schisteuse ; un superbe manteau de chênes verts mélangés de lentisques, d'arbousiers et de grandes bruyères les recouvrent. Sauf le ciste, toute la végétation arborescente de la Méditerranée semble réunie ici. De grandes clématites blanches s'enchevêtrent dans les rameaux des arbustes.

Brusquement le bois cesse et l'on commence à découvrir le sommet des aiguilles de Mourèze, la tour grisâtre de l'église, les ruines du châ-

teau. Un chemin rocailleux descend dans le grand cirque encadré par la crête de Saint-Jean-d'Aureilhan et ses contreforts, et dominé au sud par le pic de Vissous ; il franchit la Dourbie aux eaux rares mais limpides et arrive en face d'un site d'une étrangeté extraordinaire, un chaos de roches dressées en aiguilles, projetées en encorbellements, simulant des ruines ou des animaux monstrueux. Un village s'est blotti dans ces entassements, si gris lui aussi qu'il semble participer à la contexture bizarre de ce cirque. L'église tranche sur cette tonalité ; elle est construite en moellons de lave, reliés par un lit mince de chaux blanche. La roche volcanique a résisté aux érosions et garde intactes les formes pures de l'ogive flamboyante employée pour l'abside.

Au-dessus de l'église se dresse un rocher à pic, dont les points faibles, les parties érodées ou détruites ont été renforcés par des murailles de lave dessinant un quadrilatère ; ces ruines fantastiques sont celles du château. Au pied le village, tout menu — il ne renferme pas cent habitants — semble mort ou endormi ; rares et pauvres sont les demeures qu'avoisinent quelques mûriers.

Tout autour la roche présente des bizarreries indescriptibles. Friable et sans consistance, elle

a été rongée, sculptée, modelée par le soleil, le vent et la pluie. Des colonnes, des obélisques, des portiques, des voûtes rappellent les curiosités de Montpellier-le-Vieux et de Païolive [1]. Peut-être y a-t-il ici un peu plus de fantasmagorie, car la pierre continue chaque jour sa transformation.

Le cirque n'est pas très étendu, 1 200 mètres dans chaque sens à peine, il serait donc facile de le parcourir, mais en cette saison, à onze heures du matin, la course entre ces roches par des chemins montants et sinueux est presque un supplice. Lâchement nous nous contentons de gravir une sorte de monticule et de contempler le fantastique paysage, avant de retrouver sur le chemin la voiture qui nous ramène à Clermont.

La ligne de Bédarieux à Montpellier croise à Paulhan celle de Béziers à Lodève. L'attente pour le changement de train est longue; malgré la chaleur, nous allons donc explorer Paulhan, que l'on prononce Pauillan. Dans tout le Midi *lh* se mouille. C'est un de ces centres populeux [2] comme il y en a tant dans la région et pouvant

1. Sur Montpellier-le-Vieux, voyez la 34e série du *Voyage en France,* chapitre XXI. Sur le bois de Païolive la même série, chapitre XI.

2. 2 073 habitants dont 1 994 agglomérés.

être appelés villes. Mais les rues sont quelconques, fangeuses ou poussiéreuses selon la saison. Toutes ont reçu des noms témoignant de quelque éclectisme. Barbès avoisine Colbert et Turenne ; Alésia frôle Condé ; Raspail, radical farouche, est à côté de Bernis dont le nom a tout un parfum d'ancien régime. Au centre de ces voies régulières, le vieux bourg couvre un mamelon de ses rues étroites et sombres, on y parvient par une ancienne porte de ville transformée en beffroi.

Paulhan est dans la riche plaine parcourue par l'Hérault, toute couverte de vignes avec de rares oliviers. Quelques mas sont signalés de loin par des bouquets sombres de pins ; sur la rive gauche, des collines d'un faible relief ont quelques sommets réguliers, buttes semblables à des camps antiques. Une d'elles porte le village de Saint-Pons-de-Mauchiens bien groupé autour d'un château. Vers le sud on reconnaît les hauteurs de Montagnac qui se rapprochent de l'Hérault et forment le large défilé de Pézenas. Dans la plaine se montrent de grands villages dont un se nomme Lézignan-la-Cèbe ou l'*Ognon*. Sans doute par allusion à la culture qui couvre une grande partie du territoire.

Mais ces cultures spéciales sont rares. La

vigne, partout la vigne avec les gros bourgs émergeant des vertes étendues. De Paulhan à Bédarieux, on ne quitte guère les rangées de ceps, sinon en longeant ou traversant les coteaux que l'amandier et l'olivier recouvrent, au-dessous des taillis de chênes verts. Dans les vignes, Nizas, dans les vignes Caux, antique bourgade étroitement groupée autour d'une vieille et belle église, encore guerrière d'aspect par un donjon. De petites collines entourent cette cité autrefois forte ; de leurs sommets on découvre toute la plaine ondulée, verte de pampres où coule, quand elle a de l'eau, la Peyne, torrent de Pézenas. Au milieu de cette étendue, Alignan-du-Vent occupe l'extrémité d'une ride. Sur des pentes douces dominant la plaine, Roujan s'étale sur une vaste étendue et donne l'illusion d'une ville considérable, fière par la haute tour de son église et les ruines du château de Sainte-Marthe qui la domine. Cette petite contrée, où la Peyne débouche des garrigues, est plus pittoresque que le val inférieur, le sol est très accidenté ; on trouve d'anciens édifices : la chapelle Notre-Dame-de-Mouguères et le prieuré de Cassau, devenu château et qui a conservé une remarquable église du XII[e] siècle.

Cette contrée est peut-être appelée à quelque

développement industriel, on a constaté l'existence de la houille. Des sources minérales jaillissent sur plusieurs points. L'une d'elles, près de Gabian, figure sur la carte d'État-major sous le nom de source d'huile de pétrole. L'eau ferrugineuse et gazeuse amène de l'huile minérale qui forme à la surface une couche assez épaisse. D'autres fontaines d'eau très pure furent captées par les Romains pour l'alimentation de Béziers, la tête de l'aqueduc reste visible, près du bourg de Gabian, vieille place forte, encore en partie entourée de ses remparts.

Le vignoble revêt tous les fonds de vallon et les pentes douces, les coteaux sont couverts d'amandiers dont le fruit est l'objet d'un commerce considérable, l'intérieur du massif des Garrigues renferme de grands taillis de chênes verts exploités pour l'écorce, dont Millau fait une grande consommation[1].

Des vignes encore, un parcours accidenté entre des coteaux dont l'un porte les ruines de Roquessels, une région de hauteurs âpres et voici la vallée de l'Orb, entre des hauteurs couvertes d'oliviers. On franchit le petit fleuve, on longe une route poudreuse et Bédarieux apparaît em-

---

1. Voyez la 35e série du *Voyage en France,* chapitre VIII.

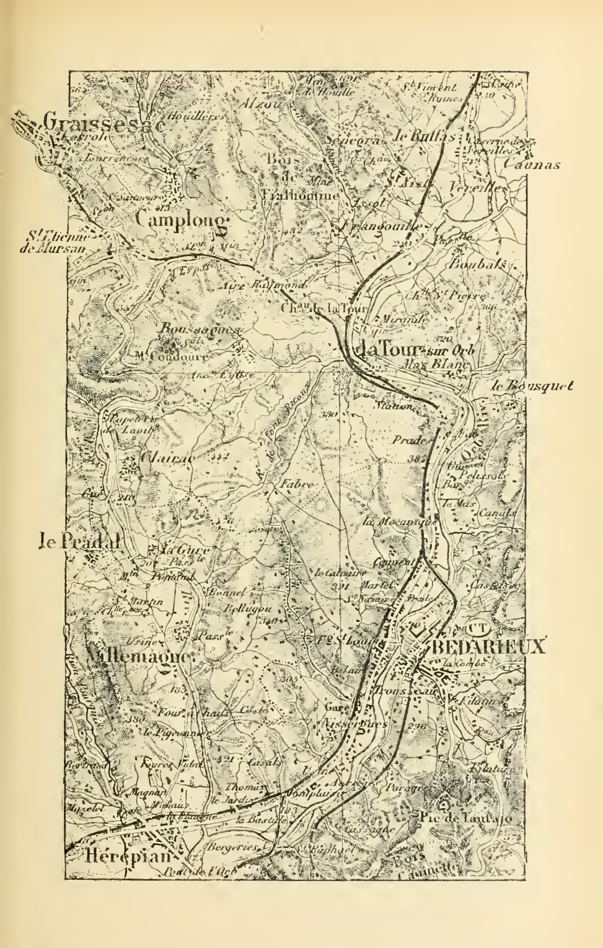
plissant le bassin de ses toits que dominent les cheminées d'usines.

Malgré cette apparence de ville très populeuse, Bédarieux est en pleine décadence, au moins pour une de ses industries, la draperie. La population, qui atteignait 9 000 habitants en 1870, est descendue à 6 000 à peine[1]. Les progrès avaient été aussi rapides que le fut la diminution ; vers 1820, on ne comptait pas encore 4 000 âmes.

L'aspect de grandeur de la ville est accru par le beau viaduc qui traverse la vallée et sur lequel circulaient jadis les trains du chemin de fer. La construction des lignes de Béziers à Neussargues et de Bédarieux à Montauban a nécessité le déplacement de la gare ; désormais le grand ouvrage d'art n'est guère qu'un ornement dans le paysage. Les trains de charbon des mines de Graissessac l'utilisent parfois.

La nouvelle station, dont les voies sont couvertes d'un grand hall, est une des plus vivantes et des plus bruyantes du Midi, le buffet déborde dans la cour par des tables placées sous les arbres, et la foule s'y presse. De là on gagne la ville par

1. 6 106 dont 5 661 agglomérés.



Graissessac
Alzou
Houillères
Le Bousquet
Camplong
St Etienne de Mursan
Bois de Fralhomme
Le Bullas
Caunas
Vereilles
St Xist
Boubals
Aire Raymond
Ch. de la Tour
La Tour-sur Orb
Mas Blanc
Bousagues
Mt Condoure
Clairac
Fabre
Prade
Orb
Pelissols
Le Pradal
la Gure
Castelsec
BEDARIEUX
Villemagne
Trousseau
Gare
Pic de Tantajo
Hérépian
Pont de l'Orb
Bergeries
Cassagne

une avenue de platanes, pleine du bruit strident des cigales. Des usines bordent cette large voie poussiéreuse ; toutes sont closes, une seule montre encore quelque vie, mais elle fermera ses portes à la fin du mois, me dit-on, en attendant une adjudication possible qui permettrait de reprendre le travail et de continuer à faire *petits draps* et *marègues*. Les autres sont probablement à jamais fermées. Seules les tanneries et les mégisseries restent prospères, ces dernières ayant un rapport avec l'industrie de la laine, car elles dépouillent les peaux de leurs toisons. Il y eut, jusqu'à 1873, vingt manufactures. A cette époque, une grève éclata qui eut pour résultat de tuer l'industrie. Les patrons ne pouvant vivre en acceptant les prétentions des ouvriers durent fermer leurs portes. Les établissements ont été vendus et transformés en ateliers pour la fabrication des pressoirs, des produits chimiques, la préparation des peaux, etc.

Malgré cette décadence, la ville conserve bel aspect. L'espace ne lui a pas manqué, on a tracé des rues larges et elles ont été bordées de hautes maisons proprement crépies. L'Orb partage Bédarieux en deux parties, mais ce fleuve n'est qu'un énorme lit de torrent ; un étroit filet d'eau coule entre les graviers et les galets qui servent

aux lavandières pour étendre le linge. Une voie régulière franchit l'Orb et se prolonge jusqu'à l'hôtel de ville. La principale et la plus belle artère a reçu le nom de Ferdinand Fabre, le romancier de la Montagne-Noire et de l'Espinouze.

Mais, comme les autres centres, Bédarieux possède un noyau de vieille ville, aux rues irrégulières, lépreuses et puantes. Le Courbezon qui le traverse amène à l'Orb les eaux nauséabondes déversées par les mégisseries. Au bord de ce torrent pollué, sous de superbes platanes, est le buste de Cot, le peintre qui eut son « Sonnet d'Arvers » et son « Vase brisé » par son tableau *le Printemps,* qui représente un jeune homme et une jeune femme se balançant dans un paysage de mai. « Peintre d'histoire », dit cependant une inscription du piédestal. Et d'autres rappellent les noms d'œuvres de l'artiste : l'*Orage,* le *Printemps, Mireille,* ce qui n'a rien d'historique. Le monument, dû à Antonin Mercié, est d'une belle allure.

Sur la rive gauche du Courbezon, de hautes maisons indiquent la prospérité de la ville au jour de leur construction ; la plupart sont closes et donnent une poignante impression de tristesse.

Il y a trente ans, Bédarieux possédait une

quinzaine de fabriques de draps, usines modestes auprès de celles de Lodève, mais importantes encore. Aujourd'hui les annuaires signalent une manufacture de ce tissu et une autre consacrée à la production des flanelles et des limousines. A l'époque où Louis Reybaud visitait ces ateliers, il y avait 5 000 ouvriers, sur 9 000 habitants, et l'on estimait qu'un nombre égal existait dans la banlieue où l'on travaillait à domicile. C'est dire combien la pauvre ville a été atteinte.

L'industrie était d'abord consacrée au tissage des bas de laine, peu à peu celui-ci disparut et fut remplacé par la nouveauté en draperie comme à Elbeuf. Les fabricants firent venir des ouvriers de cette contrée normande pour dresser ceux de Bédarieux au mouvement du métier Jacquart. La petite ville languedocienne en vint à fabriquer surtout les draps pour casquettes, elle parut maîtresse absolue de cette branche et l'on pouvait évaluer à 250 000 pièces la quantité de ces tissus spéciaux ; le reste de la production était composé d'étoffes légères, mélangées de laine et de coton, *lainettes* ou *filoselles*. Les fabriques mettaient en œuvre 550 000 kilogrammes de laine valant de sept à huit millions. Mais on pouvait déjà prévoir que l'esprit de routine tuerait cette activité. « Aucune des quinze gran-

des maisons qu'on y compte, disait Louis Reybaud, ne s'est encore résolue au sacrifice qu'exige le renouvellement d'un vieil arsenal d'exploitation. »

C'est en partie pour n'avoir pas su comprendre cela que la fabrique de Bédarieux est morte. Si les patrons avaient su adopter l'outillage nouveau, ils auraient sans doute pu élever les salaires et échapper à la grève de 1873, profondément irréfléchie, qui emporta comme un fétu toutes les fabriques, anciennes ou nouvelles. Les industriels ne pouvaient céder sans s'exposer à la ruine, les ouvriers montrèrent une obstination invincible. On ferma définitivement les usines arrêtées.

Les fabricants eurent à se reprocher aussi de n'avoir pas su se dégager des types qui plaisaient aux gens des campagnes et qui n'ont pu résister à l'apparent bon marché des articles confectionnés, simulant les produits de Sedan et d'Elbeuf. Même les économistes se sont trompés, ils n'ont pas présagé cette tendance des campagnards à accepter la mode au lieu de conserver leurs costumes traditionnels. Louis Reybaud conseillait de rester fidèle au drap commun, au drap consistant, « le drap du peuple et de l'armée. » Mais le drap du peuple c'est maintenant

le drap de tout le monde, imité avec de vieilles laines par Vienne, par Lisieux, par Elbeuf même. Quant à l'armée, les grandes usines de Châteauroux, de Romorantin et de Pierrepont ont bien accaparé ses fournitures ; elles ont su s'installer avec tout le matériel moderne.

A notre époque, il faut savoir transformer ses procédés de travail. Dans tout le Midi, une seule ville, Mazamet, a compris cette nécessité et, de nos jours même, est devenue grande cité industrielle. Bédarieux aurait pu avoir cette fortune, car elle possède le charbon, la force motrice hydraulique, un réseau complet de voies ferrées et l'abondante main-d'œuvre du pays cévenol dans les populations de l'Escandorgue et de l'Espinouze. Il lui reste ses mégisseries nombreuses et son marché des laines, mais à ce point de vue Millau est autrement prospère et sa concurrence paraît écrasante[1].

1. Sur Mazamet, voyez la 35e série du *Voyage en France,* chapitres XIX et XX ; sur Millau, la 35e série, chapitre VIII ; sur la draperie, voyez la 7e série (Vienne) ; la 6e (Elbeuf, Louviers, Lisieux) ; la 19e (Roubaix et Tourcoing) ; la 20e (Sedan) ; la 26e (Châteauroux) ; la 1re (Romorantin).

XVII

LES ORANGERS DE ROQUEBRUN

Aux gorges d'Héric. — Traversée de l'Orb. — Les oliviers de Vieussan. — Vieussan. — Dans le maquis. — Les agavés. — Roquebrun et ses orangers. — Un phénomène climatérique. — Palmiers des Cévennes. — Le vallon du Rieuberlou. — Le vignoble de l'Orb. — Au confluent de la Vernazoubres.

Cessenon. Juin.

J'avais lu, je ne sais où, que le village de Roquebrun, dans la vallée moyenne de l'Orb, était comparable aux coins les plus privilégiés de la Côte d'Azur par une végétation toute africaine. Description enthousiaste se résumant à peu près en ceci : « Lorsqu'on arrive à Roquebrun on se demande si l'on n'est pas le jouet d'un rêve. Voici des palmiers-dattiers balançant leurs grandes palmes, des orangers aux fruits d'un jaune d'or, et le laurier-rose, et le figuier de Barbarie, et l'agavé appelé ici encore l'aloès ! »

J'ai voulu être le « jouet d'un rêve » et j'ai profité d'une journée où la température semblait tiède pour faire la descente de l'Orb jusqu'à ce

coin privilégié des Cévennes, qui devait me rappeler Nice et Menton. Le village est entre les deux lignes de Castres à Bédarieux et de Béziers à Saint-Chinian, reliées par les routes d'Olargues et de Mons-la-Trivalle à Cessenon.

Je suis remonté à Bédarieux pour gagner Mons-la-Trivalle, gare sur la première de ces lignes.

La température, supportable dans le Bitterrois où la brise marine soufflait, était accablante à Bédarieux. Malgré l'ouverture des fenêtres du wagon on pouvait se croire dans une étuve pendant que le train remontait la belle vallée de l'Orb à laquelle les hautes masses du mont Caroux et de l'Espinouze font un écran contre les vents froids du nord. Quand j'ai mis pied sur le quai de la petite gare de Mons, l'atmosphère était suffocante et déjà le soleil avait baissé à l'horizon.

J'ai hésité lâchement avant de partir ; ces dix-sept kilomètres en plein soleil, au fond d'une gorge dont je distinguais les roches calcinées, n'offraient qu'un médiocre attrait, mais l'idée de cueillir des oranges et de les manger à l'ombre des palmiers me décida.

La route blanche descend à l'Orb, décrivant ici le coude brusque qui lui donne sa direction

vers Béziers et la mer, elle franchit le petit fleuve en face des formidables et fantastiques gorges d'Héric dont on distingue les aiguilles de roches et les sombres falaises déchiquetées[1]. Un pont suspendu est jeté sur l'Orb, son tablier domine de haut les eaux encore polluées par leur passage dans le bassin houiller et par la traversée de Bédarieux. Tous les espaces propres à la culture sont couverts de vignes et d'oliviers, plus haut le flanc des montagnes est revêtu de chênes verts et de châtaigniers. Dans un coude de l'Orb, le hameau de Tarassac est entouré de figuiers et de grenadiers. La végétation est celle de la côte de Provence. Les arbousiers et les myrtes croissent dans les rochers. L'amandier est beaucoup cultivé ; l'olivier prend un développement inconnu dans le reste des Cévennes, les troncs sont puissants et noueux, la ramure très grande, cela rappelle les belles olivettes du Var.

Sur une haute colline se dressent les ruines d'une forteresse, le château de Vieussan. L'autre versant porte le village, longtemps invisible de la route, qui suit fidèlement un grand méandre de l'Orb et parvient, après deux kilomètres,

---

1. Sur ces gorges et la route entre Bédarieux et Saint-Pons, voyez la 38e série du *Voyage en France*, chapitre III.

au pied de Vieussan. Les maisons tapissent une raide paroi, elles y semblent plaquées. Exactement exposée au midi, la montagne arrête les vents froids : maisons, vignes, terrasses d'oliviers sont soumis à toute l'intensité des rayons solaires. Je n'ai pas aperçu d'orangers à Vieussan, mais à Roquebrun, l'hôtesse a paru stupéfaite qu'un Parisien ait osé affronter le passage en un après-midi de juin. Pourtant les gens de Roquebrun sont connaisseurs en effets de soleil !

L'agavé croît au milieu des jardins ; comme dans la Provence maritime la vigne et les autres cultures sont protégées par l'ombre grêle des oliviers. Le village vit de ces récoltes et surtout de celle des châtaignes, fort abondantes dans les parties hautes de la montagne. Pas d'industrie, une mine de manganèse jadis ouverte sur le territoire est inexploitée.

Longtemps l'amphithéâtre du village, l'église et les ruines du château forment décor au fond de la vallée ; celle-ci devient plus sauvage, l'Orb coule au pied de parois rocheuses profondément taillées en cañon par un ruisseau descendu du haut massif où sont les ruines. Cette fissure finit en un superbe chaos de rochers franchi par un viaduc hardi. De là on découvre les hautes cimes de l'Espinouze bizarrement dente-


Vieussan
la Tour du Pin
Cabane
Cabanes de Mare
la Conque
le Pin
le Pereiral
Bergerie
Aupenac
Laurenque
Ceps
Chapelle de S.t Ponsian
la Mouline
Carrière de Marbre
Roquebrun
le Camart
la Roque
la Plaine
Balaussan
Moustelon
Cabanes
Villebrun
le Burgart
la Cloudette
Donnadieu
M.in de Berlan
Rieuberlou
M.in Maynard
Bois de Cessenon
Lugné
Riv.
l'Orb
Grange neuve
Recambis
Pont Suspendu
l'Hortaleche
Riels
Prades
Cessenon

lées. Sur la rive droite de l'Orb une montagne s'escarpe, revêtue de chênes verts et des grands genêts d'Espagne dont l'odeur est si pénétrante. La rive gauche a des pentes plus douces où la vigne et l'olivier montent jusqu'à la zone des châtaigniers.

L'ensemble de ce paysage est plutôt sévère. Voici pourtant un coin aimable, le hameau de Ceps bâti sur la rive droite, entre de superbes terrasses de vignes, et relié à la route par un pont de six arches. Un peu au-dessous, l'Orb, qui descendait au sud, tourne à l'est. Au coude aboutissent d'étroits vallons creusés dans les hautes et âpres collines revêtues de chênes auxquelles on a donné le nom du village de Pardailhan. Désormais, jusqu'à Roquebrun, la rive gauche de la vallée, franchement exposée au sud, reprend de nouveau le caractère provençal. Les vignes et les oliviers dominent, mais certains domaines sont entourés d'agavés et de figuiers. Les bords de la rivière sont des fourrés de grands roseaux ; ces « cannes de Provence » s'utilisent parfois comme clôture pour les jardins.

Les premières maisons de Roquebrun se montrent. A l'entrée du bourg, une rangée d'agavés dresse les vieilles hampes florales à côté des « asperges » géantes qui fleuriront bientôt. Le

logis par lequel commence la rue est orné d'un grand oranger en guise d'espalier. Mais il est seul ; pour trouver d'autres arbres de l'espèce il faut pénétrer dans les jardins, surtout à l'extrémité opposée, dans le vallon étroit et bien abrité où le ruisseau de l'Aurenque — ou Laurenque — descend en cascatelles.

Roquebrun est bâti au flanc de la montagne très escarpée où la roche se hérisse parfois comme des dykes de basalte. Un de ces rochers sombres, la « Roque brun », porte la tour carrée d'un château fort, elle-même d'une teinte de rouille. Déchiquetée et trouée, cette ruine présente un aspect saisissant.

Le bourg est un dédale de ruelles montueuses et étroites, souvent disposées en escaliers avec des voûtes, des tournants, des saillants brusques. Par là, plus encore que par sa végétation, Roquebrun ressemble à la Provence ou à la Corse.

Vu de l'autre côté de l'Orb, le site est d'une réelle grandeur, il est peu de bourgades plus fièrement accrochées à la roche, faisant plus intimement corps avec elle. Les lauriers, les grenadiers couverts de leurs fleurs d'un rouge vermeil passant au-dessus des murailles révèlent les jardinets et donnent un peu de grâce. Tout autour,

les petits monts et les collines ont des lignes heureuses dessinant le cours capricieux du torrent et les vallons ouverts dans ce massif assez semblable aux Garrigues, mais plus vert et mieux cultivé.

Au pied du bourg, arrosés par les eaux du torrent, séparés par des murailles, sont les jardins où croissent les orangers. Ces arbres sont une déception. L'écran de la montagne ne leur suffit pas, il leur faut encore celui des murailles. Ils se serrent frileusement dans les expositions les plus chaudes, où les vents du nord ne peuvent se faire sentir. Aussi n'ont-ils pas l'allure libre et le port arrondi des arbres semblables dans les jardins de Hyères et de Nice et bien moins encore ceux des plantations de Valence et de Sicile. Sauf qu'ils ne sont pas fixés contre les murs, ils sont, en somme, en espaliers. Chaque jardin en possède un ou deux. Cette année ils n'ont pas leur beauté habituelle, une température déplorable en décembre les a dépouillés de leurs fruits. En temps ordinaire l'orange mûrit sans peine, les beaux globes d'or donnent beaucoup de gaîté aux petits enclos.

Chaque propriétaire tient à posséder des orangers. On ne fait pas commerce d'oranges et de citrons, mais on est heureux de pouvoir donner

des fruits aux enfants et de posséder l'assaisonnement de la cuisine.

L'oranger et le citronnier ne sont pas les seuls végétaux de l'extrême midi acclimatés sur le rocher de Roquebrun. Partout on trouve le jujubier; le grenadier y atteint sa plus grande taille, les terrasses se couvrent d'agavés et de figuiers de Barbarie, enfin, çà et là, quelques palmiers ont été plantés. Dans les murs, le câprier laisse pendre ses flexibles rameaux aux belles fleurs en houppes.

Cette flore africaine s'épanouit surtout dans le ravin de l'Aurenque où des carrières de marbre sont ouvertes. Un habitant a disposé le sol en terrasses où il a planté en grand nombre les divers arbres de la famille des agrumes ou aurantiacées, c'est-à-dire des orangers. C'est le jardin des Hespérides de Roquebrun, l'eau du torrent l'arrose et l'anime ; dans ces ondes vivifiantes le laurier-rose puise la vigueur.

Les orangers étaient beaucoup plus nombreux avant 1889, me dit-on ; alors Roquebrun méritait bien la réputation qui lui a été faite dans le monde des climatologistes et des botanistes. On comptait plus de 400 de ces arbres, libres de port, un hiver rigoureux les a frappés ; ceux-là seuls qui étaient protégés par leur exposition au

flanc d'une muraille ont résisté. Le désastre sera long à réparer, car certains orangers étaient énormes, l'un d'eux mesurait plus d'un mètre de diamètre au ras du sol.

Ce ne sont là que des accidents. Hyères aussi, dont on connaît le climat si doux, a été frappé par des hivers exceptionnels. Roquebrun n'en est donc pas moins un site climatérique fort curieux et qui mériterait d'être mieux connu. Combien de malades à qui l'on recommande d'éviter le voisinage de la mer trouveraient ici un séjour d'hiver presque parfait ! On pourrait créer facilement une belle campagne en aménageant mieux les eaux de l'Orb et des affluents qui permettraient, par l'irrigation, de masquer l'aridité de certaines pentes ; d'ailleurs le pays est très boisé, chênes verts et châtaigniers s'élèvent hauts sur la montagne.

Celle-ci est d'une altitude respectable ; la chaîne, dans sa partie supérieure, dépasse 600 mètres ; un sommet, où prend naissance le ruisseau de l'Aurenque, est même à 782 ; or, l'Orb coule à 70 mètres environ à Roquebrun, on comprend l'efficacité de l'écran contre le mistral descendu des monts de Lacaune que l'hiver recouvre d'une épaisse couche de neige. Roquebrun se rit de son souffle, passant bien au-dessus de lui.

D'autres parties de la vallée de l'Orb offriraient sans doute les mêmes avantages, chaque débouché de ravin, depuis Ceps jusqu'à l'endroit où la route de Causses-et-Veyran quitte les bords de la rivière, offre la même disposition contre les souffles du nord, mais seul Roquebrun est devenu l'habitat de l'oranger, parce que sa population a su apprécier l'excellence de la situation que choisirent les seigneurs féodaux pour défendre leurs domaines. Les Roquebrunais ont peuplé leurs jardins de toutes les plantes auxquelles la chaleur est nécessaire.

Comme station d'hiver, Roquebrun aurait d'autres avantages, ses montagnes présentent des promenades nombreuses et faciles à travers les bois de chênes verts et de châtaigniers ; plusieurs vallons les découpent, quelques-uns profonds et très pittoresques comme celui de Landayran descendu du cirque si bien abrité de Saint-Nazaire-de-Ladarez, planté d'oliviers et riche en beaux marbres. Une autre vallée, plus large et solitaire, commence au sein des monts de près de 800 mètres qui dominent Cabrerolles ; elle est parcourue par le Rieutord qui n'arrose aucun village ou hameau pendant ses 16 kilomètres de cours ; type parfait du vallon calcaire cévenol.

Le bassin de Roquebrun semble fermé vers le sud. Pour s'en échapper, l'Orb a dû s'ouvrir un passage entre les monts revêtus d'yeuses et en ce moment fleuris de grands genêts emplissant la vallée d'une odeur exquise, à laquelle se mêle celle des plantes de la garrigue. Au matin toutes ces senteurs évoquent d'une façon saisissante la Corse, l'île embaumée.

La route de Cessenon franchit l'Orb et coupe par des rampes les courbes du petit fleuve ; s'élevant entre les oliviers bien taillés et les vignes, elle atteint en tranchée le maquis embaumé. Les genêts mettent leurs touffes somptueuses dans ces broussailles de chênes verts, d'arbousiers, de grande bruyère, de lentisques et de cistes ; au-dessous, l'Orb se tord entre les vignes ; en arrière se plaque le décor de Roquebrun. Celui-ci disparaît, ou descend dans un ravin dont le maquis serait autrement semblable encore à celui de la Corse si les arbrisseaux étaient plus élevés, mais on les coupe trop fréquemment.

Au fond de la gorge coule le ruisseau de Rieuberlou bordé de prairies et de châtaigniers. On traverse ce torrent en vue d'une petite montagne aux beaux escarpements rocheux que frôle l'Orb. Voici la plaine où la rivière descendue du flanc

des causses reçoit la Vernazoubres, venue de l'âpre massif parfumé de Pardailhan. A l'entrée du vaste vignoble se groupe le hameau de Lugné.

L'Orb s'en va, bordé de peupliers, au sein des nappes de pampres tachetées par la ramure d'énormes oliviers. Au fond, sur un coteau, la tour de Cessenon se dresse au-dessus de la petite ville groupée à ses pieds.

Le vignoble est en pleine vie. Les mulets traînent la charrue entre les rangées de ceps, les vignerons saupoudrent de soufre le feuillage menacé par l'oïdium. Partout c'est la fièvre du travail.

Voici un large torrent, aux eaux rares, la Vernazoubres. Il va rejoindre l'Orb et lui donner la portée d'eaux qu'il aura à Béziers, les autres affluents n'amenant en cette saison qu'un insignifiant tribut.

XVIII

L'ESCANDORGUE ET L'ESPINOUZE

Du Tarn à l'Orb. — Le causse de Gabriac et l'Escandorgue. — Lunas. — Les houillères du Bousquet d'Orb. — Saint-Gervais-Ville. — Les cercles et les châtaignons. — Estréchoux. — Les mines de Graissessac. — De Bédarieux à Béziers.

Béziers. Juillet.

Lorsqu'on est descendu par le chemin de fer du causse de Sauveterre dans la vallée du Tarn, vers Millau, on s'imaginerait volontiers, si l'on ne connaît pas les contrées méditerranéennes, que l'on est enfin dans le Midi, tant a été brusque le changement des choses. Cependant l'impression est autrement vive après le passage du contrefort du Larzac ; lorsqu'on débouche dans les Garrigues, entre l'Escandorgue et l'Espinouze, pour descendre dans la vallée de l'Orb, les rocs sont plus brûlés encore s'il est possible et l'olivier devient l'arbre caractéristique du paysage.

Rien ne fait prévoir cette brusque transformation. Les horizons, après le grand cirque de

Roquefort [1], sont assez mornes, malgré la fierté des parois du Larzac se dressant au-dessus de grands talus d'éboulis. Le cirque dans lequel s'abrite Saint-Paul-des-Fonds a cependant de la grandeur.

Raide est désormais la montée, au fond d'un vallon étroit. Bientôt le Larzac, dont le front garde cependant une altitude supérieure à 850 mètres, paraît décroître, ce n'est plus qu'une modeste colline dont une des pointes porte plus particulièrement le nom de rocher de Larzac. Un village, Saint-Beaulize, groupe ses maisons grises dans une sorte d'hémicycle où jaillit la source abondante de la Fargette. Celle-ci devient ruisseau et va rejoindre la Sorgue près du joli hameau de Fondamente.

La Sorgue, ainsi accrue, s'enfuit, par une vallée ensoleillée et bien dessinée, vers Saint-Affrique. Elle passe au pied des fantastiques ruines de Montpaon qui semblent garder encore le passage du faîte entre l'Océan et la Méditerranée.

La végétation a changé, le châtaignier apparaît en massifs sombres, dans un vallon de caractère mélancolique au fond duquel le chemin

---

1. Sur Milhau, Roquefort et le plateau du Larzac, voyez la 35e série du *Voyage en France*.

de fer pénètre dans un très long tunnel. A l'issue du souterrain on est sur le versant du golfe du Lion, le ruisseau de la Varène descend au petit fleuve d'Orb par une vallée dont les pentes sont frangées par des ravins maigrement revêtus de buis et de chênes. Voici l'Orb, encore ruisseau, preste et clair, coulant sur les rochers. A l'endroit où la voie le traverse il reçoit le Thès. Des chemins longent ces vallons ; au point de jonction avec ces chaussées, la gare de Ceilhes-Roqueredonde prend quelque importance pendant la saison des eaux ; c'est le point de départ pour les bains de Sylvanès et d'Andabre près de Camarès, pour ceux d'Avène dans les gorges pittoresques et ombreuses de l'Orb.

Le chemin de fer n'a pas suivi le fleuve naissant, trop encaissé, il remonte le vallon du Thès, ruisseau qui, par des cascatelles, tombe de strate en strate, accru par des ruisseaux descendus de l'Escandorgue où ils se creusent de pittoresques bassins finissant en impasse au pied de ce curieux plateau calcaire revêtu d'une nappe de basalte. Les hautes collines donnent l'impression de la grande montagne par leur revêtement de hêtres et de chênes. Plus bas le buis semble dans son habitat, tant il forme des massifs et des fourrés épais.

L'Escandorgue[1] projette ici le plus large de ses chaînons latéraux, plateau allongé, capricieusement découpé, reproduisant en petit l'ensemble du système; les pentes en sont coupées à pic et fort nues. Ce rameau est nommé causse de Gabriac par la carte d'Etat-major. Un tunnel le troue, on débouche en pleine lumière sur un ravin très profond offrant une vue saisissante. Ce n'est qu'un éclair : voici un autre tunnel et la vallée, très méridionale cette fois, du Gravezou ; désormais ce caractère va s'accentuer pour ainsi dire à chaque tour de roue. Beaucoup de vignes, des châtaigniers, des arbres fruitiers, des mûriers, puis les amandiers apparaissent de nouveau ; sur les pentes bien abritées ce sont les oliviers.

Par les vallons latéraux se montre la haute crête de l'Escandorgue, nue, striée de teintes diverses, semblant avoir pour contreforts les éperons projetés vers le Gravezou. Ces crêtes paraissent rayonner en éventail vers le pittoresque bourg de Lunas dont les maisons blanches sont entourées de jardins où les lauriers, les oliviers, les amandiers, les bambous, les pêchers, les cerisiers, les poiriers se mêlent en un aimable décor. La vallée est fraîche, ses ruisseaux sont

1. Appelé aussi Escandolgue.

bordés de saules en taillis dressant de hautes et vigoureuses tiges. Le sol est d'un rouge ardent, car il appartient à la formation permienne du Salagou si puissante vers Lodève. La vigne y pousse avec vigueur, entremêlée d'oliviers. Beaucoup de champs de fraisiers, culture considérable jusqu'au delà de Bédarieux. Cette campagne est ravissante pour qui vient de la région des Causses ou de celle des Garrigues.

Malgré cette fraîcheur alliée à la végétation du Bas-Languedoc, Lunas dépend du rayon de Roquefort pour son industrie ; le lait des brebis de l'Escandorgue s'y transforme en fromages de Roquefort achevés sur place ou envoyés dans les caves de la cité aveyronnaise. C'est un bourg dépassé en population, dans son propre canton, par le Bousquet-d'Orb, un des centres d'exploitation des mines de Graissessac.

Ces houillères ont leurs premiers puits non loin de Lunas, sur les bords de l'Orb, dont la vallée, soudain élargie, serait bien belle sans le manteau de brumes épandu par les fumées industrielles. Les puits à houille bordent la voie, l'un d'eux, ouvert au sommet d'une colline, est relié au chemin de fer par un funiculaire. Audessous, près du confluent du Gravezou et de l'Orb, le Bousquet-d'Orb borde la rivière. Ce

village n'est pas trop noirci ; grâce à la sécheresse de l'atmosphère qui ne permet pas autant aux poussières de se fixer aux murs, il ne donne pas l'impression de tristesse que font éprouver tant de centres miniers dans les pays humides. Deux usines ruinées révèlent que le bas prix de la houille n'a pas suffi à maintenir l'industrie.

La vallée s'élargit davantage encore, entre de petits monts aux formes hardies. Le sol rouge est souvent capricieusement raviné. Les chênes verts qui recouvrent les croupes tranchent sur la teinte ardente des terres et des vignes. Les habitations, amples et propres, révèlent l'aisance. A la Tour-sur-Orb un viaduc aux lignes sobres met une beauté classique dans le paysage, il porte la ligne d'Estréchoux. Au fond du tableau l'immense viaduc de Bédarieux, dont les trente-sept arcades franchissent la vallée, complète à merveille le grand caractère du site. L'Orb, très élargi, tombe ici du haut d'un banc de roches ; plus loin il plonge du sommet d'un barrage.

Les petits monts aux cultures en terrasses paraissent s'entr'ouvrir et laissent apercevoir Bédarieux dont s'élèvent les campaniles ouvragés. La nuit tombe et ce paysage, grâce aux chênes verts, aux lauriers, aux grands cyprès du cimetière, évoque l'idée de quelque molle cité de Toscane.

Je suis venu hier coucher à Saint-Gervais, très petite ville assise au fond d'un cirque de montagnes dont les plus hauts sommets de l'Espinouze forment le fond. Les avant-monts de l'Espinouze et du Caroux, les monts de Lacaune et le massif rouergat de Marcon [1] sont très verts, grâce à l'industrie locale des cercles et des lattes de châtaigniers qui a fait maintenir en taillis toutes les pentes et empêché la dépaissance.

Saint-Gervais, malgré l'évidente antiquité d'une partie de ses édifices, est d'origine récente auprès d'un Saint-Gervais primitif qui couvrait un étrange rocher déchiqueté et dont les ruines considérables encore se confondent avec celui-ci. Au pied de ce bourg abandonné, les bords de la Mare sont couverts de vignes et de beaux jardins. Une allée de platanes conduit à une chapelle placée sous le vocable de Notre-Dame-de-Lorette.

Une seconde ville s'est créée sur un coteau isolé : rues étroites, montueuses, souvent en escaliers, bordées de maisons noires ; plus tard une cité nouvelle se forma dans la vallée, des arrachements de portes, des maisons des XVI[e] et XVII[e] siècles — une d'elles porte la date de 1595 —

1. Voyez sur les monts de l'Espinouze, le Caroux et les monts de Lacaune, la 38[e] série du *Voyage en France.*

des ruelles étroites constituent cette partie de cité que borde la grande route devenue, de nos jours, la partie vivante de Saint-Gervais. Là sont les hôtels, les cafés et les boutiques, là se porte toute la vie de l'humble mais active bourgade.

Saint-Gervais est animée par le passage des convois de charbons descendus de nombreuses mines ouvertes dans la vallée supérieure de la Mare et qu'un chemin de fer reliera un jour à Estréchoux, terminus actuel. L'industrie est représentée surtout par la fabrication des cercles de châtaignier dont l'emploi est si considérable dans l'immense région vignoble de l'Hérault. Cette industrie, très ancienne, fut enrayée au moment où elle était une source importante de richesse, le cercle de fer devint une concurrence ruineuse ; la hausse des métaux a fait revenir au châtaignier, au point que des cercles empilés depuis huit ans, faute de clients, furent enlevés en quelques jours. Il fallut reconstituer le stock et l'activité devint telle que les taillis exploités jadis tous les sept ans, le sont en ce moment au bout de cinq années seulement.

Le commerce des châtaignons, c'est-à-dire des brins employés comme échalas ou pour la tonnellerie, est fort actif aussi. Des ateliers de clouteries, des fabriques de sonnettes pour les

troupeaux et de tarières sont d'autres branches intéressantes du travail à Saint-Gervais.

Pour les montagnes de Lacaune, reliées à la petite ville par une excellente et admirable route [1], Saint-Gervais est un véritable centre d'attractions; c'est le marché où les habitants de ces hautes et froides terres trouvent les vins et autres produits du Midi. Par là descendent chaque année des populations entières de « montagnols » allant dans la région vignoble prendre part aux vendanges. Leur arrivée, leur retour, comme le passage incessant de juin à septembre des bourgeois de la plaine allant villégiaturer vers Lacaune, donnent une animation très grande à l'aimable bourgade.

Pas de monuments intéressants, mais on me signale deux curiosités : une fontaine intermittente qui jaillit dans le mur de l'excellent hôtel Soulié où l'accueil est si cordial, et le toit triangulaire de l'église envahi par la végétation. De petits arbres y ont pris victorieusement racine et chaque saison apporte une floraison nouvelle dont la succession est annoncée par les giroflées printanières.

Je refais en plein jour le chemin d'Estréchoux

1. Sur les monts de Lacaune, voyez la 38e série du *Voyage en France,* chapitres I et II.

accompli pendant la nuit. La route descend la vallée de la Mare, étroite et profonde, où la claire rivière coule entre deux parois bien différentes d'aspect. A gauche, côté ensoleillé, des rochers noirâtres surplombant des éboulis plantés de vignes, à droite des pentes tapissées de taillis de châtaigniers. Un étroit ourlet de prairies longe la Mare, sa fraîcheur contraste avec la température de fournaise que l'on subit dans cette gorge. Le hameau de Castanet-le-Bas, dans un coude de la vallée, semble rôtir devant un feu de braise ardente, tant la chaleur est forte.

La rivière, toujours admirablement claire, se tord au pied de rocs aux strates inclinées, s'élançant comme des becs d'oiseau de proie à l'extrémité des promontoires. Elle atteint le Clédon et l'on retrouve les oliviers, qui ne croissent pas dans le bassin de Saint-Gervais ; ici les pauvres arbres sont souillés par la fumée des mines. Ce confluent de la Mare et du Clédon est au cœur du bassin houiller de l'Hérault. Le village de Graissessac, qui a donné son nom à la région minière et qui fut jadis peuplé de cloutiers, domine de loin et de haut la réunion des torrents. Le centre de l'exploitation est à ses pieds, dans le village d'Estréchoux, où aboutit le chemin de fer de Bédarieux.

Les mines s'ouvrent dans un vaste cirque rempli de châtaigniers dont la futaie est trouée par les multiples organismes de l'exploitation : hautes cheminées, constructions des puits, hangars à triage, fours à coke, etc. Au-dessus de la gare un bâtiment assez semblable à un château fort est un des points d'extraction. L'outillage est complet, cependant la production de la compagnie est en décroissance. Après avoir dépassé 300 000 tonnes elle est tombée à 207 000 en 1897[1].

Le bassin ne comprend pas seulement les environs de Graissessac, les mines du Bousquet-d'Orb appartiennent à la même compagnie et leur tonnage figure dans ces chiffres. L'extraction sera sans doute fort accrue lorsque le chemin de fer, étant prolongé jusqu'à Saint-Gervais et Castanet-le-Haut, permettra d'exploiter avec fruit les importants gisements qui s'étendent vers les sources de la Mare. En attendant, la ligne n'est qu'un très court tronçon de 5 kilomètres, allant rejoindre à La Tour-sur-Orb la grande voie de Béziers.

L'Orb, au-dessous de Bédarieux, abandonne brusquement sa descente vers le sud comme pour

1. Les quatre mines de houille réunies de Graissessac ont produit 255 624 tonnes en 1902 et environ 270 000 en 1903. Il y a donc un relèvement très marqué.

s'en aller du côté de l'Océan, mais les contreforts de l'Espinouze l'obligeront bientôt à se replier de nouveau et à reprendre sa direction primitive. Le chemin de fer de Béziers ne l'accompagne pas dans cette course fantaisiste, il l'abandonne au-dessus d'Hérépian, dans le large bassin où la Mare rejoint le fleuve au sein de campagnes d'une rare opulence. Ce n'est point la vigne qui fait la fortune du cultivateur, celui-ci se consacre plus volontiers à la culture de la fraise. Dans les deux vallées, les parties hautes sont couvertes de champs de fraisiers dont le produit est fort rémunérateur. Une note communiquée jadis à l'Académie des sciences morales et politiques évaluait à 3 200 fr. le produit brut d'un hectare ; le rendement net, après défalcation des frais de culture, de cueillette, d'emballage, etc., atteignait 2400 à 2500 fr. Les communes où l'on se livre surtout à cette industrie sont celles de Villemagne dans la vallée de la Mare, d'Hérépian, du Poujol et des Aires au-dessous de l'Orb. Les champs s'étalent à environ 450 mètres d'altitude.

Au moment où la surproduction des vins causait une si grande gêne dans les communes voisines, celles-là, grâce au fraisier, demeuraient prospères. Elles peuvent étendre sans crainte leurs cultures, les débouchés ne feront pas dé-

faut, le pays vignoble étant entièrement tributaire pour tout ce qui touche au jardinage.

Les garrigues, que l'on parcourt au delà d'Hérépian, sont loin de présenter un tel caractère de richesse. Ce ne sont que taillis de chênes verts, sauf autour des villages où des terrasses découpent en gradins les collines. Le pays est assez triste, mais les horizons sont vastes et les pentes abruptes du Caroux et de l'Espinouze se découpent majestueusement sur le ciel d'une admirable pureté.

Vers Laurens on abandonne la garrigue pour retrouver la vigne. Jusqu'à Béziers elle est maîtresse incontestée du sol ; le pays serait fort monotone à parcourir à pied si déjà la torride chaleur de juillet ne rendait l'entreprise difficile. Des ceps, toujours des ceps ; sur les chemins des charrettes portant des fûts : dans les gares des amoncellements de tonneaux ou ces grands wagons réservoirs dont l'usage se généralise. Rien ne retient l'attention ; cependant, sur une hauteur, voici une enceinte flanquée de tours, bien conservée. Plus loin le village de Magalas, au nom sonore, est d'allure héroïque avec ses maisons grises escaladant un coteau. De près c'est peu de chose ; au-dessous de la station, un bourg neuf est plus peuplé que le village

féodal. La gare est remplie de tonneaux amenés par des mulets pittoresquement ornés d'un collier à pointe aiguë avec une houppe rouge et, en arrière, une pièce d'étoffe grise, semblable aux ornements fixés aux grands bonnets pointus des châtelaines du Moyen Age.

Les oliviers disparaissent peu à peu, quelques-uns restent encore, mais ils sont condamnés; on les abattra pour supprimer l'ombre qu'ils donnent. Le paysage y perdra sans que les propriétaires gagnent beaucoup à cette *monoculture* poussée à l'extrême et qui, dans les moments de crise, absence de récolte ou excès de production, est une cause de ruine.

Les villages aux noms retentissants continuent à défiler au milieu de leurs pampres : Espondeilhan, Coulobres, Abeilhan, tous gris, tous semblables. Cependant vers Lieuran-lès-Béziers on retrouve la grande végétation. De beaux chênes verts entourent le château de Ribaute flanqué de curieuses tours carrées; le ruisseau de Libran est bordé de prés étroits et de peupliers. En approchant de Béziers le vignoble s'égaie par des maisonnettes et des villas et, lorsqu'on a contourné la ville, on trouve la fraîcheur avec les grands arbres qui côtoient le canal et l'Orb.

XIX

DE LA VERNAZOUBRES A L'AUDE

De Béziers à Saint-Chinian. — Le vignoble de l'Orb. — Cazouls-lès-Béziers. — Cessenon. — Saint-Chinian. — Industrie disparue. — Les collines de Pardailhan. — A travers le Minervois. — Cebazan. — La vallée de la Cesse. — Bize. — Dans le vignoble narbonnais.

Narbonne. Juin.

Je n'ai pas eu le loisir de revoir Béziers[1]. Pour aller à Saint-Chinian il me fallait en hâte traverser la ville entre la gare du Midi et la gare du Nord, comme on appelle ici la station des chemins de fer de l'Hérault, petit réseau qui doit un trafic considérable au vignoble, desservi sur plus de cent kilomètres, de Montpellier à Cessenon.

Malgré l'interminable manteau de pampres, le pays est accidenté et présente une série de paysages parfois curieux. C'est la vallée de l'Orb aux flancs revêtus de grandes habitations et de

---

1. 37e série du *Voyage en France,* chapitre XIII.

vastes chais, son fleuve aux eaux transparentes et vertes et les lointains horizons du Larzac, de l'Escandorgue, du Caroux et de l'Espinouze. Les centres de population occupent les sommets, très belliqueux encore par l'aspect, malgré leur rôle pacifique de marchés pour les vins. Sur la rive gauche se suivent ces bourgs populeux et de fière mine : Corneilhan, Thézan, Murviel-lès-Béziers dominé par la haute flèche de son église, tous curieux à voir de loin, mais toujours semblables par leurs rues étroites et sombres ; sur la rive gauche la bourgade la plus étendue, Maraussan, d'un blanc grisâtre, s'étale au pied d'une église à flèche de pierre et de la tour carrée d'un beffroi.

Peu d'oliviers, les pampres les chassent de la plupart des positions qu'ils occupent. Cette destruction des grands végétaux est navrante. Maureilhan a gardé quelques-uns de ces arbres sur son mamelon couronné par les tours et les remparts noirâtres d'un château ruiné. Ici des parcs aux beaux ombrages mettent des taches vigoureuses sur le vert plus tendre de l'éternel vignoble.

Maraussan et Maureilhan sont déjà, par la population, des sortes de villes ; plus considérable encore est Cazouls-lès-Béziers dans une

petite plaine évasée, sillonnée de torrents[1]. Cazouls, d'aspect prospère, possède un singulier clocher crénelé rappelant les beffrois des Flandres. De grands chais couverts de toits rouges et plats disent l'activité viticole. Les vins appartiennent surtout à la variété du muscat.

Des abords de Cazouls, on découvre toutes la riche vallée de l'Orb ; au fond du paysage Béziers dresse fièrement ses tours d'églises, bleuies, rendues presque aériennes par l'éloignement. L'Orb roule de belles eaux entre les galets, les roches, les arbres verts, au pied de la fière colline de Murviel. Brusquement son lit se resserre, une route franchit sur un beau pont le fleuve rétréci et l'on se trouve dans un autre pays. C'est un coin de Cévennes avec leurs landes et leurs rochers où l'Orb a dû se frayer passage en creusant des oules, en moutonnant et striant les assises calcaires ; il bondit et écume dans ce défilé très court.

Au milieu d'un bassin rempli de vignes, entre des cimes âpres et nues, dressées en pic, et des collines aux régulières parois, relief tourmenté et pittoresque, Cessenon domine le confluent de

1. Maraussan 1 866 habitants ; Maureilhan 1 376 ; Cazouls-lès-Béziers 4 143.

l'Orb et de la Vernazoubres. C'est une petite ville étroitement groupée sur des pentes rocheuses; une tour en ruines, seul reste des anciennes défenses, sert de beffroi. La petite plaine où coulent les deux cours d'eau présente un aspect agreste, grâce aux rangées d'oliviers et aux lignes de roseaux qui divisent les vignes.

Comme la plupart des bourgades du Midi, Cessenon est descendue de la colline où elle s'était installée pour résister plus facilement aux surprises des gens de guerre. Les ruelles étroites et montueuses sont devenues le séjour de pauvres gens à qui l'hygiène semble totalement inconnue. Rien ne saurait rendre la saleté de ces voies d'où s'élèvent souvent d'écœurantes odeurs. L'eau manque dans ces quartiers, il faut descendre dans la ville basse où des fontaines à demi souterraines ont été établies. La route de Saint-Chinian forme une longue rue bordée de maisons neuves, de quelques villas et de chais pour les vins, abondamment produits par le terroir.

Cessenon, devenue la commune la plus populeuse du canton de Saint-Chinian depuis que le chef-lieu a perdu l'industrie lainière qui l'animait jadis, doit son activité au beau vignoble étalé dans les vallées de l'Orb et de la Verna-

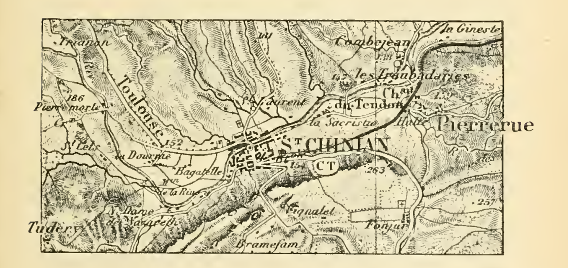
zoubres dont les rivières se réunissent en amont de la ville, l'Orb plus abondante, l'autre torrentielle et traînant de pauvres eaux au milieu d'un large lit de galets.

Si l'Orb est la plus importante des deux rivières réunies, la Vernazoubres est celle dont la direction s'impose au tronc commun. Sa vallée est large, mais les eaux sont rares, simple ruisseau dans un fleuve de pierres. Le torrent se resserre entre les quais de Saint-Chinian, petite ville jadis active, désormais réduite au rôle de marché pour les communes voisines. On y comptait plus de 4 000 habitants avant 1870, il en reste à peine 3 000 aujourd'hui[1]. La fermeture de ses fabriques de drap a causé cette énorme diminution. Saint-Chinian ne peut guère compter sur son cours d'eau pour retrouver de l'activité : c'est un torrent aveugle dont les crues sont effroyables. En 1875, le 12 septembre, il renversa 149 maisons et fit périr 97 personnes sous les ruines ou dans les eaux. Pour remédier à ces dangers il faudrait reconstituer la belle forêt qui couvrait jadis le massif montagneux si confus compris entre la Vernazoubres, le Jaur et

1. Population en 1870 : 4 284 habitants. Au dernier recensement (1901) 3 181 dont 2 442 agglomérés.

l'Orb, région nue, aride, sauvage, à laquelle on donne parfois le nom de Pardailhan, son village central.

Saint-Chinian ne ressemble pas aux villes du grand vignoble, ses rues sont plus larges et mieux tracées. Je l'aurais sans doute trouvée aimable si la chaleur n'y était aussi suffocante, mais on ne saurait s'imaginer une fournaise



comparable à cette vallée en juillet. Rien n'atténue les ardeurs d'un soleil dont l'éclat est insoutenable. On ne respire un peu que sous les beaux platanes des promenades et des quais, dans lesquels chantent les cigales. Au long des rues, les femmes cousent, assises dans l'étroite bande d'ombre dessinée par les maisons.

Quand la chaleur est devenue moins forte, j'ai quitté Saint-Chinian pour gagner Narbonne; j'a-

vais songé à parcourir le massif de Pardailhan, mais vraiment le soleil est un ennemi terrible : s'il vaut de doux hivers à cette menue cité et permet la culture de l'oranger à l'abri des murs, il rend presque impossible toute excursion estivale. L'ombre et la fraîcheur, encore présentes dans quelques plis des environs de la ville, font défaut dans le Pardailhan ; si les vallons découpent le massif à l'infini, les sources y sont absentes.

Je me suis donc résigné à gagner Bize, tête de ligne d'un chemin de fer destiné à desservir le vignoble. La route s'élève sur les contreforts du Minervois, au-dessus de la petite ville aux toits calcinés, enfouie entre les vignes, au pied des premières pentes du Pardailhan, revêtues de bois de chênes verts et d'arbousiers. Sur les pentes, les oliviers, bien taillés, ressemblent à ces arbres frisés dont Nuremberg peuple ses étables-jouets. Cela est sévère, mais vraiment beau.

Les collines à front calcaire que gravit la route sont disposées en terrasses ; elles demeurent incultes, la vigne est morte et n'a pas été remplacée. Quelles belles olivettes, quelles superbes figuières on ferait ici ! Hélas, les gros revenus de la vigne font oublier les autres cultures, on ne fait d'effort que pour reconstituer

et accroître le vignoble ; c'est pour tout ce pays le point noir ; vienne encore un fléau et la ruine serait effroyable. La monoculture est certainement un danger pour l'avenir.

Lorsque des plis se creusent entre les coteaux et possèdent une épaisseur de terre un peu grande, la vigne reprend aussitôt son domaine, luxuriante, donnant aux yeux une sensation douce après tant de pentes brûlées. Les côtes, divisées par des murs cyclopéens, révèlent un labeur extrême.

Un de ces vallonnements, dans lequel est le village de Cebazan, a des vignes si bien tenues, si régulières, que l'on croirait voir de loin un tapis de prairies. Les oliviers, rares mais vigoureux, donnent l'illusion d'être des saules. Ils s'en vont, hélas ; partout de jeunes plantations de ceps accroissent le domaine du vigneron et restreignent celui de l'ombre et des cigales. Les bestioles trouvent peu d'asiles, aussi sont-elles en nombre extraordinaire sur les grands végétaux restés debout. Quelques coteaux rocheux rompent un moment l'uniformité du vignoble, ils montrent toute la flore de Provence, autour de la ferme de Gragnos. Et, par un contraste saisissant, celle-ci, grâce à de belles fontaines, est entourée de peupliers et de saules pleureurs.

Les eaux s'en vont dans le vallon de Villespassans, véritable fleuve de pampres contenu entre des berges plantées de chênes verts et d'arbustes appartenant à la flore provençale. Villespassans, petit village dominé par une haute tour, domine de grands horizons vers le sud, toute la chaîne des Corbières apparaît, se haussant en lignes successives.

La route descend dans un sévère vallon entre des parois calcaires, type accompli de gorge caussenarde, mais plus âpre et brûlée que celles des grands causses. Un torrent en ce moment sans eau la parcourt ; toutes les pentes susceptibles d'être mises en culture sont couvertes de vignes s'étendant jusqu'à la base des falaises.

On retrouve quelque fraîcheur avec le confluent de la Cesse; même en cette saison le terrible torrent venu de la montagne Noire et de l'étrange site de Minerve roule un peu d'eau, des arbres verts le bordent, reposant la vue fatiguée par les roches éclatantes du Minervois ou exaspérée par la continuité de la nappe viticole. Ce changement coïncide avec le passage dans un autre département; voici celui de l'Aude et bientôt son premier bourg, Bize. A l'entrée de l'agglomération, on est saisi par une violente odeur de lavande, elle provient d'une distillerie

où les sommités fleuries de cette plante sont traitées.

Bize est très étroitement groupée dans l'espace que délimitèrent jadis des remparts. On y pénètre encore par une ancienne porte. Ce petit centre, qui n'offre guère d'intérêt, a dû sa naissance à une belle source qui vient rejoindre le vaste lit de la Cesse.

La bourgade est plus peuplée que Ginestas, son chef-lieu de canton, sa situation dans la vallée de la Cesse en a fait le point d'arrivée du chemin de fer qui relie Narbonne au Minervois, une des principales sources d'alimentation du commerce de ce grand centre vinicole.

Les collines entre lesquelles Bize est blotti s'entr'ouvrent bientôt et la Cesse pénètre dans l'immense plaine dont Ouveillan occupe le cœur, au sommet de son petit massif, et dans laquelle le canal du Midi se trace un cours extrêmement sinueux pour gagner le pied des collines du Minervois en évitant l'ancienne lagune de Capestang, aujourd'hui conquise par la culture.

Au pied et sur les pentes apparaissent de beaux villages. La plaine n'est pas trop monotone; si le vignoble est immense, il reste quelques chênes, témoins des sylves disparues, et de petites landes. Parfois des oliviers entourent en-

core les fermes. Près de Mirepeisset, des terres incultes bordent le canal du Midi dont les berges sont ombragées de beaux pins parasols. Bien des vignes mal soignées ou périssantes disent le peu de fertilité du terrain. Mais lorsqu'on a atteint la zone traversée par le canal de jonction, voie navigable reliant le canal du Midi à Narbonne et à La Nouvelle, l'opulence renaît. La gare de Sallèles-d'Aude est encombrée de fûts, des wagons-réservoirs stationnent sur les quais. Le riche village de Sallèles a pour promenade les rives du canal ombragées de pins parasols; cette sorte d'avenue nautique s'étend jusqu'à l'Aude dont la traversée a nécessité de remarquables travaux. Une partie du fleuve est dérivée pour alimenter le canal ou robine de Narbonne.

L'Aude frôle le pied d'un massif de coteaux nus, formant des monticules isolés, souvent entourés par la mer des pampres qui couvre aujourd'hui l'emplacement d'un ancien go.fe. Près de Moussan, ces hautes buttes donnent l'illusion de dunes fixées par les joncs marins. Plusieurs montrent à vif leur blanche ossature de calcaire. On les rencontre jusqu'aux abords de Narbonne qu'elles enlaidissent quelque peu.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun d'eux, à son ordre alphabétique.

A

B

D

E

F

G

M

N

O

P

Q

R

S

U

V

Z

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

I. — La Haute Gardonnenque.

II. — Le Bassin d'Alais.

III. — La Serre du Bouquet et la Sabranenque.

IV. — Le Pays de Malgoirès.

V. — La Salendrenque.

VI. — Du Gardon de Mialet au Gardon de Saint-Jean.

VII. — La Vallée Française.

VIII. — Bramabiau et l'Aigoual.

IX. — La Haute Vallée de l'Hérault.

X. — L'Alzonnenque et le Larzac.

XI. — De l'Hérault au Vidourle.

XII. — Sommières et le Salavès.

XIII. — Les Garrigues de Montpellier.

XIV. — Les Gorges de l'Hérault.

XV. — La Lergue et le Salagou.

XVI. — Villeneuvette et Bédarieux.

XVII. — Les Orangers de Roquebrun.

XVIII. — L'Escandorgue et l'Espinouze.

XIX. — De la Vernazoubres a l'Aude.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

L'HIVER A LA COTE D'AZUR

Billets d'aller et retour collectifs de 2e et 3e classes

A TRÈS LONGUE VALIDITÉ POUR FAMILLES

Du 1er octobre au 15 novembre, il est délivré par les gares P.-L.-M., aux familles composées d'au moins trois personnes, des billets d'aller et retour collectifs de 2e et 3e classes, pour **Hyères** et toutes les gares P.-L.-M. situées au delà vers **Menton**. Le parcours simple doit être d'au moins 400 kilomètres.

La famille comprend : père, mère, enfants ; grand-père, grand'mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille, frère, sœur, beau-frère, belle-sœur, oncle, tante, neveu et nièce, ainsi que les serviteurs attachés à la famille.

Ces billets sont valables jusqu'au 15 mai. La validité de ces billets peut être prolongée une ou plusieurs fois de 15 jours, moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 p. 100 du prix du billet collectif. Le coupon d'aller do ces billets n'est valable que du 1er octobre au 15 novembre.

Le prix du billet collectif est calculé comme suit : prix de quatre billets simples pour les deux premières personnes, prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié du prix d'un billet simple pour la quatrième personne et chacune des suivantes. — Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire. — La demande de billets doit être faite quatre jours au moins à l'avance à la gare de départ.

STATIONS HIVERNALES

(Nice, Cannes, Menton, etc.)

Billets d'aller et retour de famille, valables 33 jours.

Il est délivré, du 15 octobre au 15 mai, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes, pour les stations hivernales suivantes : **Hyères** et toutes les gares situées entre **Saint-Raphaël-Valescure, Grasse, Nice** et **Menton** inclusivement.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires pour les deux premières personnes, le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

La durée de validité de ces billets (33 jours) peut être prolongée une ou plusieurs fois de 15 jours, moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 p. 100 du prix du billet collectif. — Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Les demandes de ces billets doivent être faites quatre jours au moins à l'avance, à la gare de départ.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

VILLES D'EAUX

Desservies par le Réseau P.-L.-M.

1° *Billets d'aller et retour collectifs (de famille).*

Il est délivré, du 15 mai au 15 septembre, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes, valables 33 jours, pour les stations thermales suivantes :

Aix-en-Provence, Aix-les-Bains (Aix-les-Bains, Marlioz), Baume-les-Dames (Guillon), Besançon, Bourbon-Lancy, Carpentras (Montbrun), Cette (Balaruc), Chambéry (Challes), Charbonnières-les-Bains, Clermont-Ferrand (Royat), Coudes-Saint-Nectaire, Digne, Die (Le Martouret, Sallières-les-Bains), Divonne-les-Bains, Euzet-les-Bains, Evian-les-Bains (Amphion), Genève (Champel), Grenoble (Uriage), Groisy-Le Plot-La Caille, La Bastide-Saint-Laurent-les-Bains, Le Fayet-Saint-Gervais, Le Luc et Le Cannet (Pioule), Lépin-lac d'Aiguebelette (La Bauche), Lons-le-Saunier, Manosque (Gréoulx), Menthon (lac d'Annecy), Montélimar (Bondonneau), Montpellier (Palavas), Montrond (Montrond-Geyser), Moulins (Bourbon-l'Archambault), Moutiers-Salins (Salins-Brides), Pontcharra-sur-Bréda (Allevard), Pougues-les-Eaux, Rémilly (Saint-Honoré-les-Bains), Riom (Châtel-Guyon, Châteauneuf), Roanne (Saint-Alban), Sail-sous-Couzan, Saint-Georges-de-Commiers (La Motte-les-Bains), Saint-Julien-de-Cassagnas (Les Fumades), Saint-Martin-Sail-les-Bains, Salins (Jura), Santenay, Sarrians-Montmirail, Sauve (Fonsange-les-Bains), Thonon-les-Bains, Vals-les-Bains-Labégude, Vandenesse-Saint-Honoré-les-Bains, Vichy (Vichy-Cusset), Villefort (Bagnols).

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes) le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

Arrêts facultatifs. — Faire la demande de billet quatre jours au moins à l'avance à la gare où le voyage doit être commencé.

2° *Billets d'aller et retour individuels.*

Il est délivré du 15 mai au 15 septembre, dans toutes les gares du réseau, des billets d'aller et retour de 1re, 2e et 3e classes, comportant une réduction de 25 p. 100 en 1re classe et de 20 p. 100 en 2e et 3e classes, pour les stations thermales dénommées ci-dessus.

Validité : 10 jours. — Faculté de prolongation. — Arrêts facultatifs.

Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat du premier Empire (1803-1814), par le commandant PARQUIN. Avec une introduction par le capitaine A. AUBIER. Nouvelle édition 1903. Un volume in-8 de 475 pages, broché. 6 fr.

Lasalle. D'Essling à Wagram. Correspondance recueillie et publiée avec notes biographiques par A. ROBINET DE CLÉRY. 1892. Beau volume in-8, avec 13 gravures, une carte et un tableau généalogique, broché . . . . . 5 fr.

Le Général Curély. Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande-Armée (**1793-1815**). Publié d'après un manuscrit authentique, par le général Ch. THOUMAS. 1887. Un volume in-12 de 440 pages, avec portrait et fac-similé. 3 fr. 50 c.

Le Général Auguste Colbert (1793-1809). *Traditions et souvenirs touchant sa vie et son temps,* par le marquis DE COLBERT-CHABANAIS. 3e édition. 1888. 3 volumes in-12, brochés . . . . 12 fr.

Un Général de l'Armée d'Italie. Sérurier (1742-1819), d'après les Archives de France et d'Italie, par Louis TUETEY, rédacteur à la section historique du Ministère de la guerre. 1899. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) Un volume in-8, avec portraits, gravures et cartes, broché. 5 fr.

Un Chef d'état-major sous la Révolution. Le général de Billy, d'après sa correspondance et ses papiers, par le lieutenant LOTTIN. 1901. Un volume in-8, avec un portrait et une carte, broché . . . . 5 fr.

Le Général Le Grand, baron de Mercey, 1755-1828. *Mémoires et souvenirs (Valmy, Landau, Malines, Novi, Chalon, Tournus, Mâcon).* Recueillis par Ch. RÉMOND. 1903. Un vol. in-12, avec portrait, br. 3 fr. 50 c.

Souvenirs militaires d'un officier du premier Empire (1795-1832), par J.-N.-A. NOEL, chevalier de l'Empire, colonel d'artillerie, maire de Nancy. 1896. Vol. gr. in-8, avec 1 portrait, 1 gravure et 6 cartes ou plans, br. 6 fr.

Souvenirs militaires (1805-1818), par A. THIRION, de Metz. Volume in-12, broché . . . . 4 fr.

Soldats de Lorraine. Chevert, Exelmans, Oudinot, Margueritte, etc., par Paul DESPIQUES. Préface de Paul et Victor MARGUERITTE. 1899. Volume in-8 avec 33 illustrations, couverture illustrée, broché . . . . 5 fr.
Reliure spéciale en percaline gaufrée, tête dorée . . . . 6 fr. 50 c.

Carnet d'étapes du dragon Marquant. Démarches et actions de l'armée du Centre pendant la campagne de 1792. Publié d'après le manuscrit original, par G. VALLÉE et G. PARISET. 1898. Un volume in-12 de 318 pages, avec 1 carte, broché . . . . 3 fr. 50 c.

Le Général de division Kellermann (ans VII-XI). Un inspecteur général de cavalerie sous le Directoire et le Consulat, par le capitaine H. CHOPPIN. 1898. Grand in-8 de 75 pages, broché . . . . 1 fr. 50 c.

L'Espionnage militaire sous Napoléon Ier *Ch. Schulmeister*, par Paul MULLER. 1896. Un volume in-12, broché . . . . 3 fr.

Lettres du Maréchal Bosquet (1830-1858). 1894. Un volume in-8 de 408 pages, avec portrait en héliogravure, broché. . . . . 5 fr.

Lettres d'un Zouave. *De Constantine à Sébastopol*, par Amédée DELORME. 1896. Un volume in-12, broché, couverture illustrée . . . . 3 fr. 50 c.

Sous la Chéchia. *Carnet d'un zouave, de la Kabylie à Palestro, 1856-1859,* par Amédée DELORME. 1901. Un volume in-12, broché, couverture illustrée . . . . 3 fr. 50 c.

Souvenirs de la guerre de Crimée (1854-1856), par le général FAY, ancien aide de camp du maréchal Bosquet. 2e édition. 1889. (Couronné par l'Académie française.) Volume in-8, avec 1 planche et 3 cartes, broché. . . 6 fr.

Français et Russes. *Moscou et Sévastopol, 1812-1854*, par Alfred RAMBAUD. 5e édition. 1892. Un volume in-12, avec couverture illustrée. . . 3 fr. 50 c.

Le Général Bourbaki, par le commandant GRANDIN, lauréat de l'Institut de France et de la Société d'encouragement au bien. 1898. Un volume in-8, avec portrait et fac-similé d'une lettre autographe de Bourbaki à l'auteur, br. 5 fr.



Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, **3** *fr.* **50** — *Élégamment relié,* **4** *fr.*

L'œuvre considérable entreprise par M. Ardouin-Dumazet touche à sa fin ; on pourrait même dire qu'elle est terminée aux yeux des habitants de Paris, car tous les volumes consacrés à la France au delà de Paris et de l'Ile-de-France sont achevés, les derniers paraissant au plus tard au mois de juillet 1904. Et l'auteur annonce pour la fin de cette même année les quatre volumes sur le bassin de Paris et, peut-être, le commencement de son étude sur la grande ville, qui comprendra de deux à trois volumes. On voit avec quelle ardeur et quelle persévérance M. Ardouin-Dumazet a conduit cette entreprise sans précédent et sans équivalent dans aucune littérature.

Le cycle de ces voyages à travers la France s'est terminé par les Cévennes et les Pyrénées. Les lecteurs retrouveront dans les derniers volumes les qualités qui ont fait le succès de cette description vivante

et minutieuse de notre pays. Ainsi que les premières séries, les nouvelles se recommandent par la vivacité et le pittoresque des descriptions, comme par les qualités littéraires qui rendent attrayant cet ouvrage, véritable monument élevé à la patrie française.

Aussi les récompenses n'ont pas manqué au **Voyage en France**. L'Académie française par deux fois, la Société des gens de lettres jugeant un de ses pairs, la Société de géographie et la Société de géographie commerciale de Paris ont couronné l'œuvre. Cette dernière lui a décerné la médaille de France dès le vingtième volume, et son rapporteur disait :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France ? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet** *! Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son «* **Voyage en France** *», œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.*

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail, dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France depuis le célèbre voyage d'Arthur Young à la fin du XVIIIe *siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.*

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul ; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripélies de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même,

il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la médaille de France.

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France,** la Société de géographie de Paris l'avait dit en lui attribuant le prix Félix Fournier.

M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Dans le *Journal de Genève,* un éminent écrivain, M. le Professeur Sabatier, a dit à propos du **Voyage en France** :

« M. Ardouin-Dumazet est de la race des voyageurs ; il en a le génie, la méthode et le flair, et c'est la seconde raison des découvertes qu'il fait. D'abord il ne voyage pas en chemin de fer ; il va à pied. Entre la grande route et le chemin de traverse, il n'hésite jamais ; il prend le sentier infréquenté, il grimpe sur toutes les hauteurs dominantes, interroge avec intelligence tous les hommes qui peuvent l'instruire, s'étonne de tout et veut tout voir et tout s'expliquer. A ces qualités qui font le voyageur, ajoutez une profonde et chaude sympathie pour la vie rurale, une aptitude extraordinaire à pénétrer le secret d'une industrie, le genre d'existence d'une classe de travailleurs, comme à sentir et à interpréter l'âme d'un paysage ; enfin un talent de peintre et d'écrivain pour rendre toutes ses sensations, mettre en relief les choses les plus communes et raconter les plus humbles aventures de la route, et vous aurez l'image d'un guide sûr, instruit, le plus charmant qu'on puisse souhaiter en voyage. »

Et un savant professeur, titulaire de la chaire de géographie moderne d'une de nos plus importantes universités, a déclaré que

dans ce **Voyage en France** il voit, pour la première fois « une **géographie nationale** vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues, que de la méthode d'exposition, et qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été tenté dans ce genre ; — en un mot, une œuvre moderne dans la meilleure acception du terme ».

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant, que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux d'écrivain militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point. Ce n'est pas une géographie dans le sens étroit de ce mot. C'est aussi une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'Académie française, appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans à l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française.*

Voici les sommaires des quarante et un volumes parus où près de paraître et des six derniers volumes annoncés :

Volumes parus :

1re Série : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les hêtres — la Flèche et le pays fléchois. — 370 pages avec 19 cartes ou croquis.

2e Série : DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME. — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le Camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 356 pages avec 24 cartes.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française dès leur apparition ; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — I. *D'Arcachon à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oléron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes.

4e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — La Charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes.

5e Série : ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE. — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 407 pages avec 29 cartes.

6e Série : COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX. — Une ville de chaudronniers — les Vaux-de-Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — trainglots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de

l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes.

7e Série : LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ. — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — Teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages, 19 cartes.

8e Série : LE RHONE DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE. — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le Sault du Rhône — le Rhône, de Lyon à Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes.

9e Série : BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS. — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — les Quatre-Montagnes — 357 pages avec 23 cartes.

10e Série : LES ALPES DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes.

11[e] Série : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

12[e] Série : ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES. — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le Plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

13[e] Série : LA PROVENCE MARITIME. — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes.

14[e] Série : LA CORSE. — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15[e] Série : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les

Voyage en France



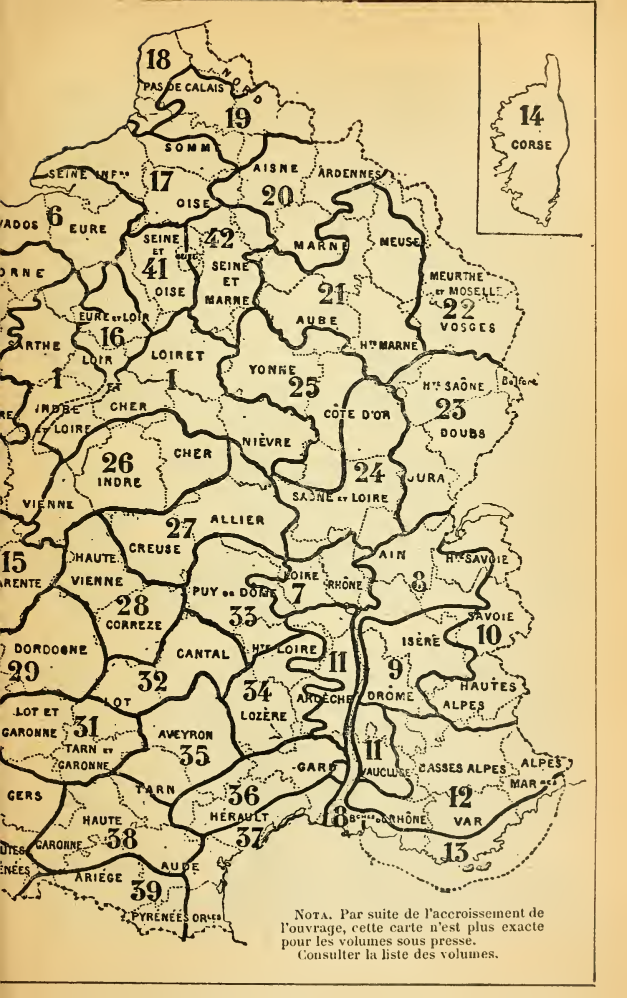
VOLUMES PARUS

1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique : I. *D'Arcachon à Belle-Isle.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes maritimes.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et Littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne ; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Basse-Marche et Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Haut-Languedoc.

SOUS PRESSE :

39. Pyrénées orientales. — (*Départements des Pyrénées-Orientales, Aude, Ariège.*)
40. Pyrénées centrales. — (*Départements des Hautes et Basses-Pyrénées.*)
41. Pyrénées occidentales.
42. Valois et Parisis.
43. La Brie.
44. Gâtinais et Hurepoix.
45. De Beauce en Vexin.

46-47. Paris.



Nota. Par suite de l'accroissement de l'ouvrage, cette carte n'est plus exacte pour les volumes sous presse. Consulter la liste des volumes.

merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : **DE VENDÉE EN BEAUCE.** — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre Niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'École de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

17e Série : **LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE.** — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

18e Série : **FLANDRE ET LITTORAL DU NORD.** — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le Val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les Wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes.

19e Série : **ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT.** — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne

— le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — En Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes.

20e Série : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les Bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le Pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22e Série : PLATEAU LORRAIN ET VOSGES. — Le Luxembourg français — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — Luthiers et Dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse — la Vologne — les lacs Vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la Haute-Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le Ballon de Servance — au Ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes.

23e Série : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fayl-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au Val de Mièges

— l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les Lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e Série : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — dans les houblonnières — les Pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte de Nuits et Citeaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val d'Amour — le Bon Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charollais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e Série : BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS. — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — le Gâtinais français — le Gâtinais orléanais — entre Sologne et Gâtinais. — 373 pages avec 24 cartes.

26e Série : BERRY ET POITOU ORIENTAL. — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — les arsenaux de Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — une colonie d'aliénés — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse. — 365 pages avec 25 cartes.

27e Série : BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE. — Nevers et le bec d'Allier — Moulins et Souvigny — Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — monts de la Madeleine — Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — des côtes Matras à la Sioule — de la Sioule à la Bouble — houillères de Commentry — la forêt de Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 352 pages avec 27 cartes.

28e Série : LIMOUSIN. — La basse Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines

— autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — aux confins du Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — le château d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle. — 350 pages avec 24 cartes.

29e Série : BORDELAIS ET PÉRIGORD. — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre Deux-mers — en Bazadais — la Dordogne en Périgord — la Double — de la Dronne à la Nizonne — Périgueux et l'Isle — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais — chez nos aïeux préhistoriques — les truffes du Sarladais. — 411 pages avec 31 cartes.

30e Série : GASCOGNE. — Le Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Maremne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31e Série : AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY. — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — Avec 22 cartes.

32e série : HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE. — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Segala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — Avec 21 cartes.

33e série : BASSE-AUVERGNE. — Combrailles et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — au puy de Dôme — le reboisement dans le Puy-de-Dôme — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues

de Bort — le puy de Saucy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — en Livradois — du Livradois en Forez — de la Loire aux Boutières. — Avec 23 cartes.

34e série : VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN. — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan de Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual.

35e série : ROUERGUE ET ALBIGEOIS. — La basse Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré.

36e série : CÉVENNES MÉRIDIONALES. — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Salendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois.

37e série : GOLFE DU LION. — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Bitterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls.

38e série : LE HAUT-LANGUEDOC. — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauragais — Carcassonne et le Carcassés — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan.

Sous presse :

39e Série : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Llivia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel.

40e Série : PYRÉNÉES CENTRALES. — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie.

41e Série : PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la basse Navarre — une pointe dans le Val Carlos — le Bas-Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du Gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre.

42e Série : VALOIS ET PARISIS. — En Orxois — la haute vallée de l'Ourcq — la forêt de Villers-Cotterets — Autour de Pierrefond — la forêt de Compiègne — entre l'Oise et le Matz — l'Oise, de l'Aisne au Thérain — l'Oise, de Creil à la Seine — la vallée de l'Authonne — Senlis et la forêt de Hallatte — en Valois — autour de Chantilly — la Goëlle et le Multien — la forêt de Bondy — Vincennes et la Marne — le Parisis — la boucle d'Argenteuil — Luzarches « en France » — la forêt de l'Isle-Adam — Ecouen et Gonesse — le pays de Pontoise.

43e Série : LA BRIE. — Les cerisiers de Dormans — navigation de la Marne — les meules de la Ferté-sous-Jouarre — Autour de Meaux — la Marne de Meaux à Chelles — au long du Grand-Morin — les fromages de Coulommiers — vallée de l'Aubetin — la Brie forestière — la vallée de l'Yerre — entre l'Yerre et la Seine — le pays de la Bassée — le pays de Montois — les roses de Provins — la falaise de Brie — les ateliers de Romilly — la forêt de Sénart — l'usine de Noisiel.

44e Série : **HUREPOIX ET GATINAIS.** — Les lilas forcés — autour de Sceaux — Palaiseau et Orsay — la vallée de Chevreuse — les vaux de Cernay — en Hurepoix — l'Orge et la Remarde — les maraîchers de Montlhéry — Corbeil et Petit-Bourg — les usines d'Essonnes — la forêt de Fontainebleau — les raisins de Thomery — le Loing à Moret — Nemours et ses sablières — en Gâtinais — la vallée de l'Essonne — la vallée de la Juine — l'Etampois.

45e Série : **DE BEAUCE EN VEXIN.** — Autour de Versailles — l'école de Saint-Cyr — le Josas et la Bièvre — les Yvelines — Epernon et Maintenon — la vallée de la Voise — la Beauce Chartraine — un chemin de fer militaire — les volailles de Houdan — le pays de Montfort l'Amaury — les eaux d'égout à Gennevilliers — Marly et Saint-Germain-en-Laye — la vallée de la Mauldre — la Seine de Paris à Meulan. la Seine de Meulan à Vernon — le pays de Madrie — le Mantois — l'Authie — le pays d'Arthies — en Vexin français.

En préparation :

46e, 47e et 48e Séries : **PARIS.**

Mars 1904. *Les Éditeurs,*

BERGER-LEVRAULT & Cie.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

Voyage en France

VOLUMES PARUS

1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique : I. *D'Arcachon à Belle-Isle*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes maritimes.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et Littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne ; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Basse-Marche et Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.

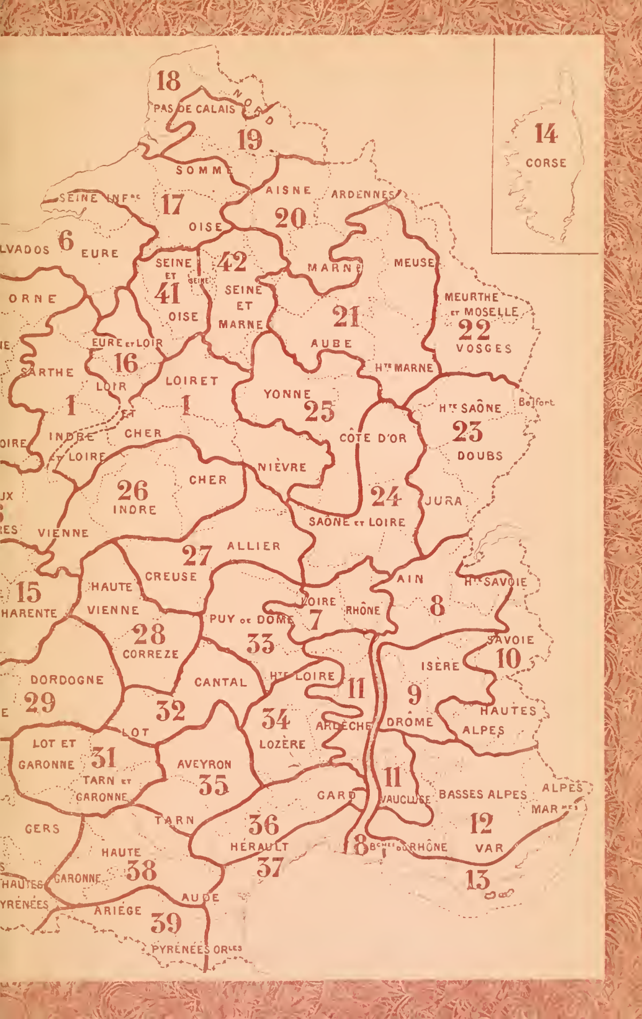
SOUS PRESSE :

34. Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Haut-Languedoc.

EN PRÉPARATION :

39. Pyrénées (Partie orientale). — (Départements des Pyrénées-Orientales, Aude, Ariège.)
40. Pyrénées (Partie occidentale). — (Départements des Hautes et Basses-Pyrénées.)

41-42. Paris et l'Ile-de-France.



18
PAS DE CALAIS
NORD
19
SOMME
SEINE INF^RE
17
AISNE
ARDENNES
14
CORSE
OISE
20
LVADOS
6
EURE
SEINE ET OISE
41
42
SEINE
SEINE ET MARNE
MARNE
MEUSE
ORNE
21
MEURTHE ET MOSELLE
22
VOSGES
AUBE
EURE ET LOIR
16
SARTHE
LOIR
1
LOIRET
1
H^TE MARNE
YONNE
25
H^TE SAÔNE
23
Belfort
DOUBS
CÔTE D'OR
INDRE ET LOIRE
CHER
NIÈVRE
26
INDRE
CHER
24
JURA
SAÔNE ET LOIRE
VIENNE
27
ALLIER
15
HARENTE
HAUTE VIENNE
CREUSE
AIN
H^TE SAVOIE
8
LOIRE
7
RHÔNE
PUY DE DOME
28
CORREZE
33
SAVOIE
10
ISÈRE
DORDOGNE
29
CANTAL
H^TE LOIRE
11
9
32
34
HAUTES ALPES
LOT
ARDÈCHE
DRÔME
LOT ET GARONNE
31
TARN ET GARONNE
LOZÈRE
AVEYRON
35
11
VAUCLUSE
GARD
BASSES ALPES
ALPES MAR^MES
GERS
TARN
36
HÉRAULT
12
8
B^CHES DU RHÔNE
VAR
HAUTE GARONNE
38
37
13
HAUTES PYRÉNÉES
AUDE
ARIÈGE
39
PYRÉNÉES OR^LES